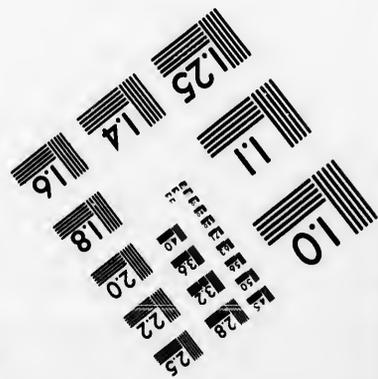
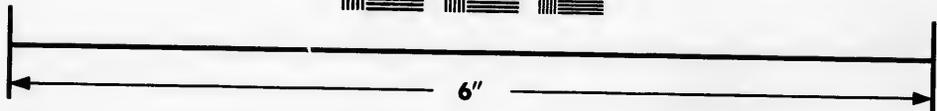
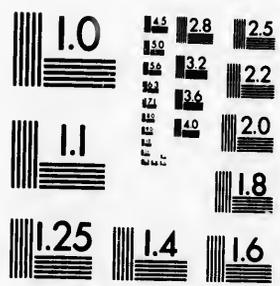
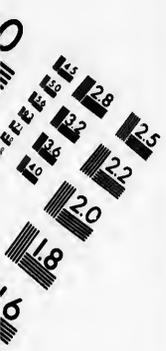


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N. Y. 14580  
(716) 872-4503



**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**



**© 1993**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

Page 90 comporte une numérotation fautive: p. 09.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

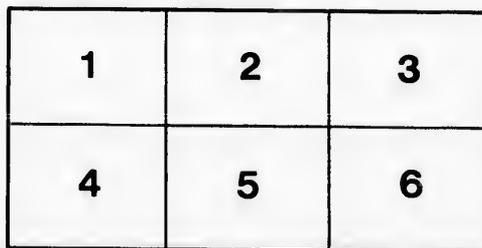
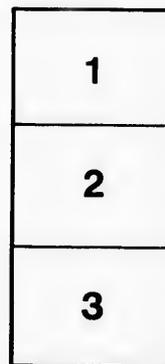
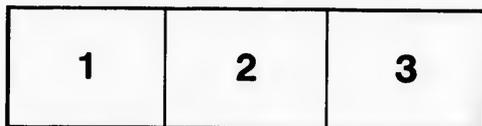
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

NATIONAL LIBRARY  
CANADA  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

UN

ROMAN.

BON



LE CHATEAU

\*\*\*DE\*\*\*

MONTL'HERY

\*\*\*OU\*\*\*

HUGUES DE CRESSY



\*\*PAR\*\*

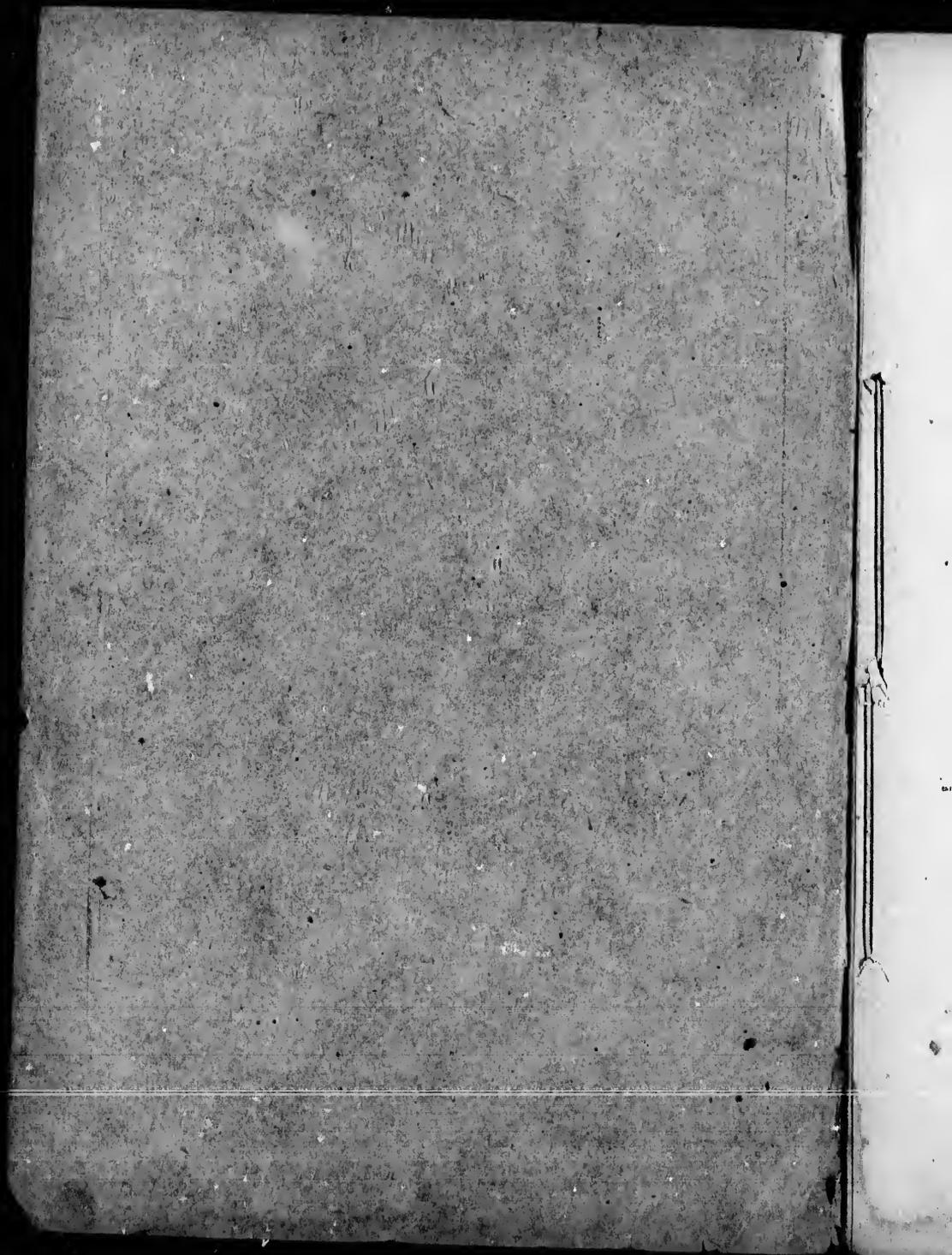
C. DE VARREUX.



PRIX

HULL, P.Q.,  
GEORGES ELZEAR GAUVIN, EDITEUR,  
142 RUE DUKE.

25c.



8.00

LE CHATEAU

— DE —

MONTL'HERY

HUGUES DE CRESSY.

—  
ROMAN HISTORIQUE DU XII<sup>e</sup> SIECLE

PAR

C. DE VARREUX.

—  
EN DEUX VOLUMES.

—  
HULL, P. O.,  
PUBLIE PAR GEORGES ELZEAR GAUVIN,  
142 RUE DUKE.

—  
1892.

PQ2459

V277

C3

1892

v.1

# HUGUES DE CRESSY

— OU LE —

## CHATEAU DE MONTL'HERY

### CHAPITRE PREMIER.

Les chauds rayons du soleil couchant versaient une brillante lumière dans une des salles du château d'Amaury de Montfort (appelé maintenant Montfort-l'Amaury). A l'époque où se passa cette histoire, ce château, que nos pères, depuis tant de générations, n'ont connu que pauvre ruine, était dans toute la splendeur et toute la force de ses murailles presque neuves encore. Ses puissants seigneurs portaient haut, trop haut peut-être, en ce moment, leur bannière féodale; Louis le Gros était assis sur le trône de France.

La salle dont nous avons parlé étincelait de toute la pompe connue alors; de brillantes armures, des lances et des bannières en tapissaient les murailles de pierre, et se groupaient autour des énormes piliers d'où partait l'arche à plein cintre de la voûte, car l'élégante ogive n'était pas encore née. Cette architecture, lourde et massive, était en harmonie avec ce siècle de fer, pendant lequel la royauté eut tant de peine à maintenir sa bienfaisante influence, en domptant l'orgueil de tous ses autres vassaux qui se regardaient eux-mêmes comme autant de rois.

A son fier port de tête, au pli sévère de son front où semblait gravée, en lettres indélébiles, l'habitude du commandement, on pouvait juger qu'un des personnages assis dans la salle où nous avons introduit nos lecteurs, était le seigneur châtelain. C'était un homme d'environ cinquante ans, dont les traits, fortement prononcés, semblaient faits pour inspirer plus de respect que d'affection. Leur expression, un peu dur, pouvait provenir de quelque sujet de mécontentement qu'il trouvait dans l'entretien dont il était occupé, mais pouvait être aussi, et on se sentait même porté à le croire, leur expression habituelle.

Son interlocuteur était un homme beaucoup plus jeune que lui, car il ne devait guère avoir plus de trente ou trente-deux ans; il était grand et bien fait; il avait les traits réguliers et beaux, les yeux noirs, et les cheveux châtain clair; voilà tout ce qu'on remarquait en lui au premier moment; mais un examen plus attentif faisait voir sur toute sa figure l'expression d'une émotion violente mais contenue par la force de la volonté; cette force sublime que Dieu a donnée à l'homme pour le rendre capable de le servir, et qu'il tourne, hélas! si souvent contre lui.

Quelques instants de silence régnèrent entre les personnages que nous mettons en scène. Tous deux semblaient mécontents, et on aurait pu croire même que le plus jeune subissait l'influence d'un sentiment plus fort encore que le mécontentement seul. A la contraction de ses sourcils et de la main qu'il tenait appuyée sur son front, pendant que ses yeux baissés étaient fixés machinalement sur la terre, il paraissait

évident qu'un combat où la souffrance avait une grande part, se livrait au fond de son âme.

Le chevalier à figure sévère, qui était assis en face de lui, le regarda attentivement pendant quelques minutes; soudain, d'une voix dont l'inflexion solennelle annonçait qu'il ajoutait quelque importance à la question qu'il allait faire :

«— Comte de Troyes, » — dit-il — « vous aimez donc bien ma fille ?

« Quelle question ! » — reprit le jeune homme vivement — « ne le savez-vous pas ? n'y a-t-il pas déjà plus de quatre ans que je vous l'ai demandée ? vous m'aviez fait espérer alors que je l'obtiendrais un jour.

» — Et si je vous le faisais espérer encore ?

«— Comte de Montfort, n'ajoutez pas l'ironie à la cruauté de votre refus. Quelle espérance pouvez-vous me donner maintenant ? ne venez-vous pas de me dire que vous avez promis votre fille à Hugues de Cressy, mon plus mortel ennemi, et que demain elle doit marcher à l'autel avec lui ?

«— Tout cela est très vrai. Hugues de Cressy arrive ce soir ; il vient réclamer l'accomplissement de ma promesse et la main de ma fille ; demain est le jour fixé pour cette union qui doit être célébrée de bonne heure dans l'église voisine, dont l'autel se pare déjà pour la cérémonie. Mais si vous le voulez, Milou..., si vous le voulez » — continua-t-il en se levant et en faisant deux pas vers celui dont il semblait en ce moment vouloir captiver particulièrement l'attention, — « tout cela peut changer ; le mariage n'est pas fait ; ma fille est libre encore ; Hugues de Cressy peut s'entendre dire que de plus mûres réflexions ont changé mes projets ; il jurera vengeance, je le sais, et il est homme à tenir son serment ; mais il n'est pas assez puissant pour être bien à craindre ; et, quand il le serait, peu m'importerait encore. Amaury de Montfort aime les ennemis puissants, et il le prouvera bientôt.

Le comte de Troyes se leva aussi, et, fixant sur lui un regard qui semblait vouloir l'interroger :

« A quoi tend ce discours, » — dit-il, — « j'ai peine à le comprendre.

«— Contre l'habitude ordinaire des amants, vous avez donc de la peine à espérer ? » — répliqua le comte de Montfort, dont un sourire amena pendant un moment les traits sévères, — « je croyais pourtant vous avoir parlé assez clairement en ce sens.

«— J'avoue que je l'ai compris ainsi ; mais ce changement subit me semble si extraordinaire !... ô parlez ! parlez ! ne me tenez plus en suspens. A quel prix mettez-vous la main de Télése ? il ne peut être trop haut pour ses attrait ni pour mon amour.

» — Il y aurait des services à me rendre.

» — Vos intérêts ne deviendraient-ils pas les miens ?

» — Des serments à me faire.

» — Puis-je craindre des serments imposés par vous ?

» — Des dangers à courir.

» — Les sang des Montmorency n'a pas besoin de répondre quand il s'agit de cela.

«— Eh bien ! » — dit Montfort en s'asseyant encore et en invitant, par un geste, le comte de Troyes à en faire autant, — « écoutez-moi avec attention, car tout ceci n'est pas un jeu. Vous n'ignorez pas que beaucoup de seigneurs des environs de Paris se liguent en ce moment contre le pouvoir royal qu'ils regardent comme porté à empiéter sur leurs droits.

« — Je ne puis guère l'ignorer ; et si une semblable accusation dans la bouche d'un rival ne devait point paraître suspecte, je dirais que Hugues de Cressy...

« — Laissons-là, pour le moment, Hugues de Cressy, et parlons de ce qui vous regarde. Savez-vous que je ne trouve pas que les griefs dont ces seigneurs se plaignent soient tout à fait imaginaires ? Je n'ignore pas que, jusqu'à ce moment, vous avez été d'un avis opposé. Je crois que je pourrais facilement vous faire changer d'opinion si j'avais le temps de discuter avec vous, mais votre rival va arriver, et il me faut votre réponse définitive avant qu'il ne passe le seuil de ce château. Je vais donc vous parler franchement ; au point où en sont les choses, il est inutile d'en faire plus longtemps un mystère. Cette ligne redoutable qui, dans peu, va s'étendre de château en château, comme un réseau de pierre et de fer autour de la capitale et du trône, cette ligne, dis-je, a un chef, et ce chef, c'est moi !

« — Vous ? je demeure confondu ! vous que je croyais...

« — Quoi ? un sujet soumis prêt à dévorer toutes les insultes qu'un maître couronné peut se croire en droit de nous faire ? Non, non ! le pouvoir de mes aïeux ne m'a pas été transmis pour cela. Je veux le garder intact, et je ne reconnais à aucun roi sur terre le droit d'y toucher.

« — Et en quoi le roi veut-il toucher à nos justes droits ? en avons-nous vraiment qui nous autorisent à être aussi puissants que lui ? à contrecarrer toutes ses volontés, et à élever nos hannières felonnes contre son autorité suprême ?

« — A-t-il le droit, lui, de nous couper les ailes ? Ne sommes-nous plus de cette vieille souche de nobles qui, lorsqu'un monarque demandait : Qui ta fait comte ? répondaient fièrement : Qui ta fait roi ?

« — J'avoue que ce n'est pas ainsi que j'ai jamais compris le pouvoir féodal. Nous avons tous juré foi et hommage au roi comme à notre souverain Seigneur ; et quel droit aurions-nous d'attendre de nos vassaux du dévouement et de l'obéissance si nous manquions à ce serment ? D'ailleurs, il ne faut qu'un seul maître dans un pays, et il suffit d'un peu de réflexion pour se figurer qu'elle serait la triste condition d'un peuple qui compterait autant de souverains indépendants et absolus qu'il compte de châteaux sur la terre qu'il habite.

« — Je vous l'ai déjà dit : si j'avais le temps de discuter avec vous, je vous ferais aisément changer d'opinion ; mais, ce temps, je ne l'ai pas. Hugues de Cressy arrive, je crois à chaque instant entendre les ponts se baisser pour le recevoir ; vous n'avez que ce moment, profitez-en. Ralliez-vous franchement et loyalement à ma cause et à celle de tant d'autres seigneurs : à ce prix, je vous donne ma fille, Cressy, à qui je l'ai promise, nous est tout dévoué en effet, mais il n'a pas une grande puissance territoriale : vous êtes comte de Troyes, seigneur légitime de Châtres et du redoutable castel de Mont'héry : vous avez été frustré, je le sais, de ces deux dernières seigneuries, mais il sera facile de vous en remettre en possession. Soyez des nôtres, je vous ferai rendre tous vos droits ; et, au lieu de Hugues de Cressy, c'est vous qui conduirez ma fille aux autels parés pour son hyménée. »

L'œil naturellement doux de Milon de Troyes s'alluma tout à coup comme celui du lion qui se réveille. — « Jamais ! » — s'écria-t-il, — « si Télésile a mon amour, le roi a mes serments. Mieux vaut être malheureux que parjure.

« — Vous ne voulez donc pas de ma fille au prix auquel je la mets ?

« — Non ! car ce prix est trop élevé, même pour l'obtenir. Vous me demandez mon honneur. »

Il se leva avec dignité et s'achemina vers la porte. Le pont-levis se baissa en ce moment, et on entendit les pas d'une nombreuse cavalcade qui le traversait.

« — Voilà Hugues de Cressy, » — s'écria le comte de Montfort, — « il vient réclamer sa fiancée. Vous voulez donc qu'elle soit à lui ? Elle vous aime pourtant, je le sais ; faudra-t-il que je lui dise qu'elle n'a aimé qu'un ingrat ? »

« — Dites-le lui, si vous le voulez, père cruel ! Elle ne vous en croira pas. Elle connaît mon amour et je connais le sien ; elle comprendra que je ne l'ai immolée qu'à ce qu'un chevalier ne peut sacrifier à aucun autre bien terrestre : son devoir de sujet et son honneur de brave. Oui, elle le comprendra. Cette pensée fait ma force, mon espérance, ma vie ; car, sans elle, tout ce que je demanderais au ciel, en ce moment, serait de mourir. »

Il sortit. A la porte du château, il rencontra un chevalier, richement vêtu, qui venait d'arriver avec sa suite : les deux rivaux se mesurèrent du regard, mais, dans ce regard, il y avait une légère différence. Egalement haineuse, peut-être, des deux côtés, chez Milon de Troyes, il y avait de la franchise et de la noblesse, et chez Cressy de l'ironie et du dédain. Ce regard terrible ne dura, du reste, qu'un instant, car Milon, s'élançant sur son cheval qui l'attendait dans la cour d'honneur, sortit rapidement de l'enceinte du château, et disparut bientôt sous la forêt épaisse, que les derniers rayons du soleil couchant éclairaient encore.

Le lendemain, on le vit de bonne heure, mais à pied, cette fois, se promenant dans la même forêt. Sa figure était abattue, sa démarche agitée et incertaine. Il allait sans paraître savoir de quel côté il dirigeait ses pas. Il était évident qu'il n'avait aucun but en vue, et qu'il n'était poussé en avant, que par ce désir inquiet de changer de place que le désespoir éprouve quelque fois. De temps en temps, il s'arrêtait, s'asseyait un moment sur quelque tronc d'arbre renversé, et restait les bras croisés, la tête inclinée sur sa poitrine, se livrant à ces pensées qui pourraient tuer si Dieu n'avait pas fait l'homme pour la douleur ; puis, il se levait et s'élançait en avant comme s'il était mu par quelque espérance ou par quelque résolution soudaine, s'arrêtait encore et reprenait la démarche lente du découragement et de la lassitude.

Il gagna ainsi la lisière de la forêt, d'où l'on voyait parfaitement le beau château seigneurial sur lequel voltigeaient, en ce moment, les bannières réunies de Montfort et de Cressy. A cet aspect, un frisson mortel parcourut tout son corps, et il se laissa tomber sur une roche au pied d'un arbre, dont l'épais feuillage lui cachait un objet que tout son courage ne semblait pas capable d'envisager de sang froid. Il y avait peu de minutes qu'il était là, quand un pas léger le tira de sa douloureuse rêverie. C'était celui d'une jeune fille, dont le costume annonçait la suivante de quelque noble dame. En apercevant Milon, elle s'arrêta avec un geste qui semblait annoncer une sorte de triste joie. — « C'est vous, seigneur comte ? » — s'écria-t-elle ; — « que Dieu soit béni de vous avoir ainsi conduit à ma rencontre ; car, je devais vous chercher et je ne savais trop où.

» — Me chercher, Yvette ? et pourquoi ? au nom du ciel, parlez-moi de...

mir. Vous me  
le pont-levis se  
cuse cavalcade

Montfort, — « il  
it à lui ? Elle  
u'elle n'a aimé

vous en croira  
e comprendra  
riffer à aucun  
le brave. Oui,  
spérance, ma  
n ce moment,

er, richement  
e mesurèrent  
rence. Egale-  
yes, il y avait  
et du dédain.  
Milon, s'élan-  
r, sortit rapi-  
dement la forêt  
éclairaient

cette fois, se  
sa démarche  
côté il diri-  
vue, et qu'il  
de place que  
il s'arrêtait,  
et resta : les  
pensées qui  
leur ; puis,  
quelque espé-  
et reprenait

faitement le  
ent, les ban-  
risson mor-  
che au pied  
ut son cou-  
y avait peu  
ouloureuse  
çait la sui-  
arrêta avec  
C'est vous,  
vous avoir  
e ne savais

parlez-moi

« — Elle va vous parler elle-même ; je vous apporte une lettre d'elle ; la voilà ; c'est tout ce que j'avais à vous dire. » — Et, à ces mots, elle s'enfuit en courant.

D'une main tremblante et agitée, le comte de Troyes ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Pendant le peu d'instants où il m'est permis de vous aimer encore, et de vous écrire même sans crime, Milon, mon noble ami, je ne puis résister au désir de vous tracer quelques lignes d'adieu, et je voudrais pouvoir ajouter de consolation. Hélas ! je ne sais guère où trouver cette consolation que je désire vous offrir ; mais, il y en a toujours pour tant dans la pensée d'un devoir accompli. C'est la seule qui nous reste sur cette terre ; mois, pour celle-là du moins, personne ne peut nous en priver, et nous la retrouverons encore douce et secourable à notre dernière heure.

« Milon, je sais tout ce qui s'est passé ; je sais à quel prix mon père a mis le don de ma main : et je sais que vous avez noblement et justement refusé de le payer. C'était votre devoir : et vous auriez mal répondu à la haute opinion que j'ai toujours eue de vous, si vous aviez agi autrement. Il ne m'appartient pas de juger les actions de mon père ; il a sans doute, pour les légitimer à ses yeux, des raisons qu'il doit croire suffisantes ; mais élevé comme vous l'avez été à penser autrement, à regarder les serments prêtés comme inviolables, et l'autorité royale comme sacrée, vous auriez forfait à l'honneur si vous aviez pu hésiter un instant.

« Vous n'avez pas hésité ; gloire soit à vous, noble chevalier ! Oui, c'est avec fierté, qu'au milieu de mes larmes j'écris encore ce mot : gloire soit à vous ! Mais, il faut couronner votre ouvrage. Après avoir eu le courage de faire le sacrifice, il faut avoir celui d'en supporter le souvenir. Votre cœur se brise en ce moment, je le sais : le mien, hélas ! est brisé : mais il faut que tous deux nous vivions avec notre douleur, pour remplir les devoirs que Dieu nous impose, et qui vont peser bien lourdement sur moi, car vous pourrez pleurer et, moi, il faudra que je dévore mes larmes. Vous pourrez m'aimer et, moi, il faudra que je tâche de ne vous aimer plus. J'y travaillerai, Milon, et je connais assez votre grand cœur pour oser vous le dire ; pour vous déclarer qu'avec le nom d'épouse je prendrai le sentiment de tous les devoirs que ce nom impose ; que je ne vous verrai plus jamais ; que plus jamais je ne vous écrirai ni ne recevrai une lettre de vous ; que je tâcherai même de vous bannir de ma pensée ; mais ne vous alarmez pas trop de cette dernière résolution ; Dieu seul sait si je pourrai l'accomplir : car, je vous aime, Milon, je vous le dis pour la dernière fois. Je vous aime d'autant plus que vous êtes le seul être au monde, sans excepter même les parents qui m'ont donné la vie, qui m'ait jamais témoigné quelque tendre préférence, quelque véritable affection. J'ai passé mon enfance et les premières années de ma jeunesse à chercher en vain cette affection qui me manquait partout : je l'ai trouvée enfin dans votre cœur, et, à présent, il faut que j'y renonce. Oh ! c'est dur ! bien dur ; plus que vous ne pouvez le croire ; car vous avez eu d'autres objets qui vous ont aimé ; moi, je n'avais que vous !... Pardonnez à ce cri de douleur qui m'est échappé malgré moi, et que la pensée de ce que je souffrirai n'ajoute pas à vos souffrances. Je suis courageuse, je suis forte ; et Dieu vient toujours en aide à ceux qui combattent pour lui.

« Quand vous lirez cette lettre je serai probablement devant l'autel  
 » à prononcer les serments qui doivent m'enchaîner pour toujours.  
 » Votre devoir vous a prescrit de renoncer à moi ; le mien m'ordonne de  
 » me donner à Cressy. Mon père désire ardemment cette union ; il y  
 » attache une idée de bonheur ; et, quelques raisonnements spécieux que  
 » fasse la passion, le devoir d'un enfant est d'obéir et de rendre ses pa-  
 » rents heureux. Il leur doit toujours beaucoup, même quand il en a  
 » reçu un peu moins d'affection qu'il n'aurait pu désirer ; et nous ne  
 » sommes pas sur terre pour songer avant tout à nous-mêmes. Le sacri-  
 » fice s'accomplira donc de mon côté comme du vôtre. Tout ce que je  
 » vous demande c'est de le supporter avec courage ; je vous promets d'être  
 » courageuse aussi.

« Adieu donc, seul ami que j'aie entrevu sur la terre ! seul être au  
 » monde qui m'aime ! adieu pour toujours ici-bas. Dans le ciel nous  
 » nous retrouverons sans doute ; là nous pourrons nous aimer sous l'œil  
 » de Dieu, comme les anges s'aiment, car notre amour n'aura pas en au-  
 » moins l'ombre d'un reproche à se faire.

« Au revoir donc là.

« — Chère et noble fille ! — s'écria le comte de Troyes en pressant la  
 lettre sur ses lèvres — tu me demandes presque l'impossible. J'ai pu te  
 sacrifier à la voix inexorable de l'honneur, mais y penser avec calme,  
 avec courage... ah ! toute ma force cède à cette horrible épreuve !...  
 Serai-je pourtant moins courageux que toi quand mes devoirs, comme  
 tu le dis bien, sont plus faciles que les tiens ? quand tu maîtrises avec  
 tant de fermeté l'affreuse douleur qui te déchire, pour me consoler et  
 pour ranimer mon âme abattue ?... O femmes ! femmes ! c'est bien à tort  
 que nous nous vantons de courage et de force : au jour de malheur nous  
 avons toujours des leçons à recevoir de vous.

« — Eh bien ! — continua-t-il avec résolution — ces nobles leçons je  
 les suivrai ! je veux être digne de ce titre d'ami que tu me donnes et que  
 tu pourras me conserver, sans rougir, jusqu'à ton dernier soupir. Oui,  
 je veux être toujours ton ami ; et pour cela je sens qu'il ne faut pas que  
 j'ajoute une goutte d'amertume à la coupe de tes douleurs. Je ne veux  
 pas mourir parce que cela te ferait du mal ; je ne veux pas négliger au-  
 cun des devoirs de la vie parce que tu y verrais la preuve d'un d'ésés-  
 poir qui ajouterait à ton chagrin. Je veux... ô ciel ! venez-moi en aide  
 au moins, car que peuvent toutes mes résolutions sans vous ? elles sont  
 comme le pauvre roseau battu par la tempête, toujours prêtes à retomber  
 sur la terre. »

Son regard annonçait pourtant un peu plus de courage ; il était  
 évident que la lettre qu'il avait reçue lui avait fait du bien. Il se leva,  
 d'un pas plus ferme, il prit au hasard le premier chemin qui se présenta  
 à lui. Trop absorbé dans ses pensées pour faire attention à la courbe  
 subite qui portait ce chemin vers le château fatal où il avait laissé son  
 bonheur, il ne parut s'apercevoir qu'il s'en approchait que lorsqu'il vit  
 devant lui l'église qui en était voisine et dont les portes ouvertes lais-  
 saient pénétrer jusqu'à lui le son des chants sacrés. Machinalement il  
 s'arrêta devant une de ces portes et jeta un regard dans l'intérieur de  
 l'édifice qui était plein de chevaliers et de dames en riche parure. De-  
 vant l'autel deux personnes se tenaient debout, et dans l'une d'elles il  
 était facile de reconnaître le chevalier qui entraît au château de Mont-  
 fort au moment où le comte de Troyes en franchissait pour jamais le seuil.

Ce chevalier, dans lequel on a deviné facilement Hugues de Cressy, était d'une taille moyenne et un peu maigre. On pouvait lui donner trente-cinq ans, on pouvait lui donner un an ou deux de plus. Ses traits n'étaient pas dépourvus d'une certaine régularité; son teint était brun, ses cheveux étaient noirs et bouclés. A bien l'examiner on aurait pu reconnaître en lui quelque beauté si l'expression de son regard n'avait pas marqué autant de dureté et de fausseté que d'intelligence et de force. Ses yeux, d'un gris sombre, étaient toujours en mouvement comme pour tout surveiller et pour lire jusqu'aux plus secrètes pensées de chacun; et si leur regard désagréable se fixait sur un objet quelconque, on aurait dit qu'il avait le pouvoir attribué à celui du Lyux, de voir à travers les pierres. En ce moment ces yeux perçants se tenaient presque constamment baissés comme avec recueillement, mais aux éclairs qu'ils lançaient de temps en temps on pouvait juger que leur possesseur n'était pas tout occupé de la cérémonie sainte qui s'accomplissait, on aurait cru plutôt qu'il cherchait à la dérobée dans la foule quelque objet qu'il était un peu étonné, un peu contrarié même de ne pas y voir: peut-être son malheureux rival.

A côté de Hugues de Cressy était une grande et belle jeune fille dont le teint était presque aussi pâle que le voile blanc qui tombait de sa tête et enveloppait en partie sa taille gracieuse. Cette taille devait annoncer ordinairement la dignité et la noblesse, mais en ce moment elle s'inclinait un peu en avant comme si une fatigue extrême ou une vive émotion avait brisé sa fierté. Toute marque extérieure de douleur était pourtant noblement contenue; pas une larme ne coulait, pas un soupir se faisait entendre. L'expression de cette ravissante figure était simplement sérieuse et recueillie; son ovale parfait se dessinait admirablement sous les bandeaux brillants des plus beaux cheveux noirs de jais qu'il fut possible de voir. Les yeux, noirs aussi, étaient secs, et leur regard se tenait constamment fixé sur l'autel. Hors la pâleur un peu mate du front et le léger tremblement des lèvres, on aurait dit une fiancée qui voyait s'accomplir, sinon avec satisfaction au moins avec calme, le changement de sa destinée.

Derrière ce couple se tenait le comte de Montfort, et auprès de lui une jeune et belle personne qui pouvait avoir un an ou deux de plus que la mariée, mais qui ne devait pas avoir encore atteint vingt-cinq ans. C'était Lucienne de Cressy, la sœur de Hugues qui, avec la douce inquiétude de l'amour fraternel, promenait ses yeux de l'un à l'autre des nouveaux époux et semblait faire des vœux pour leur bonheur. Un peu moins grande que Tésile de Montfort, sa taille ne manquait pourtant ni de dignité ni de grâce; et la douceur qui était le caractère distinctif de sa charmante figure faisait, avec celle de son frère, un contraste frappant. Elle était blonde, et blanche comme le lys. Ses yeux bleus exprimaient une touchante mélancolie qui semblait annoncer que le chagrin ne lui était pas inconnu; mais en ce moment elle paraissait contente du bonheur de son frère, et portait seulement de temps en temps les yeux sur Tésile avec une sorte d'anxiété, comme si elle aurait donné beaucoup pour la voir sourire.

La sainte cérémonie se fit avec toutes les formes accoutumées. Quand il fallut prononcer le oui fatal, la voix de Tésile ne trembla pas, et ce oui passa faible mais pur comme le son d'une cloche d'argent, dans tous les échos de la voûte sacrée. Un gémissement y répondit d'auprès de la porte, mais pas assez haut pour arriver jusqu'à elle; il avait

été étouffé aussitôt sous la puissance victorieuse du dévouement et du courage.

Mais les nouveaux époux à genoux sur les marches de l'autel avaient reçu la dernière bénédiction. Hugues se releva le premier, et, tendant la main à Télésile, l'invita par ce geste à en faire autant. Elle obéit, et offrit pour premier sacrifice à l'autorité conjugale la moitié d'une prière dont son cœur oppressé avait besoin, et qui ne s'acheva que dans sa pensée seule.

Quand le cortège nuptial se mit en marche vers la porte, Milon, qui jusqu'alors était resté immobile, se hâta de se cacher derrière un pilier, ne voulant pas que sa présence ajoutât au trouble intérieur que devait éprouver en ce moment la jeune et courageuse victime. Elle ne l'aperçut point et passa, le bras appuyé sur celui de son époux, car elle semblait avoir besoin de soutien, ce qu'on attribua naturellement à l'émotion que des moments semblables excitent presque toujours. Le comte de Montfort, l'air radieux et content, suivait sa fille dont il ne semblait pas plus comprendre les secrètes angoisses que s'il en eût ignoré la cause, tant l'ambition et la politique peuvent endurcir le cœur, même d'un père. Il savait que sa fille aimait Milon de Troyes, mais celui-ci, sujet fidèle, n'aurait servi de rien à sa cause, et Télésile fut immolée. Sacrifice nécessaire trop souvent dans les rangs élevés quand de grands et légitimes intérêts en dépendent, mais bien affreux quand il ne s'agit que de servir une ambition coupable ou une cause injuste.

Quand Télésile fut passée, le comte de Troyes s'avança un peu pour jeter un dernier regard sur elle, sûr alors qu'elle ne pourrait le voir. Il était tellement absorbé dans ses déchirantes pensées qu'il ne s'aperçut même pas que le dernier des curieux, que la cérémonie avait attirés dans le lieu saint, en était sorti. Bientôt les prêtres éteignirent les cierges et se retirèrent eux-mêmes. L'église était déserte et silencieuse. Un seul homme y était demeuré. A genoux sur les marches du chœur, il priaient comme prie une âme courageuse qui souffre et qui s'immole. Sa prière fut longue, mais ses lèvres ne remuèrent même pas pour la prononcer, elle était tout entière entre son âme et Dieu. Plus d'une heure se passa ainsi : il se leva enfin, fit le signe de la croix et sortit de l'église. Tout le village était en fête. Le seigneur de Montfort avait distribué à ses vassaux l'argent à pleines mains, et partout on chantait ses louanges et celles des nouveaux mariés. Un groupe surtout parlait à ce sujet avec quelque véhémence : « — Elle était belle aujourd'hui comme un rayon du soleil — disait une femme — mais je ne l'ai jamais pourtant vue si pâle.

» — Bah ! — répondit un homme — les jeunes filles le sont toujours le jour de leur mariage ; ça se comprend : c'est un moment un peu grave, quand on pense que c'est pour la vie.

» — Mais quand on a un bon mari, on se rassure bientôt — dit un autre — et le seigneur de Cressy est bon sans doute.

» — Il n'est pas mal de figure.

» — Il a l'air un peu fier, mais ça lui va.

» — Il a salué tout le monde avec assez de bonté en sortant de l'église.

» — Il m'a donné une belle pièce d'or toute neuve pour lui avoir tenu la bride de son cheval — ajouta avec joie un jeune garçon.

» — Allons ! il est généreux, il doit être bon. Notre jeune châtelaine sera certainement heureuse avec lui.

» — Si elle ne l'était pas, quel dommage ! elle est si aimable, si bonne !

» — Oh ! il ne faut pas seulement penser à cela. Buwons plutôt à la santé du sire de Cressy et de sa charnante femme.

» — Buwons ! buwons ! vive Hugues de Cressy ! vive Têlésile de Montfort ! et que Dieu leur fasse la vie longue et heureuse.

» — A leur santé ! à leur santé !... vieux père, vous seul ne dites rien ?

Ces dernières paroles furent adressées à un vieillard pui, chaque fois qu'on avait fait l'éloge du gendre que le comte de Montfort s'était choisi, avait branlé tristement la tête. Interpellé ainsi, il leva les yeux qu'il avait tenus depuis quelques minutes attachés à la terre, et d'une voix dont le timbre grave et un peu sépulcral même avait une solennité presque effrayante : — « Enfants — dit-il — je suis de Gometz-le-Châtel. Malheur ! malheur ! malheur à celle qui devient l'épouse de Hugues de Cressy ! »

Ces paroles terribles semblèrent glacer la gaieté sur tous les fronts : on se regarda avec consternation, puis on regarda le vieillard comme si on désirait et n'osait l'interroger. Celui-ci n'ajouta rien de plus mais fixa encore ses yeux sur la terre. Il avait dit évidemment tout ce qu'il voulait dire.

Heureusement pour l'infortuné Milon, il n'entendit pas les paroles du vieillard, car elles auraient cruellement ajouté à sa douleur ; les éclats de rire, et les joyeux refrains qui résonnaient autour de lui, faisaient mal à son âme affligée ; et, traversant le village, sans regarder à droite ni à gauche, il s'en éloigna d'un pas rapide.

## CHAPITRE II.

Quelques jours plus tard nous le retrouvons s'acheminant fermement à cheval vers un édifice dont l'architecture et les ornements annonçaient une destination religieuse. Cet édifice était situé dans une ravissante vallée, au pied d'une hauteur nue et escarpée qui portait un de ces formidables châteaux-forts hérissés de créneaux et flanqués de tours, beaux fleurons de l'antique couronne féodale de la France. C'était le fier castel de Mont'héry qui comptait déjà plus d'un siècle et demi d'existence, et dont les massives murailles déjà plus d'un siècle et demi-tuenses et menaçantes au-dessus du riant tableau des campagnes et des bois.

L'édifice vers lequel notre voyageur solitaire dirigeait les pas de sa monture était le prieuré de Longpout, fondé par son aïeul Guy de Mont'héry, et la femme de celui-ci, appelée dans le pays dame Hodierna la Sainte. En passant sous les formidables remparts de Mont'héry, Milon y leva un triste et long regard. C'était son château natal et il ne diriga pourtant pas la tête de son cheval de ce côté. Soupirant comme s'il y avait encore là une pensée amère à combattre, un souvenir à oublier, peut-être, il passa outre, et, s'arrêtant devant la porte du prieuré, demanda le supérieur sous le nom de prieur Henri.

Il fut admis. Dès qu'il le vit, le prieur, homme jeune encore, s'élança dans ses bras et le serra avec affection dans les siens. Le cœur de Milon se fondit dans cette douce étreinte de l'amitié et il retrouva les larmes.

Après quelques instants, ils s'assirent tous deux et, se tenant toujours la main, se regardèrent en silence.

— Votre cœur est plein — dit enfin le prieur. — Qu'avez-vous à me dire ?

D'une voix émue, Milon répondit par ces seules paroles :.

— Elle est mariée.

— Je le sais — répliqua le moine, et sa main serra plus fortement celle qui tenait la sienne.

— Avec...

— Je le sais aussi, ne vous affligez donc pas à me le raconter, à moins que vous n'y trouviez quelque soulagement. Il faut croire qu'il y trouva du soulagement, car il lui en parla longtemps et avec détails : il lui montra même la lettre de Télése que le prieur lut, les yeux obscurcis d'une larme de douce sympathie, que son austérité monastique ne pouvait certainement se reprocher de don-

ner à des amours semblables à ceux-là ; repliant la lettre et la rendant à Milon : — « Elle était digne de vous — dit-il — mais que cette pensée n'ajoute pas à vos regrets. Dieu l'aura sans doute jugée capable de gagner la couronne du martyr, car on peut l'obtenir, peut-être, aussi bien, mon ami, sous le poignard de la douleur que sous le couteau de la mort.

» — Ah ! s'il en est ainsi nous pouvons bien espérer cette couronne glorieuse, car nous souffrons assez !

» — Mais c'est elle qui souffre le plus, comme elle l'a bien dit, ne permettez pas qu'elle vous surpasse en courage.

» — Je ne sais vraiment en y réfléchissant bien, si elle souffre plus que moi. Sans doute, le devoir lui impose des combats qu'il ne m'impose pas au même degré ; mais, au moins, elles n'a pas d'inquiétudes pour mon sort. Elle ne craint pour moi d'autres souffrances que celles de cette cruelle séparation, et moi, j'ajoute à cette douleur la crainte affreuse qu'elle ne soit livrée à un homme incapable de comprendre tant de vertus et indigne d'elle. S'il la rendait malheureuse ! s'il osait, s'il pouvait...

» — Avez-vous quelques raisons véritables de le craindre ? dit le prieur en le regardant fixement.

» — Je ne puis positivement l'affirmer. Je connais peu Hugues de Cressy. Je sais seulement, que, vaincu par moi dans plusieurs tournois, il m'a voué une haine mortelle, et que des intérêts de famille, car vous savez qu'il est mon parent éloigné, ont contribué aussi à le rendre mon ennemi. Tout cela je le sais, ne prouve pas qu'il soit capable de rendre Télésile malheureuse : il doit être si content de me l'avoir ôtée qu'il attachera sans doute quelque prix à sa conquête ; et pourtant je tremble. Il y a quelque chose en cet homme... Henri, j'oserai vous le dire, car vous me connaissez trop pour attacher à ces paroles un sens qu'un chevalier ne pourrait avouer : il y a quelque chose en lui qui me fait peur.

» — Vous le croyez méchant ?

» — Je n'ai aucune raison véritable de croire qu'il le soit plus que beaucoup d'autres, car, je vous le répète, je le connais peu : mais je ne sais ce qui se passe en moi quand je le vois. Il y a quelque chose dans sa figure, dans son regard... Henri, croyez-vous aux pressentiments ?

» — Quelquefois ; mais je suis loin de les regarder comme infaillibles.

» — Eh bien ! infaillibles ou non, j'éprouve à sa vue ce que j'éprouverais à l'aspect d'un serpent dont on m'aurait dit : sa piqûre vous donnera la mort.

» — Mon cher Milon, tout cela n'est pas bien difficile à comprendre. Vous le voyez avec les yeux d'un rival malheureux. La jalousie, le regret, la douleur, voilà tout le secret de vos pressentiments.

» — Le croyez-vous donc un ange ? un saint ? un modèle de toutes les vertus ?

» — Je ne le crois rien de tout cela, tant s'en faut. Je le crois même, et pour de bonnes raisons, tout le contraire. Mais il ne faut pas ajouter à vos douleurs celle qui naîtrait de la pensée qu'il rendra Télésile malheureuse ; je le regarde comme trop profond politique pour cela. Songez qu'il a un beau-père à ménager, des intérêts à assurer. Croyez-vous que le puissant Amaury de Montfort serait fort indulgent pour celui qui oserait maltraiter sa fille ?

» — Henri, Amaury de Montfort n'a d'un père que le nom. Il n'a

jamaïs aimé Térésile ; toute sa tendresse et tous ses regrets, ainsi que ceux de sa femme, n'ont été que pour le fils qu'ils ont perdu, et que la comtesse a suivi bientôt dans la tombe.

— N'importe ; l'orgueil est toujours là : il est comte de Montfort, et il ne souffrira jamais qu'on manque aux égards dus à son sang. N'allez donc pas, comme les malheureux ne le font que trop souvent, aggraver vos peines en cherchant des possibilités à toutes les circonstances qui pourraient les accroître. Dites-moi plutôt quels projets vous formez pour l'avenir et où vous allez en ce moment.

— Je venais ici ; mes pensées ne s'étendaient pas plus loin ; si je m'écoutais je m'arrêteraient en ce lieu saint et je m'y ensevelirais pour le reste de mes jours.

— Non. Milon, il ne faut pas faire cela : vous avez d'autres devoirs à remplir. A quoi bon d'avoir immolé votre bonheur à votre fidélité de sujet, si vous refusez au roi le soutien de votre bras dans les moments difficiles qu'il va avoir peut-être à traverser ?

— Ma conscience m'a déjà dit cela : je le servirai. Heureux si je peut tomber dans la première bataille.

— C'est encore un souhait que vous ne devez pas former. Avez-vous oublié l'orpheline (car on peut la regarder comme telle) que vous avez juré de protéger ? cette enfant de votre pauvre sœur qui n'a d'appui au monde que vous ?

— L'oublier ? quand j'ai pour elle la tendresse d'un père ! O non ! mais je sais qui la protégerait, qui l'aimerait comme moi. Je ne la laisserais pas sans soutien.

— J'ignore à qui vous faites allusion. Mais songez qu'elle a pour vous le cœur d'une fille, et qu'il ne faut pas lui faire inutilement du chagrin. Je vous parlerai encore de Rainaud, votre frère chéri ; pour avoir pris les ordres et ceint la mitre des évêques de Troyes, croyez-vous qu'il sentirait moins votre perte ? croyez-vous qu'il ait moins besoin de son frère ?

— O non ! son cœur se briserait sur ma tombe. Vous avez raison, Henri, je ne dois pas mourir. J'aurais dû sentir cela du premier moment où j'ai serré encore votre main dans la mienne.

— J'allais aussi vous parler de moi ; vous m'avez prévenu. Notre amitié est ancienne, Milon, et elle a aussi des droits à réclamer auprès de vous. Bravez donc la mort avec courage, comme tous vos ancêtres l'ont fait, quand le moindre devoir l'exigera, mais ne la cherchez pas ; ne vous jetez pas inutilement au devant d'elle. Comme chrétien, vous n'en avez pas le droit ; comme oncle, comme frère, comme ami, vous ne devez pas en avoir le désir.

— Non je le sens, car je sais ce que je dois surtout à Rainaud. Je sais ce que nul autre ne sait que moi, et ce que je ne dirai jamais qu'à vous seul peut-être un jour. Priez Dieu, Henri, pour qu'il m'aide à supporter la vie, car j'ai bien besoin de son secours.

— Il vous l'accordera, n'en doutez pas. Allons ! relever votre front abattu. Petit-fils de la sainte dont les cendres reposent près de nos autels, ne la faites pas rougir de vous dans le ciel. Quand elle éleva ces murs consacrés à la retraite et à la prière, ce n'était pas pour y ensevelir les nobles fils de sa race que d'autres devoirs réclameraient, mais pour être à leurs yeux un monument éternel de sa piété et de sa foi, vertus dont elle reçoit à présent la récompense, et qu'ils doivent imiter sur la terre. Vous le ferez, n'est-ce pas ?

» — Je l'espère, je tâcherai au moins d'y parvenir.

» — C'est bien, Dieu ne demande que cela pour vous aider à en faire davantage. Mais jardonis maintenant d'autres choses. Savez-vous qu'il y a encore pour vous des devoirs bien importants à remplir ? Savez-vous qu'il y a des centaines de malheureux que vous seul pouvez sauver du sort le plus cruel ?

» — Que voulez-vous dire ?

» — Je veux dire que ces tours qui s'élèvent là sur notre tête, ces tours de votre château natal, sont livrées à un homme qui, comme seigneur, au moins, est capable de tout mal ? Savez-vous que le château de Thibault le Blond et d'Hodierne la Sainte est donné en apanage à Hugues de Cressy lui-même ?

» — Hugues de Cressy ? quel nouvel outrage ! et qui l'a osé...

» — Philippe de Mantes, le frère du roi, révolté maintenant contre lui, et ligué avec Montfort, Cressy et tous les leurs.

» — Quel mystère d'iniquité me dévoilez-vous encore ! O mes tours héréditaires, vous profane t-on assez !

» — Vous pouvez l'empêcher, Milon ; ces tours sont à vous.

» — Eh ! ne les ai-je pas réclamées en vain ? n'ai-je pas, à la mort de mon frère aîné...

» — Vous vous y êtes mal pris. Trop jeune alors, vous avez cédé à des conseils peu judicieux et vous avez échoué. Mais prenons les choses de plus haut, et passons en revue tous les événements qui se sont accomplis depuis votre naissance ; ce sera peut-être le meilleur moyen de les voir sous leur véritable jour. Votre père, Milon le Grand, fils de Guy et d'Hodierne la Sainte, laissa en mourant la Seigneurie de Montlhéry à son fils aîné, Guy le Roux, n'est-ce pas ?

» — Oui ; et ce fils aîné, mon frère, fut, je rougis de le dire, le premier seigneur qui osa lever sa bannière contre la royale oriflamme ; il jeta les fondements de cette ligue fatale qui s'oppose plus que jamais aujourd'hui au pouvoir légitime de nos rois.

» — Il en fut malheureusement ainsi. Le roi, Philippe Ier, fit tout ce qu'il put pour vaincre cette association redoutable, devenue, par ses violences, la terreur du pays, d'autant plus que votre frère, pour grossir son armée, avait attiré à Montlhéry une foule de brigands et de gens sans aveu, qui dévastaient les environs et semaient partout la terreur et le désordre.

» — C'est trop vrai.

» — N'étant pas, tout roi de France qu'il était, assez fort pour en venir à bout par la voie des armes, Philippe tenta celles des négociations et fut plus heureux. Votre frère Guy avait pour unique enfant une fille, la belle Elizabeth. Le roi la demanda en mariage pour un de ses fils, le prince Philippe. Flatté de l'idée d'une alliance royale, et peut-être au fond un peu convaincu de ses torts, Guy consentit à ce mariage, dont les conditions furent qu'Elizabeth et son époux, Philippe de Mantes, jouiraient des revenus du château de Montlhéry, mais que la propriété en serait assurée au roi, qui en confia la garde à son fils aîné, Louis, le roi actuel, en le suppliant, les larmes aux yeux, de conserver bien ce château qui lui avait coûté tant de tourments et de peines.

» — Cet arrangement se fit, mais il était injuste. La coutume salique, qui refuse aux femmes les fiefs guerriers, s'y opposait formellement. Elizabeth ne pouvait pas hériter de Montlhéry, où cette coutume avait toujours fait loi. Le château me revenait donc de droit à la

mort de mon frère puisqu'il n'avait pas de fils.

— Ce que vous dites, Milon, est parfaitement vrai. La position difficile où se trouvait la royauté excusait cette déviation aux règles de la stricte justice, mais sans pouvoir annuler vos droits, qui sont incontestables.

— Je l'ai si bien senti, qu'à la mort de mon frère, qui était de vingt ans plus âgé que moi, je me présentai les armes à la main pour réclamer mon château; mais, abandonné par des alliés perfides, je fus obligé de me retirer sans succès.

— Voilà la démarche inconsidérée que je vous reprochais tout à l'heure. Ce n'était pas ainsi qu'il aurait fallu faire valoir vos droits : c'était un peu vous révolter à votre tour contre l'autorité souveraine.

— Je le vois maintenant, mais je m'abusais alors par la pensée que ce château n'était pas en ce moment-là positivement entre les mains royales, mais dans celles de Guy de Rochefort, sénéchal de France.

— Qui s'y trouvait placé par le roi, et dont la fille était fiancée au prince Louis. Mais, je vous l'ai déjà dit, votre grande jeunesse et votre inexpérience vous excuse. Le roi Philippe I<sup>er</sup> mourut. Son fils Louis monta sur le trône; et voilà maintenant que Philippe de Mantes, déjà veuf de votre nièce Elizabeth, se révolte contre son frère; se ligue avec Amaury de Montfort, et pour s'assurer mieux de l'astucieux Hugues de Cressy, dont il estime haut les talents guerriers, pousse Montfort à lui donner sa fille; et cède à Cressy la seigneurie de Montlhéry dont il jouissait à votre détriment.

— Oh! je ne souffrirai jamais cet outrage là! aucun devoir ne peut m'y forcer. Je réclamerai mes droits aux yeux de la France entière.

— Il faut les réclamer, Milon, car, je vous l'ai dit, le bonheur d'une foule de malheureux en dépend. Je sais, par des gens qui ont habité Gometz-le-Chatel que, comme seigneur, on ne peut avoir pire que Hugues de Cressy. Voudriez-vous livrer vos vassaux à des mains semblables? Non! le devoir le plus sacré vous le défend.

— Je sens ce devoir jusqu'au fond de mon âme. Mais que faut-il faire? Je ne dois pas avoir recours aux armes, je comprends parfaitement cela; à qui adresser mes justes réclamations? Aidez-moi de vos conseils, Henri, car ma tête est à peine à moi.

— Adressez-vous au roi lui-même. Ecoutez: Hugues de Cressy, qui vient pour prendre possession de cette seigneurie, passera, dit-on, demain à une lieue d'ici, à Châtres, ville qui vous appartient aussi. On assure que le Roi, qui s'est porté de ce côté, a l'intention de lui en défendre l'entrée. S'il en est ainsi, présentez-lui hardiment votre juste requête. Il ne sera pas disposé probablement à soutenir contre vous le frère qui l'a si indignement trahi.

— Je suivrai vos conseils; je me rendrai ce soir à Châtres où je surveillerai les événements, et j'agirai en conséquence. Puissé-je, au milieu de tous ces nouveaux soins, trouver quelquefois la force d'oublier.

— Vous oublierez, par moments au moins, malgré vous, car l'esprit humain ne peut être également tendu sur deux objets à la fois, et rien ne distrait mieux du chagrin que de grands devoirs à remplir. Appliquez-vous avec toute la vigueur de votre âme à l'accomplissement des vôtres; et n'oubliez pas ceux dont vous avez à vous acquitter auprès de votre jeune nièce. Oh! l'avez-vous laissée?

— A mon château de Bray qu'elle a toujours habité, et où la pauvre enfant attend peut-être avec quelque anxiété mon retour.

» — Aussitôt que l'affaire de Montlhéry sera arrangée, il faudra l'aller retrouver ou la rappeler près de vous. Vous irez aussi voir votre frère, votre cher Rainaud, à Troyes. Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

» — J'ai passé depuis peu un mois auprès de lui.

» — Est-il heureux dans l'état sacré qu'il a embrassé depuis deux ans ?

» — Je l'espère. S'il ne l'était pas, on pourrait dire qu'il n'aurait guère goûté de bonheur dans sa vie, car pendant toute sa jeunesse il fut, comme vous le savez, poursuivi par la haine de son frère aîné, qui lui a causé bien des peines.

» — Je me souviens qu'il la tenu pendant plusieurs années exilé loin de ce pays et loin de vous.

» — Ordre cruel qui nous coûta bien des larmes. Guy n'était pas toujours juste ; il ne m'aimait guère et il aimait le pauvre Rainaud moins encore.

» — Il était mécontent de lui, je crois, parce qu'il refusa si longtemps de prendre les ordres ; contre l'usage de sa famille qui voulait toujours qu'un de ses membres fût évêque de Troyes.

» — Je sais que ce refus excita au plus haut point son déplaisir.

» — Et pourquoi Rainaud l'a-t-il fait ? Puisqu'il a fini par entrer volontairement dans le sacerdoce, il parait que la vocation ne lui manquait pas ?

» — Je ne peux vous expliquer tout cela en ce moment ; mes esprits sont trop peu à moi. D'ailleurs c'est une confidence. Je vous la ferai peut-être, mais je crois ne devoir la faire qu'à vous seul au monde, car le secret n'est pas le mien. Je sais parfaitement bien jusqu'à quel point ce refus irrita mon frère, qui, comme chef de la famille et seigneur suzerain, défendit à Rainaud de mettre le pied à vingt lieues de distance de sa résidence ou de la mienne ; arrêt sévère que Philippe de Mantes soutint après sa mort, et qui ne fut levé que lorsque Rainaud prit enfin, il y a deux ans, les ordres sacrés et devint tout de suite évêque de Troyes.

» — Et votre sœur Eléonore, rien n'a transpiré pour éclaircir le mystère de son sort ?

» — Rien. Il faut qu'elle soit morte.

» — Cette incertitude doit chagriner cruellement votre frère, qui l'aimait sans doute d'autant plus qu'elle était sa sœur jumelle.

» — Il l'aimait en effet comme un frère jumeau aime toujours ; et, moi, je ne faisais qu'un dans mon cœur de tous les deux. D'un an seulement plus âgé qu'eux, partageant depuis notre naissance la même existence, les mêmes plaisirs, les mêmes peines, comment ne les aurais-je pas aimés ainsi ? Ce sont de ces liens qui ne peuvent guère s'oublier ni s'affaiblir.

» — Non assurément ; et vous devez y voir une raison de plus d'être toujours un tendre père pour l'orpheline qui est, hélas ! tout ce qui vous reste de votre pauvre sœur.

» — Je l'ai toujours été et je ne compte pas cesser de l'être.

» — Rainaud l'a-t-il vue ? la connaît-il ?

» — Rainaud la connaît et l'aime.

» — C'était à lui, sans doute, que vous faisiez allusion quand vous disiez que vous ne la laisseriez pas sans appui ?

» — Peut-être.

» — Allons, Milon, je le répète encore, du courage ! Il y a plus d'un être sur terre qui attend son bonheur de vous, et c'est une belle et consolante mission que de rendre les autres heureux.

A force de lui rappeler ainsi toutes les sources de bonheur qui lui restaient, et de réveiller dans son âme ces douces et saintes affections de famille qui, dans un cœur vertueux, ont des racines si profondes, le prieur de Longpont avait trouvé moyen de rendre au malheureux comte de Troyes plus de calme et de paix qu'il n'en avait connu depuis plusieurs jours. L'idée d'arracher son château natal des mains de Hugues de Cressy contribuait aussi beaucoup à ranimer son courage, et, bien qu'il fût trop chrétien pour haïr dans le véritable sens du mot, il était trop amoureux pour ne pas voir avec quelque plaisir une occasion juste et légitime de contrecarrer les desseins et une des espérances au moins de son rival. Mais à mesure que ses esprits se calmaient, il sentait davantage les fatigues de son corps. Depuis la veille du mariage de Télésile, jour fatal où l'espérance était morte pour lui, il n'avait pas pris le moindre repos, et il se sentait tellement accablé qu'il fut obligé de passer la nuit au prieuré. Mais avant le lever du soleil il fut debout et, prenant congé affectueusement de son excellent ami le prieur, il se rendit en toute hâte à Châtres.

Il trouva cette ville fort inquiète de son sort. On savait que Hugues de Cressy devait venir en prendre possession, et la réputation de ce seigneur était telle, qu'on tremblait de tomber dans ses mains. Jusqu'alors on s'était peu occupé de lui, car son vieux château de Gometz était assez éloigné pour qu'on n'en entendit guère parler; mais depuis les deux ou trois jours où il avait été question de la cession que Philippe de Mantes lui avait faite de la seigneurie de Montlhéry et de toutes ses dépendances, on avait commencé à aller aux informations, et les avis officieux, exagérés ou non, ne manquant pas, on s'était fait de lui une idée qui était de nature à exciter de justes alarmes.

Milon traversa la ville sans se faire connaître, car il regardait comme un devoir de ne faire sa réclamation qu'au roi; il demanda seulement si celui-ci était en vue, et il apprit avec regret qu'on désirait sa présence plus qu'on ne l'espérait. Il était déjà tard; Hugues de Cressy arriverait sans doute dans une heure au plus, car on savait qu'il avait dépassé Rochefort, et on n'avait aucune nouvelle de l'approche du roi. Milon lui-même se porta sur la route de Paris et n'aperçut rien. Pendant qu'il y était, un messenger hors d'haleine accourut; il avait vu Hugues de Cressy et sa suite; ils avaient dépassé le château déjà vieux alors de Bruyères, et s'avançaient rapidement par les bois; ils allaient bientôt déboucher sur cette même route, et entrer dans la ville par la porte de Paris. Milon regardant tout espoir du secours royal comme perdu, se disposait à descendre la montagne pour entrer lui-même dans Châtres par la porte que nous venons de nommer, se faire connaître au peuple et l'animer à une légitime résistance qui ne pouvait qu'être approuvée par le roi, quand Hugues de Cressy, ayant fait une diligence incroyable, arriva avec ses hommes d'armes sur la route, entre la ville et lui, et, tournant à droite, descendit rapidement vers Châtres. Mais il n'en était plus guère qu'à cinquante pas, quand la porte se ferma soudain avec violence devant lui; le pont levis se releva, la lourde hers descendit et lui présenta ses longues dents de fer. Il s'arrêta interdit devant ces obstacles inattendus, comme s'il croyait être le jouet d'un songe, et, pendant ce temps, l'étendard royal, hissé sur une des tours, déroula majestueusement dans les airs ses fleurs de lis d'or. Plus adroit encore que Cressy, et prévoyant le côté par lequel celui-ci arriverait, le roi avait pris un chemin détourné qui l'avait conduit à la porte appelée la porte de Corbeil; il était entré par

le bonheur qui lui  
aintes affections, de  
s si profondes, le  
malheureux comte  
connu depuis plu-  
mains de Hugues  
courage, et, bien  
s du mot, il était  
ne occasion juste  
éranças au moins  
naient, il sentait  
e du mariage de  
il n'avait pas pris  
il fut obligé de  
il fut debout et,  
prieur, il se ren-

Jà, dans la ville, au moment où on y annonçait que Hugues de Cressy descendait la montagne, et, s'élançant vers la porte de Paris, il l'avait fait fermer devant l'usurpateur surpris.

Celui-ci, après le premier moment de consternation, s'avança vers la ville et la somma de lui ouvrir ses portes. Un héraut se présenta sur les remparts et déclara que la ville était au roi, que le roi y était, et qu'on ne lui ouvrirait pas.

« Mais je suis votre seigneur, » — répliqua Cressy, — « je porte en main l'acte par lequel le prince Philippe de Mantes, votre maître, me cède ce titre avec tous les droits et privilèges qui s'y trouvent attachés. »

« Je transmettrai cette déclaration au roi, » — répondit le héraut, et il descendit des remparts.

Peu d'instants après il y reparut : — « Le roi, » — dit-il — « accordera en dehors de la ville une audience au sire de Cressy. A cet effet, il lui enjoint de remonter la moitié de la montagne et de se tenir là, avec les siens, jusqu'à ce qu'il lui dise d'approcher. »

Cet ordre ne parut pas être du goût de l'orgueilleux Cressy, car un terrible éclat de colère jaillit de ses yeux. Il sembla croire pourtant qu'il était plus prudent de dissimuler un peu, et de céder à la volonté royale, quitte à lui résister avec d'autant plus d'opiniâtreté plus tard. Après un moment d'hésitation, il retourna son cheval et remonta jusqu'à la place qui lui avait été indiquée. Quand il y fut, avec tous ses soldats rangés derrière lui, la porte de la ville s'ouvrit, non subitement, comme elle s'était fermée, mais avec une solennelle lenteur, de nombreux guerriers en sortirent et se rangèrent avec ordre sur les deux côtés de la route ; puis, des chevaliers, couverts d'acier brillant, s'avancèrent à leur tour, et, au milieu d'eux, parut le roi monté sur un magnifique coursier, dont deux pages tenaient la bride.

Louis VI, dont la taille ne justifiait pas encore tout à fait l'épithète attachée plus tard à son nom, était alors un grand bel homme, d'un âge fort peu avancé, et d'une figure à imprimer le respect comme à inspirer la confiance. Dès qu'il fut hors de la ville, les pages lâchèrent la bride de son cheval, et il s'avança seul jusqu'à une vingtaine de pas en avant de son escorte. Ordre fut alors donné à Cressy de descendre, seul aussi, jusqu'à dix pas du roi ; il obéit, la rage dans l'âme ; et, quand il fut assez proche, Louis prit la parole :

« Qui êtes-vous ? » — dit-il.

« Hugues, seigneur de Cressy, de Gometz et de ces lieux. »

« Pour seigneur de Cressy et de Gometz, je l'accorde, mais de ces lieux, non. On m'a donc dit vrai ? vous vous présentez ici comme le seigneur de Montlhéry et de Châtres ? »

« — Je me présente comme tel. »

« — Et de quel droit ? »

« — Du droit que m'a transmis, par acte authentique, le prince Philippe votre frère, légitime et unique seigneur de cette châtellenie. »

« — S'il prétend avoir jamais occupé cette position-là, il en a menti. » — dit le roi avec force, — « Philippe de Mantes n'a eu que l'usufruit de cette seigneurie, qui, par l'acte passé à son mariage, a été adjugée en toute propriété au roi. Le roi, c'est moi ! Je vous ordonne donc de sortir à l'instant de mes domaines, et de n'y plus remettre les pieds, ni vous ni les vôtres. Mais faites-moi voir d'abord l'acte par lequel vous dites que Philippe de Mantes vous a fait cette cession ; je tiens à vérifier jusqu'à quel point il m'a trahi. »

Hugues de Cressy déploya le parchemin, et le tint assez près du roi pour que celui-ci pût le lire, mais sans vouloir s'en dessaisir. Pendant que Louis était occupé de cette lecture, Milon de Troyes, qui, d'un des bords de la route, et à demi-caché par quelques arbres, avait été témoin de tout cet entretien, descendit de cheval, car il sentait que le moment de paraître était venu, et, s'avançant vers le roi, mit un genou en terre devant lui en s'écriant : — « Sire, justice ! »

Un peu surpris de cette apparition inattendue, le roi regarda un moment le jeune chevalier qui s'inclinait ainsi devant lui — « Qui êtes-vous ? » — dit-il, — « vos traits ne me semblent pas inconnus. »

« — Sire, je suis Milon, comte de Troyes. Je suis le second fils de Milon le Grand, seigneur de Montlhéry. Mon frère Guy étant mort sans laisser de fils, la coutume salique, toujours observée dans cette seigneurie, me rendait légitimement son successeur. Un autre arrangement a été conclu, je le sais ; mais j'en appelle maintenant à la justice du roi, en le suppliant de le réviser, et de rendre au plus fidèle de ses sujets les biens, droits et privilèges de son père. »

« — Mais vous n'ignorez pas que ces biens, droits et privilèges sont passés dans mes mains. »

« — Sire, les rois de France, j'oserai vous le dire, car vous le savez bien, n'ont jamais eu coutume de se mettre au-dessus des lois établies ; il se sont toujours fait gloire de les respecter. C'est une de ces lois dont je réclame l'appui en ma faveur. C'est plus ; c'est la loi éternelle de la nature que j'invoque, loi qui veut que le fils hérite du père. »

« — Cette loi-là pourrait parler également en faveur de la fille ; mais j'avoue que ceci mérite quelque considération. On a peut-être outre-passé un peu les droits de la stricte justice, et, s'il en est ainsi, ce n'est pas moi qui refuserai jamais une réparation due. Comte de Troyes, relevez-vous et suivez-moi. »

Il redescendit vers la ville, et quand il fut à portée d'en être entendu, s'adressant au peuple qui couvrait en foule les remparts : — « Habitants de Châtres, » — dit-il, — « connaissez-vous Milon, comte de Troyes ? »

« — Oui, c'est le fils de Milon le Grand. »

« — Il réclame, au nom de sa naissance, la seigneurie de Montlhéry et de Châtres. Reconnaissez-vous ses droits pour valides ? »

« — Ils sont incontestables et vrais. »

« — Vous êtes donc disposés à le recevoir comme votre légitime seigneur et maître ? »

« — Il l'est ; nous l'avouons pour tel. Vive notre véritable seigneur châtelain ! Vive Milon de Troyes ! »

« — Eh bien ! je lui rends tous les titres, droits, privilèges et redevances qui lui ont été injustement ôtés, à condition qu'il me fera, à moi, roi de France, son suzerain seigneur, le serment d'allégeance et de fidélité. »

« — Je le ferai, sire, » — dit Milon d'une voix un peu émue, — « ce serment que je vous ai déjà fait comme comte de Troyes est gravé dans mon cœur, et je l'ai prouvé plus que vous ne le saurez jamais, peut-être. »

« — À genoux, donc, et prononcez-le en présence de tous. »

Milon obéit ; quand il se releva, les acclamations les plus vives partirent de toutes les bouches, hors celles de Cressy et des siens qui, la consternation sur le front, restaient encore à la même place où on leur avait ordonné de rester. Hugues s'avança pourtant tout à coup vers la ville. — « Sire, » — s'écria-t-il, — « je proteste contre tout ceci ; je demande...

nt assez près du roi  
lessaisir. Pendant  
oyes, qui, d'un des  
s, avait été témoin  
ait que le moment  
un genou en terre

le roi regarda un  
at lui — « Qui êtes-  
onnu. »

le second fils de  
Guy étant mort  
vée dans cette seï-  
n autre arrange-  
enant à la justice  
plus fidèle de ses

et privilèges sont

car vous le savez  
les lois établies ;  
ne de ces lois dont  
bi éternelle de la  
père.

de la fille ; mais  
peut-être entre-  
st ainsi, ce n'est  
ante de Troyes,

d'en être enten-  
arts : « — Habi-  
ante de Troyes ?

de Montlhéry

re légitime sei-

table seigneur :

Mes et rede-  
me fera, à moi,  
ance et de fidè-

émue, — « ce  
est gravé dans  
ais, peut-être.  
ns. »

plus vives pari-  
siens qui, la  
ce où on leur  
coup vers la  
je demande...

« — Vous n'avez rien à demander, » — Interrompit le roi sévèrement,  
— « vous avez votre réponse.

» — Mais je ne puis...

« — Il est une chose que vous ne pouvez faire, et c'est de rester ici plus longtemps. Fuyez ! ou je vous fais saisir par mes troupes ; et si vous prenez un chemin quelconque qui puisse vous conduire vers le château de Montlhéry, je vous fais poursuivre. »

Cressy, qui n'était pas assez en force pour songer seulement à faire la folie de résister à cet ordre, y céda, pâle de fureur, et reprit le chemin par lequel il était arrivé. Pendant ce temps, on avait amené à Milon son cheval, et il entra dans la ville avec le roi, aux cris de joie de la population entière, contente d'échapper au féroce tyran qu'elle redoutait, et contente aussi de se sentir encore sous le pouvoir d'un fils de ses anciens maîtres dont le souvenir lui était resté cher. Le comte de Troyes, en ce moment, se sentait presque heureux ; il éprouvait la vérité de ce que son ami le prieur lui avait dit : qu'il n'y a pas de meilleur remède contre le chagrin que de grands devoirs à remplir ; et son œil attendri s'attachait avec consolation sur ce peuple qu'il avait contribué à sauver, et qu'il devait maintenant rendre heureux en digne descendant d'Hodierne la Sainte et de son vertueux époux.

Mais le roi ne jugea pas que ce fut assez de le faire reconnaître par les habitants de Châtres, il fallait qu'il fût réinstallé au siège de la seigneurie, dans le château de Montlhéry même. Ce château, situé sur une hauteur escarpée dont il occupait tout le sommet, était d'une force redoutable : la garnison que Philippe de Mantes y avait laissée résisterait peut-être, et Milon, livré à lui-même, aurait eu peine à rassembler une armée assez forte pour s'en rendre maître aisément. Louis, ne voulant pas que son ouvrage restât imparfait, conduisit en personne le comte de Troyes à Montlhéry, avec toute son armée et tous les gens de guerre qu'on put rassembler à Châtres. Leur marche fut un triomphe : partout on se réjouissait de voir le véritable héritier réinstallé dans ses biens, et, de nombreux volontaires se joignirent à l'armée royale, qui allait le remettre en possession du formidable manoir de ses pères.

Bientôt le château se montra de près. Fier comme un géant, sur son âpre colline, il semblait regarder avec mépris tout ce qui s'élevait moins haut que lui. Mais la confusion régnait dans ses murailles. Le chef subalterne que Philippe de Mantes y avait laissé, ne savait quel parti prendre, craignant également d'être puni par le prince, s'il se rendait, et par le roi, s'il offrait quelque résistance. La nouvelle des événements de Châtres, portée par les cent voix de la renommée, lui était déjà arrivée, et la vue de l'armée royale, dont il apercevait de loin l'approche, lui disait assez les intentions du monarque, et le sort qu'il avait à attendre.

Sommé de rendre la place, il commença pourtant par refuser, et on fit sur le champ des préparatifs pour l'attaque. Le siège aurait pu être long à cause de la force extrême du château ; mais le commandant réfléchit sans doute qu'il valait mieux chercher à se faire un ami du parti le plus puissant des deux ; que Philippe de Mantes était absent et que le roi était là ; qu'il était trop mal approvisionné pour espérer résister au point de lasser les assaillants ; et le résultat de toutes ces réflexions fut, qu'après la première journée, il rendit le château et en remit les clefs au roi, qui les donna tout de suite au comte de Troyes. La garnison fut désarmée et renvoyée ; le roi entra avec son protégé dans le manoir conquis, où il resta quelques jours, et tous les habitants accoururent pour rendre hommage à leur véritable seigneur et au monarque qui le leur avait rendu.

### CHAPITRE III.

Le comte de Troyes était donc enfin maître du château où il était né. Qui ne peut se figurer tout le cortège de touchants souvenirs qu'une pareille idée réveille dans l'âme ? Ah ! que les pierres sont loin d'être muettes, quand ce sont celles que nos mains d'enfant ont touchées, que nos premiers regards ont vues !

Milon sentait cette vérité en parcourant les salles et les galeries de ce château de Montlhéry, redevenu le sien. Mais, ce n'était pas sans quelque mélange d'amertume, car, le silence et la solitude qui l'environnaient, lui disaient à chaque pas qu'il était orphelin, et que le temps où les voix chéries d'une famille entière résonnaient autour de lui, en ce séjour, ne reviendraient plus. Folle illusion de l'âme humaine ! Elle croit quelquefois, en retrouvant les lieux où se sont passées ses premières années, retrouver une partie, au moins, de son ancien bonheur : au premier moment on croit presque le saisir, mais il s'échappe et on sent plus que jamais le vide qui est là, profond comme autrefois. Le passé ne peut revenir ; la tombe ne rend pas ses morts.

Ces pensées, quoique tristes, et elles sont souvent d'une tristesse bien amère, furent en ce moment plutôt salutaires que funestes au malheureux amant de Télésile de Montfort, car ce n'était pas les mêmes qui avaient torturé son esprit depuis tant de jours, et, en sentant qu'il était capable d'éprouver une autre douleur, il sentait qu'il vivait encore. Il ne pouvait sans doute oublier Télésile ; mais Télésile n'était jamais venue à Montlhéry. Tout un autre ordre de pensées surgissait autour de lui, de ces murailles déjà grises, que le blond Thibault de Montmorency avait léguées à sa noble race ; pensées qui, dans un cœur vertueux, ne peuvent guère être étouffées par la passion, car elles sont plus intimes, plus profondément enracinées et plus durables qu'elle. L'amour, quoi qu'on en dise, ne peut être qu'une sorte d'accident dans la vie ; on peut toujours se rappeler le temps où l'on a été heureux sans lui, et heureux d'un bonheur qu'aucun autre au monde ne peut égaler, car il était exempt d'inquiétudes et d'alarmes. Télésile seule, peut-être, avait le droit de penser autrement ; car, si on en juge par sa lettre à Milon, ce bonheur là lui était inconnu, et elle n'avait jamais été aimée sur terre que par lui seul.

Pour lui, il n'en était pas ainsi. Tous les liens de la famille l'avaient environné de leurs plus tendres charmes, et l'amitié lui avait fait connaître toutes ses consolations et toutes ses joies. Il lui restait encore plus d'un être chéri à aimer, et cette pensée lui était douce, au point qu'il

se reprochait par moments la paix qu'il y trouvait, en songeant que cette paix manquait à celle pour qui il aurait volontiers sacrifié sa vie. — « Elle n'a rien, » — se disait-il quelquefois, — « et moi je compte encore les trésors qui me restent. » — Mais la religion et la raison lui répondaient qu'on ne doit pas, pour un bien que Dieu trouve bon de nous ôter, mépriser ceux que sa bonté nous laisse encore ; et la connaissance qu'il avait du noble caractère et du pur dévouement de son infortunée amie, lui faisait sentir qu'elle ne voudrait pas qu'il fût inconsolable, et que rien n'ajouterait plus à la douleur qu'elle éprouvait, que de savoir que la sienne ressemblait au désespoir.

Il fut donc courageux, et il trouvait du plaisir à se répéter : — « C'est aussi pour elle. » — Il s'appliqua activement à l'accomplissement de tous ses devoirs de seigneur châtelain, et il y avait là de quoi s'occuper ; car, il trouva bien des abus à supprimer, bien des injustices à réparer et bien des heureux à faire. Le prieur de Longpont, homme aussi intelligent et aussi instruit qu'il était affectueux et bon, l'aidait souvent de ses conseils, et, les plus doux moments de la vie de Milon étaient ceux qu'il passait chaque soir près de cet ami sincère, à lui raconter l'emploi de sa journée, et tout le bien qu'il avait pu faire aux vassaux fidèles qui lui étaient rendus enfin.

Souvent il allait à Troyes, où il restait quelques semaines près de son frère bien aimé, et, dans ces circonstances, il s'arrêtait toujours ne passant à son château de Bray, pour voir la jeune nièce qu'il y avait laissée, et à qui il était tendrement attaché. La destinée de cette enfant (on pouvait bien l'appeler encore ainsi puisqu'elle n'avait que treize ans), était un peu mystérieuse. Milon même ignorait le secret de sa naissance, et savait seulement que c'était l'enfant de sa sœur. Cette sœur, Eléonore, la jumelle de son frère Rainaud, avait toujours été, pour tous deux, l'objet de la plus tendre affection, qu'elle payait sincèrement de retour ; elle était belle, bonne et aimable. Tendrement dévouée à ses parents, elle ne s'était consolée de leur perte, qu'en transportant tout le culte d'affection et de soins qu'elle leur rendait, sur les deux qui étaient ses frères tout à fait. Car Guy, l'aîné, qui succéda à la seigneurie, était d'une autre mère que eux. Sa douleur fut grande lorsque celui-ci, outré du refus que faisait Rainaud d'entrer dans l'état ecclésiastique, l'exila loin de tous les domaines de ses pères. Il partit ; on ne sut jamais au juste pour où ; les uns disaient qu'il s'était rendu en Palestine ; les autres que, chevalier errant, il était allé au loin chercher les aventures et la gloire. Quoi qu'il en soit, Milon et Eléonore, qui étaient restés au château de Bray, apanage du premier, paraissaient tranquilles sur son sort ; ce qui pouvait faire croire qu'ils avaient trouvé le moyen d'avoir de ses nouvelles, et, peut-être par quelque pieux stratagème, de le voir quelquefois. Ils n'auraient pu le tenter ouvertement, sans encourir un vif déplaisir de la part de leur frère aîné, qui avait encore sur eux, vu leur jeunesse, des droits de tutelle aussi bien que de suzeraineté.

Milon et Eléonore vivaient donc tranquilles et heureux au château de Bray. L'amour des lettres était leur passion dominante, et ils passaient leur temps entre l'étude et les devoirs charitables qu'ils trouvaient à remplir autour d'eux. On reprochait quelquefois à Milon son peu d'empressement à prendre les armes et à gagner les éperons de chevalier ; il sut bien prouver, plus tard, que ce n'était ni faute de courage ni faute d'amour de la gloire ; mais, naturellement d'un caractère tranquille et doux, il était content de son sort, et, si jeune encore, ne voyait

aucune nécessité d'en changer ; d'autant plus qu'il avait une sœur à protéger et à consoler de l'absence de cet autre frère qui avait tant de droits à être la meilleure moitié de son âme.

Il n'avait encore que dix-neuf ans et sa sœur que dix-huit quand celle-ci disparut un jour du château, enlevée de force ; on savait cela par le témoignage d'un enfant qui l'avait vue emportée sur un cheval par des hommes à la visière baissée, mais on n'avait jamais su par qui. Le désespoir de Milon fut extrême, il fit lui-même et fit faire de tous côtés les recherches les plus actives, mais toute trace de sa sœur semblait avoir disparu pour jamais.

Deux années de cruelle incertitude se passèrent ainsi. Pendant ce temps le jeune comte de Troyes fut aussi en butte à mille tracasseries de la part de Hugues de Cressy, son parent très-éloigné mais déjà son ennemi mortel. Quelques tournois dans lesquels Milon, quoique simple aspirant à la chevalerie, avait pu combattre, et avait à l'âge de quinze ans, gagné sur Cressy, qui était de plusieurs années son aîné, des avantages éclatants, avaient jeter les fondements de cette haine invétérée que des discussions d'intérêt avaient portée à son comble. Attristé par tout cela, il était assis un soir pensif et mélancolique dans la grande salle de son château quand la porte s'ouvrit ; et qui vit-il entrer ? sa sœur, pâle, défaite et si changée, que tout autre regard que celui d'un frère l'aurait reconnu à peine. Elle portait dans ses bras un enfant qu'elle remit à son frère en le suppliant d'en prendre pitié et de l'élever dans la crainte de Dieu. — « Son père ne le veut pas — dit-elle — et je n'ai d'autre moyen de sauver peut-être son âme que de te la confier, au risque de tout.

» — Et quel est son père ?

» — Mon époux ; c'est tout ce que je puis, tout ce que j'ose te dire. » Et embrassant tendrement son frère et son enfant, elle s'élança hors de la chambre et du château si rapidement, que ni Milon ni les serviteurs qui l'avaient vue arriver n'eurent la pensée de courir sur ses pas que lorsqu'il eût trop tard pour parvenir à la rejoindre ou à découvrir même le chemin qu'elle avait pris.

Voilà comment cette enfant était venue sous le toit protecteur de son oncle. Milon ne sut jamais rien de plus sur son compte, mais c'en était assez pour qu'il senti tout de suite ses devoirs envers elle, et il la fit élever avec le plus grand soin. Elle lui en paya le prix par une affection toute filiale. On ne peut donc pas s'étonner qu'il trouvât quelque consolation à la voir. Il pensa plus d'une fois à la faire venir près de lui à Montlhéry, mais ce château était si voisin des domaines des confédérés en révolte qu'on ne pouvait le regarder comme un séjour tout à fait sûr, et il jugea plus prudent de la laisser encore quelque temps à Bray où il n'avait rien à craindre pour elle. Il pouvait en effet s'attendre chaque jour à ce que Montlhéry devint de la part des rebelles l'objet de quelque coup de main, et peut-être d'une attaque sérieuse.

Dans la prévision d'un événement si probable, le comte de Troyes prit toutes les précautions que la prudence pouvait suggérer ; les fortifications furent soigneusement visitées et réparées, les portes tenues toujours en attitude de défense, la place suffisamment approvisionnée pour supporter, s'il le fallait, un siège, et une garnison nombreuse rassemblée dans ses murs. Résolu plus que jamais d'être fidèle à ses serments, Milon était déterminé à défendre son château jusqu'à la mort, soit contre Hugues de Cressy ou tout autre des rebelles qui voudrait l'attaquer ; et, sachant quel appui une forteresse pareille serait pour les

avait une sœur à  
qui avait tant de

de dix-huit quand  
; on savait cela  
e sur un cheval  
mais su par qui.  
fit faire de tous  
de sa sœur sem-

si. Pendant ce  
ille tracasseries  
mais déjà son  
quoique simple  
l'âge de quinze  
ainé, des avan-  
ne invétérée que  
tristesse par tout  
grande salle de  
sa sœur, pâle,  
un frère l'aurait  
qu'elle remit à  
dans la crainte  
d'autre moyen  
e de tout.

« J'ose te dire, »  
lança hors de  
les serviteurs  
r ses pas que  
u à découvrir

protecteur de  
pte, mais c'en  
s elle, et il la  
x par une af-  
trouvât quel-  
re venir près  
omaines des  
séjour tout  
lque temps à  
effet s'atten-  
rebelles l'ob-  
euse.

te de Troyes  
er; les forti-  
ortes tenues  
provisionnée  
mbreuse ras-  
e à ses ser-  
u à la mort,  
ni voudrait  
rait pour les

ennemis de son roi, de ne la leur livrer qu'en cendres. Mais il n'était guère à craindre qu'il fût réduit à cette dernière et terrible extrémité. Ce château, dont l'origine première se perdait déjà dans les ombres du passé, bien défendu, était presque imprenable, et on pouvait être sûr qu'il le défendrait bien.

Il se passa plus d'un an sans que le comte de Troyes, réinstallé dans son manoir patrimonial s'en vit disputer la possession. La ligue rebelle était pourtant plus formidable que jamais, et menaçait de couper entièrement les communications entre Paris et le reste de la France. On savait que Hugues de Cressy était toujours bien avec son beau père, le comte de Montfort, qu'il était l'âme de ses conseils et l'instrument actif de toutes ses entreprises, mais il paraît évident que les confédérés n'avaient pas jugé que la reprise du château de Montlhéry fut d'une nécessité absolue pour la réussite de leur projets, ou qu'ils avaient reculé devant les difficultés de cette conquête et l'incertitude du succès.

Milon n'aurait pas mieux demandé que de les voir sortir de cet état d'apparente indifférence à son égard. Sûr de pouvoir défendre le château, il aurait désiré qu'on l'attaquât, quand ce n'aurait été que pour pouvoir s'étourdir un peu au milieu du fracas de la guerre. Il était dans un de ces moments d'abattement qui succèdent souvent à un grand effort de courage longtemps soutenu. C'est une remarque peut-être assez juste qu'on est plus fort au premier moment d'un malheur qu'on ne l'est un an après. L'époque fatale qui eu rappelle le souvenir, rouvre toutes les blessures de l'âme qui, fatiguée de la lutte qu'elle a soutenue et se méfiant moins aussi d'une douleur qui se présente sous des apparences un peu plus calmes, croit moins nécessaire de la combattre, et se laisse aller petit à petit à une mélancolie qui use encore plus ses forces que tous les transports violents du désespoir.

Le comte de Troyes éprouvait en ce moment la vérité de cette assertion. L'énergie avec laquelle il s'était appliqué à l'accomplissement de tous ses devoirs de châtelain et de sujet l'avait forcément distrait pendant quelque temps de ses pénibles souvenirs, mais à présent tout était fait : il n'avait qu'à se tenir en état de défense et attendre les événements. L'inaction, qui porte l'ennui dans l'âme la plus tranquille, est fatale à la douleur; et il était forcé de rester dans l'inaction, car quitter Montlhéry eût été, en ce moment, manquer à ses devoirs qui lui prescrivait de veiller avec la plus grande attention sur un château qui pouvait faire à la cause royale tant de mal en échappant encore de ses mains. Il n'osait, comme nous l'avons déjà vu, y faire venir sa nièce à cause des dangers qu'elle y pourrait courir, et son frère Rainaud était parti depuis six mois pour la terre sainte, où il devait passer une année ou deux, en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait; Milon n'avait donc d'autre consolateur que son ami le prieur de Longpont, et il cherchait souvent la présence de celui-ci comme le voyageur épuisé du désert cherche un peu de calme et de repos.

Un soir, assis à la fenêtre d'une des tours, il plongeait ses regards dans la profondeur de la verte et riante vallée sur laquelle le château de ses pères projetait si fièrement sa grande ombre. Le temps était calme; par moments seulement un faible soupir s'élevait des bois, agitant à peine les longs plis de sa bannière héréditaire qui flottait sur sa tête. La tour où il se trouvait alors était la haute tour du donjon, qui formait l'extrémité orientale du château, et qui jouissait d'une vue délicieuse sur la longue et étroite vallée de Marcoussis, celle de l'Orge, si brillante et

si fertile, et les hauteurs drapées de bois épais qui s'élevaient audessus de tout cela, sans pouvoir atteindre le niveau du manoir féodal. Le ciel était voilé de nuages; l'air était tiède et doux; c'était une de ces soirées qui provoquent les pleurs et font trouver du plaisir à en répandre.

La tête appuyée sur le bord de l'étroite fenêtre qui se perdait presque dans l'énorme épaisseur des murailles, Milon se laissait aller à ses mélancoliques rêveries quand on lui apporta une lettre qu'un messager venait de remettre au château de la part du prieur de Longpont, ce qui l'étonna un peu, car il croyait le prieur absent pour une affaire qui pouvait peut-être le retenir à Châtres jusqu'au lendemain. Il paraissait pourtant qu'il avait remis ce petit voyage, car il le pria de venir le trouver après le coucher du soleil dans un petit bois qui était près du monastère, l'invitant à porter avec lui le plan des souterrains du château, qu'ils iraient, disait-il, étudier au prieuré pour éclaircir un soupçon qu'il avait de quelque passage, inconnu jusqu'alors, et qui pouvait communiquer de cette demeure au manoir seigneurial.

Milon n'avait jamais entendu dire au prieur qu'il eût la moindre idée d'un passage semblable, mais le fait n'était point, par lui-même, assez incroyable pour regarder cette pensée comme fort étrange. Il n'était pas fâché de ce message, car, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il sentait qu'un peu de conversation lui ferait du bien. Il guetta avec quelque impatience le moment où le soleil allait disparaître derrière les hauteurs, et prenant le plan des souterrains, il sortit du château et s'achemina vers le bois où son ami devait l'attendre.

Chemin faisant, il cherchait à se rendre compte de la mélancolie extrême qui l'oppressait. Toute cette belle et riante nature qui l'entourait semblait couverte, à ses yeux, comme d'un voile de deuil, et il se demandait comment il aurait pu la regarder avec plus de tristesse si on lui avait dit que c'était pour la dernière fois. Il fixa un instant ses regards sur le couchant qui se dessinait au-dessus des hauteurs par une longue bande rouge, puis il se retourna pour regarder le château, et frémit, malgré lui, en voyant qu'il était tout cramoiis comme s'il avait été trempé dans du sang. Il se demanda bientôt comment cet effet tout naturel d'un coucher du soleil un peu coloré avait pu produire en lui la moindre émotion, et pourtant la vue de ce château ainsi teint de rouge lui était désagréable au point qu'il ne put s'empêcher d'en détourner les yeux. Au bout de quelques minutes, il le regarda encore; il n'était plus rouge alors; un voile de brouillard l'enveloppait comme d'un long manteau de deuil; puis ce brouillard remonta un peu en se roulant sur lui-même, et, s'attachant irrégulièrement au sommet des tours, les fit paraître comme brisées et tout en ruines. Milon crut sentir une main de glace s'appuyer sur son cœur; il se demanda s'il était bien éveillé, s'il était bien lui-même, car, en entrant dans le bois, il éprouva ce qu'il n'avait jamais éprouvé, ce qu'il n'eût jamais cru pouvoir connaître, ce qu'il ne pouvait s'avouer sans ce croire en démençance, un sentiment qui ressemblait à la peur.

Frémissant d'horreur à la seule pensée d'une impression semblable il s'avança vers la place où il avait souvent coutume de s'asseoir avec son ami; et où il pensait que celui-ci l'attendait déjà. Il n'y était pas, mais il entendait les pas d'un cheval qui s'approchait, et bientôt il aperçut le prieur sur son palefroi gris. En voyant le comte de Troyes le moine s'arrêta et mit pied à terre.

« — Par quel hasard vous trouvê-je ici? — dit-il — C'est un plaisir

auquel je ne m'attendais pas.

» — Comment ? vous ne vous y attendiez pas quand vous m'avez vous-même écrit de venir ?

» — Je vous ai écrit ? Quel rêve, mon cher Milon ! j'ai passé toute la journée à Châtres d'où je viens en ce moment, ayant pu terminer l'affaire qui m'y avait appelé plus tôt que je ne l'avais espéré.

» — Vous ne m'avez pas envoyé un messenger ce soir au château, pour me dire de venir vous trouver ici et de vous porter le plan des souterrains ?

» — Malgré le bonheur que j'éprouve toujours à vous voir, je n'aurais pu y songer puisque j'ignorais à quelle heure je serais de retour. Mais avez-vous réellement reçu un message pareil et en mon nom ?

» — Voilà la lettre, regardez-la.

Le prieur la lut. — « C'est mon écriture — dit-il — elle est habilement contrefaite ; mais, mon cher comte, ceci peut être fort grave ; on n'a pas écrit une semblable lettre pour rien. C'est probablement quelque piège qu'on vous tend. Croyez-moi, retournez au plus vite au château ; ou bien venez au prieuré qui est plus proche encore.

» — Vous vous alarmez trop, Henri, j'ai peine à croire...

» — Dans la position où vous êtes il n'y a pas de perfidie que vous ne deviez croire possible. Ce plan des souterrains qu'on vous demande.. Milon, on veut surprendre le château et vous assiner peut-être !

Le comte de Troyes ne put se dissimuler que cette idée avait une certaine vraisemblance. Il allait céder aux conseils de la prudence et suivre son ami qui avait saisi son bras avec effroi pour l'entraîner, quand une voix terrible s'écria soudain de derrière un faillis fort épais : — « Il est trop tard » — et dans un instant Hugues de Cressy fut devant eux.

Il était armé jusqu'aux dents et suivi d'une vingtaine d'hommes armés aussi. — « Vous êtes exact au rendez-vous, sire de Troyes — dit-il avec une horrible ironie — et je vois que vous avez apporté le plan des souterrains. Merci : c'est un procédé aimable de votre part.

» — Misérable ! — s'écria Milon. Mais il ne put dire un mot de plus ; il fut saisi par plusieurs hommes ; son épée qu'il avait déjà tirée pour se défendre fut arrachée de sa main ; on attacha un mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses cris, on lui lia les bras derrière le dos, et quatre hommes le tiurent ainsi avec leurs glaives levés sur sa poitrine, tandis que d'autres entouraient le prieur et l'empêchaient de faire un pas pour aller chercher ou appeler au secours.

» — A mon tour maintenant ! — dit Cressy en fixant sur son rival des yeux dont le regard n'avait peut-être brillé jusqu'alors que dans ceux du tigre — il n'est pas juste, sire comte, que le succès soit toujours de votre côté ; vous êtes trop bon chrétien pour être fâché que votre prochain en ait aussi sa part.

» — Et qu'alliez-vous lui faire ? — s'écria le prieur avec désespoir — l'assassiner sans doute ! malheureux ! si vous faites tomber un seul cheveu de sa tête...

» — Vous ne refuserez votre absolution, révérend père, n'est-ce pas ? — répliqua Cressy d'un ton ironique. — Vous retiendrez mes péchés sur ma pauvre tête et me dévouerez aux supplices éternels ? Triste sort, j'en conviens, pour un malheureux pécheur comme moi. Que faut-il faire pour l'éviter ? Tomber à vos pieds, vous confesser toutes mes fautes et en demander humblement pardon ? En ce moment je crains de n'être pas assez recueilli pour cela. C'est pour cette raison que je vais vous prier

d'attendre un peu, et de vouloir m'honorer de votre présence pendant une heure ou deux. Soldats, veillez soigneusement sur lui; qu'il ne puisse faire un mouvement ni jeter un cri; et que deux de vous aillent dire à ceux qui font le guet autour du bois d'empêcher qu'il ne s'entre, et de dire que le comte de Troyes le défend. Vous entendez bien : le comte de Troyes.

« — C'est entendu, Monseigneur, » — répondirent les deux soldats, et ils s'éloignèrent.

Cressy ramassa alors le plan des souterrains que Milon avait laissé tomber pour tirer son épée. « Allumez une torche » — dit-il. On lui obéit; et, pendant qu'un des siens l'éclairait, assis sur une roche et le plan déployé sur ses genoux il l'examina avec une attention minutieuse. La rouge lumière de la torche colorait comme avec du sang son teint sombre et pâle, et projetait son dur profil sur une partie du parchemin qu'il semblait dévorer des yeux comme l'avare qui cherche un trésor. Debout non loin de lui, entre deux soldats, le prieur captif tenait les yeux attachés tantôt sur l'infortuné comte, tantôt sur le ciel : une larme s'échappait par moments de sa paupière, un soupir soulevait quelquefois son sein. Pour Milon, il était sans larmes et sans soupirs. Il ne prévoyait que sa propre mort.

Soudain un sourire hideux passa sur la bouche de Cressy et, posant le doigt sur le parchemin, il s'écria avec l'accent du triomphe : — « Il est à moi ! » — un frisson passa sur tout le corps de Milon ; il ne comprenait que trop la signification terrible de ces paroles ; et sa fidélité de sujet lui faisait sentir un effroi qui n'aurait jamais éprouvé pour lui-même.

« — Sont-ils tous là ? — demanda Cressy en s'adressant à un des siens.

« — Oui, seigneur, cachés dans le taillis ils attendent depuis la nuit dernière vos ordres. Mais croyez-vous qu'il fasse déjà assez sombre pour nous mettre en route ?

« — Oui, car nous n'aurons pas besoin de sortir du bois ; l'entrée des souterrains est à deux pas d'ici. »

A un signal donné, un nombre considérable d'hommes d'armes se levèrent de dessous les broussailles épaisses et s'approchèrent en silence. Cressy, le plan à la main, les conduisit, en faisant marcher ses deux prisonniers près de lui, vers un endroit où quelques roches mêlaient leur teinte grise à la sombre verdure des bois. Là, il découvrit une trappe artistement cachée. Sans perdre du temps à chercher le moyen secret de l'ouvrir il la fit briser, avec précaution seulement pour ne pas faire trop de bruit. Un escalier se montra alors à ses yeux ; il y fit descendre d'abord ses deux prisonniers, puis il y descendit lui-même avec tous ses hommes, et la trappe remise aussi bien que possible à sa place, cacha la troupe perfide et jusqu'au reflet des torches qui éclairaient ses pas.

Hugues de Cressy ne voulut pas encore pourtant s'enfoncer trop dans les sombres galeries qui se déployaient devant ses yeux : il attendit une heure plus avancée de la nuit afin de se donner l'avantage d'une surprise complète, car le nombre de ses hommes quoique assez considérable pouvait être inférieur à celui des soldats de la garnison dont il ne savait au juste le chiffre. En attendant il fit renfermer ses captifs dans deux cachots séparés, gardés par ceux dont il était le plus sûr.

On n'était pas inquiet au château de n'avoir pas vu revenir le comte de Troyes ; on savait qu'il était allé voir le prieur, et, plus d'une fois en ces occasions il avait passé la nuit au monastère où un appartement l'attendait toujours. Ce fut donc avec une sécurité parfaite que, lorsque le

présence pendant  
sur lui; qu'il ne  
ux de vous aillent  
qui que ce soit d'y  
ous entendez bien :

es deux soldats, et

Milon avait laissé  
—dit-il. On lui  
une roche et le  
ntion minutieuse.  
du sang son teint  
tie du parchemin  
erche un trésor.  
captif tenait les  
ciel : une larme  
avait quelquefois  
rs. Il ne prévo-

Cressy et, posant  
mple : — « Il est  
il ne comprenait  
élicité de sujet lui  
lui-même.

nt à un des siens.  
t depuis la nuit  
ez sombre pour

is; l'entrée des

nes d'armes se  
rent en silence.  
er ses deux pri-  
mélaient leur  
rit une trappe  
moyen secret  
r ne pas faire  
y fit descendre  
avec tous ses  
lace, cacha la  
ses pas.

ncer trop dans  
attendit une  
l'une surprise  
sidérable pou-  
ne savait au  
dans deux ca-

tenir le comte  
d'une fois en  
rtement l'at-  
e, lorsque le

moment accoutumé fut venu, chacun se livra au repos.

Mais l'heure solennelle de minuit s'approcha enfin. Sûr que tout devait dormir alors, hors les sentinelles qui veillaient sur les remparts, Cressy conduisit sans bruit sa troupe à travers les longs passages dont le plan détaillait avec une minutieuse exactitude chaque sinuosité. Pendant ce trajet pas une parole ne fut échangée; pas le moindre bruit ne trahit au loin la marche de tous ces hommes. Les pieds se posaient silencieusement sur la terre, le cliquetis des armes était étouffé sous les plis épais des manteaux; et à voir cette longue file de soldats glissant ainsi à la lueur des torches à travers ce labyrinthe souterrain, on aurait pu croire que c'était un cortège de spectres se promenant autour de leur tombes.

Le résultat de cette entreprise adroite et trop bien calculée fut, comme on doit le penser, la surprise complète du château, dont la garnison, attaquée au milieu de son premier sommeil, fut passée tout entière au fil de l'épée. Aucun quartier ne fut fait, et pas une seule voix ne resta pour conter au dehors cette catastrophe affreuse.

Avant que le jour ne viut, Hugues de Cressy retourna aux souterrains et en fit sortir ses deux prisonniers. Le malheureux comte de Troyes fut enfermé, les mains et les pieds liés, dans une litière, et envoyé sous une formidable escorte, à un château éloigné que Cressy ne nomma pas, et dont un seul de ses guerriers de confiance semblait avoir le secret. Par des menaces affreuses dirigées contre son monastère tout entier, Hugues arracha au prieur un serment de silence; puis il le remit en liberté, car il ne le craignait plus, et sa mort aurait plus nuit que servi à sa cause. Ces soins pris, l'usurpateur rentra dans le château, et quand le soleil se leva, les vassaux consternés virent la rouge bannière de Cressy flotter sur les tours enlevées encsre une fois à leur légitime maître.

## CHAPITRE IV

L'automne était revenu pour la seconde fois depuis les événements que nous avons racontés dans nos trois premiers chapitres. On était à la fin de novembre ; le vent gémissait avec une harmonieuse tristesse dans les bois dépourillés, et roulait le long des chemins les débris de leur verte parure : le chêne, plus avare de la sienne, ne l'avait pas encore cédée à la froide haleine des nuits ; il la gardait toute entière, mais transformée en bronze, dont la couleur sombre relevait la brillante teinte dorée du peu de feuilles qui restaient sur le peuplier majestueux et sur le gracieux bouleau au tronc d'argent.

La journée avait été belle, comme les journées du mois de novembre le sont souvent (Que l'habitant des villes ne se récrie pas, car nous nous permettrons de lui dire qu'il ne les connaît point.) Avec toute la pompe solennelle qui accompagne ce mois, le plus poétique peut-être des mois de l'année, le soleil, vainqueur du brouillard qui l'avait voilé pendant les premières heures de la matinée, avait rempli sa carrière avec éclat, et maintenant il se couchait dans l'azur, prolongeant ses rayons horizontaux sur la terre, et nuancant d'or les blanches vapeurs qui s'élevaient au fond de la vallée, prémices du brouillard matinal dont il triompherait encore le lendemain. Le vent fort, mais doux, avait cette légère humidité qui tire de la terre tous ses parfums : car, semblable à l'âme vertueuse et pure, la terre en a toujours, sous ses feuilles mortes comme sous ses fleurs.

Qu'on veuille bien se transporter maintenant avec nous auprès de la petite rivière de l'Orge, qui se promène avec mille détours gracieux à travers la vallée de douze lieues de long, juste objet de l'admiration de tous, où la main du Tout-Puissant a creusé son humble lit. C'est vers le milieu de son cours qu'elle passe à peu de distance du pied de la colline sévère, sablonneuse et stérile qui portait le château de Montlhéry. Plus d'un chemin traversait alors, comme à présent, la vallée bien plus boisée encore qu'elle ne l'est de nos jours, car quelques restes de l'antique forêt d'Iveline, ou les Druides avaient cueilli le gui sacré, l'ombrageaient en plusieurs endroits et miraient leur sombre majesté dans la paisible rivière qui a survécu à leur chute. Un pont de pierre d'une seule arche servait à traverser l'Orge ; aux deux bouts de ce pont des arbres séculaires bordaient un chemin mal fait, raboteux et inégal, mais assez large pour le passage de toutes les voitures connues alors. Cet endroit joli ; les eaux de la rivière scintillaient sous les dernières caresses du soleil couchant, qui jetait à plus de cent pas de distance les ombres gigantes-

ques des vieux hêtres à demi nus, qui, semblables au roi déchu qu'aucun malheur ne peut priver du sentiment de sa royauté, portaient encore avec orgueil leurs dernières couronnes de feuilles.

Assise sur le parapet de ce pont et les yeux fixés avec une expression de mélancolique rêverie sur le chemin qui s'étendait devant elle, était une jeune fille dont le costume n'annonçait qu'une simple paysanne, et dont la beauté ne pouvait démentir cette supposition, car la beauté, comme la vertu, appartient à tous les rangs. Elle semblait très-fatiguée; ses vêtements, imprégnés de sable et de poussière, sa chaussure presque en lambeaux et l'abattement qui se décelait dans toute sa pose, annonçaient qu'elle venait de faire à pied un chemin considérable. On aurait pu douter qu'elle fût capable d'en faire beaucoup plus si, tout à coup, portant ses yeux vers l'occident, elle ne se fût levée vivement en voyant que le soleil touchait à la cime des hauteurs; mais les premiers pas qu'elle fit prouvaient que ses jambes engourdies et ses pieds douloureux ne la portaient plus qu'avec peine. Bientôt pourtant sa démarche s'affermir un peu, et elle poursuivit son chemin en tenant levés vers le ciel ses yeux voilés de larmes, mais dont le doux regard exprimait la confiance et quelque espoir.

Enfin, le chemin qu'elle suivait s'approcha considérablement du château de Montlhéry, que la jeune voyageuse regarda avec attention comme si c'était un objet nouveau pour elle. Ses yeux rivés sur les fières tours du manoir féodal semblaient les interroger avec plus de curiosité que les gens d'une classe inférieure ne marquent ordinairement pour des objets dont le poète ou l'antiquaire comprennent seuls les mystérieux charmes. Rien, dans l'humble apparence de cette jeune fille, ne pouvait donner à croire qu'elle appartenait à l'une ou l'autre classe de personnes que nous venons de nommer: son œil noir était, il est vrai, expressif et profond; mais chez combien de personnes ne voit-on pas ces indices d'une âme supérieure que l'éducation a laissés, pourtant, et cela pour toujours, dans l'ignorance d'elle-même?

Quoi qu'il en soit, un sentiment quelconque devait être là, car ses forces semblaient avoir repris, pour un moment, une nouvelle énergie; mais cette énergie était évidemment factice; la pâleur toujours croissante de son front annonçait que si l'âme était encore vigoureuse, le corps avait fait tout ce qu'il lui était possible de faire. Elle s'arrêta enfin, s'appuya contre un arbre et sembla prête à perdre connaissance.

Une maison était alors en vue: c'était une humble demeure; mais le reflet d'un bon feu se laissait voir à travers la croisée, et les voix de plusieurs personnes se faisaient entendre. Un regard attentif eût reconnu aisément que c'était une petite hôtellerie. Cette idée sembla frapper tout à coup la jeune fille qui, par un dernier effort, ranima ses forces pour arriver jusque là. S'adressant à une vieille femme, qui était occupée à préparer le souper, elle demanda qu'on lui servi, pour de l'argent, quelque nourriture.

— Je suis épuisée de fatigue et de besoin — dit-elle — et j'ai encore du chemin à faire.

« — On voit bien que vous êtes épuisée — dit la vieille en la regardant avec pitié — pauvre enfant, comme vous êtes pâle! allons, asseyez-vous, et prenez cette bonne soupe qui ferait revivre un mort. »

La jeune fille ne répondit rien, mais mangea en silence. Il y avait dans la chambre plusieurs paysans qui regardèrent d'abord avec quelque curiosité cette charmante figure, presque cachée sous sa coiffe vil-

les événements  
res. On était à  
ieuse tristesse  
s débris de leur  
pas encore cè-  
re, mais trans-  
brillante teinte  
estueux et sur

ois de novem-  
pas, car nous  
Avec toute la  
peut-être des  
rait voilé pen-  
carrière avec  
nt ses rayons  
eurs qui s'éle-  
al dont il tri-  
x, avait cette  
semblable à  
ailles mortes

auprès de la  
gracieux à  
miration de  
C'est vers le  
de la colline  
lhéry. Plus  
en plus boî-  
l'antique  
brageaient  
la paisible  
seule arche  
rbres sécu-  
assez large  
droit joli;  
du soleil  
s gigantse-

lageoise, mais dont rien ne pouvait dissimuler tous les attraits. Bientôt ils semblèrent oublier sa présence, et ils reprirent une conversation que son entrée avait fait, pour un moment, suspendre.

« — Comme je vous le racontais — dit un homme à demi-voix (ou aurait pu croire qu'il avait peur de parler trop haut) — on l'a enterrée aujourd'hui. La dame et la demoiselle de Cressy ont honoré la cérémonie de leur présence.

« — Pauvre Claude ! — dit un autre — c'est dommage, car elle était bonne.

« — Les deux nobles dames pleuraient, dit-on, en la voyant descendre dans la fosse.

« — Et lui, il n'était pas là ?

« — Quelle question ! va-t-on à l'enterrement de ceux qu'on a tués ? — et ces mots furent dits plus bas encore.

Un moment de silence s'en suivit. — « Mais il paraît qu'il ne l'a pas tuée tout à fait exprès — dit enfin un jeune homme avec une sorte de timidité, comme s'il n'était pas sûr qu'il fit bien de défendre la personne qu'on accusait ainsi, ni que cette défense serait bien reçue — il a voulu, dit-on, frapper la châtelaine ; elle s'est jetée entre eux et a reçu le coup.

« — Preuve qu'il ne faut jamais mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce — dit un autre qui n'avait point parlé encore.

« — Elle aurait aussi bien fait, peut-être, de ne pas s'en mêler — reprit le jeune homme — d'autant plus que ce n'était pas sa maîtresse qu'elle défendait, puisqu'elle était la suivante de la demoiselle Lucienne, et non de la dame de Cressy.

« — Et voudriez-vous — dit le premier qui avait parlé, — voudriez-vous qu'elle eût laissé peut-être tuer cette pauvre jeune dame devant ses yeux, uniquement parce qu'elle n'était pas tout à fait à son service ? Quand on a un peu de sang dans les veines on ne réfléchit pas à tout cela.

« — Non, sans doute, mais la voilà morte à présent ; morte à vingt-cinq ans. C'est triste tout de même.

« — Ce qui est bien plus triste encore, c'est de vivre sous un maître pareil ; et nous en sommes tous là. Que maudit soit le jour où cette bannière qui flotte là-haut apparut pour la première fois à nos yeux ! celle de Philippe de Mantes valait encore mieux.

« — C'est Philippe de Mantes pourtant qui remit sur pied cette méchante ligue contre le roi qui nous fait tant de mal à nous autres pauvres vassaux ; et c'est lui qui a donné cette seigneurie au tyran qui maintenant nous opprime.

« — Oh ! parlez bas ! parlez bas ! craignez qu'on ne vous entende ! si quelqu'un de ses gens était proche, il ne vous ferait pas un bon parti.

« — Je le sais, mais on ne peut toujours retenir sa langue. Se taire n'est pas facile quand on voit ce que nous voyons chaque jour : la plus légère offense punie de mort, nos terres saisies sous le moindre prétexte, nos moissons arrachées de nos mains, nos fils enlevés pour une guerre injuste et coupable, nos filles traînées trop souvent sous ces créneaux fatals pour y trouver le déshonneur et la honte, si elles ont eu le malheur de paraître jolies aux yeux de celui qui s'en est fait le maître. Oh ! tout cela est affreux ! et penser que ce barbare n'a pas de droits véritables sur nous ! qu'il a dépouillé et assassiné, sans doute, notre légitime et meilleur maître !

« — Ah ! si celui-là pouvait nous être rendu ! je ne sais, mais je me

attraits. Bientôt conversation que

à demi-voix (on — on l'a enterrée honoré la céré-

ge, car elle était

voyant descen-

x qu'on a tués ?

qu'il ne l'a pas — avec une sorte de — en reque — il a — e eux et a reçu

entre l'arbre et

en mêler — re — sa maîtresse — Lucienne,

é, — voudriez — une devant ses — à son service ? — pas à tout cela. — morte à vingt-

ous un maître — jour où cette — à nos yeux !

piéd cette mé- — s autres pau- — un tyran qui

ous entende ! — un bon parti.

ue. Se taire — our : la plus — dre prétexte.

r une guerre — es créneaux — t en le mal-

maître. Oh ! — roits vérita-

tre légitime — mais je me

figure qu'il existe encore. S'il était mort, il me semble que le sire de Cressy ne l'aurait pas caché : il eût été trop intéressé à le laisser savoir à tous.

» — On m'a dit — reprit le jeune homme d'un air de mystère — qu'on a vu, depuis peu, arriver au château une voiture couverte, entourée d'un nombre considérable des gens d'armes de Cressy. On a supposé que c'était un prisonnier.

» — Si cette pauvre Claude n'était pas morte — dit la vieille femme — elle nous en aurait peut-être dit quelque chose ; elle nous contait souvent des nouvelles du château.

» — Et c'étaient de jolies nouvelles, ma foi ! S'il n'y avait pas là-dessus deux pauvres anges qui pleurent et prient, je me demanderais comment le tonnerre n'est pas tombé sur ces tours depuis longtemps. Hugues de Cressy est l'oppressé du pauvre, le tyran de tout ce qui l'entoure. Il est blasphémateur même, car on assure qu'il croit à peine en Dieu.

» — Oh ! que si, il y croit — dit la vieille — Claude me l'a assuré bien des fois ; mais il n'aime pas que les autres y croient, parce que cela leur donne le courage de résister à ses volontés qui sont joliment loin d'être d'accord avec celles du ciel : il peut se vanter de cela.

» — Ce sont de tristes jours que ceux où nous vivons, — dit un homme — si au moins le roi pouvait venir à bout de tous ces seigneurs rebelles ! nous serions, bien sûr, plus heureux. Ah ! qui nous rendra l'année que nous avons passée avec ce pauvre comte de Troyes ! qui nous rendra les temps de Milon le Grand, et du bon et vertueux époux d'Hodiernne la Sainte !

» — Peut-être — dit un vieillard — n'avons-nous pas assez senti le bonheur d'avoir des seigneurs pareils ; et Dieu nous en punit à présent.

Le silence répondit seul à cette remarque. Chacun semblait occupé à interroger sa conscience et à lui demander si le vieillard n'avait pas dit la vérité.

La jeune fille, ranimée par la nourriture qu'elle avait prise, semblait prêter à toute cette conversation une attention extrême. Profitant enfin du moment de silence qui s'était établi : « — Vous avez fait allusion tout à l'heure — dit-elle — à une histoire qui paraît bien triste. Il y a donc eu une jeune fille tuée au château ?

» — On le dit — répondit laconiquement un des hommes qui semblaient peu content qu'une inconnue eût fait autant d'attention à leurs discours.

Sans se laisser déconcerter. « — C'était Claude — dit-elle — la suivante de la noble demoiselle Lucienne de Cressy.

» — Puisque vous l'avez entendu, pourquoi le demander encore ?

» — Parce que j'y prends intérêt — répondit-elle tranquillement ; — n'ayez pas peur, je ne vous vendrai pas au tyran que vous craignez ; je n'y gagnerais rien, et je serais bien coupable aux yeux de Dieu.

» — C'est vrai, ça, au moins, car nous sommes déjà assez malheureux.

» — Pauvre Claude ! je la plains. Sa maîtresse a dû bien la regretter.

» — D'autant plus que je ne sais comment elle trouvera à la remplacer. On a si grand peur de son frère que personne ne se soucie d'entrer dans le château, et la noble demoiselle Lucienne est trop bonne pour prendre quelqu'un de force.

» — J'irai m'offrir — répliqua la jeune fille — elle m'acceptera peut-être.

« — Vous, si jeune encore ! oh ! prenez garde ! prenez garde !

« Dieu sera avec moi ; il est partout, lui, et s'il me protège, je n'aurai rien à craindre. D'ailleurs vous dites qu'il y a là deux anges ; elles auront soin de moi aussi.

« — Autant qu'elles le pourront sans doute ; mais elles n'ont pas pu sauver Claude.

« — Claude est morte en héroïne ; je ne me plaindrai pas s'il est de mon sort de périr ainsi.

« — Mais vous connaissez donc la demoiselle de Cressy ? vous lui êtes donc bien dévouée pour risquer ainsi votre vie, peut-être, en allant la servir ?

« — Le mobile de ma conduite est en effet un dévouement sincère. C'est résolu ; j'irai ! »

Elle se leva avec quelque chose du courage inspiré d'une Judith ou de celle qui n'était pas née encore, la vierge qui devait un jour sauver la France.

« — Mais vous ne pouvez pas y aller à présent — dit la vieille femme — le château est fermé au couché du soleil ; personne ne pourra y entrer jusqu'à demain. Croyez-moi, passez la nuit ici, vous avez besoin de repos. D'ailleurs la nuit porte conseil, dit-on, et vous aurez au moins le temps de réfléchir.

« — Si je ne peux pas entrer au château ce soir, il faudra bien que j'attende jusqu'à demain ; mais ma résolution ne peut changer. »

La vieille lui prépara un lit dans la chambre qu'elle occupait elle-même. Dès qu'il fit jour le lendemain, la jeune fille se leva toute préoccupée de son projet. La bonne femme, elle qui elle avait logé, tâcha de la dissuader d'aller au château, et de lui faire comprendre tous les dangers qu'elle pourrait courir dans ce repaire de tyrannie et de crimes. Mais à tout ce qu'elle disait, elle répondait tranquillement. « — On n'a rien à craindre quand on remplit un devoir et qu'on sait mourir. — Il était évident qu'une foi vive en la protection de Dieu et quelque autre sentiment mystérieux et profond l'animaient et la rassuraient à la fois. La vieille, voyant qu'elle dépensait toute son éloquence en pure perte, cessa de lui parler à ce sujet, et lui servit, à sa prière, un modeste déjeuner. La jeune fille, qui ne semblait pas à court d'argent, paya sans marchander toutes ses dépenses, et, prenant congé de l'hôtesse en la remerciant de ses conseils, bien qu'elle ne les suivit pas, elle sortit de la maison et s'achemina vers le redoutable castel qui était alors la terreur de ceux dont il aurait dû être et dont il avait été, en d'autres temps, l'appui.

Il était beau sous l'aile rose du matin ce noble manoir tout hérissé de tours ! Ses hautes murailles dominaient de toute leur élévation les brouillards de la vallée, et étincelaient aux feux du soleil, pendant que ses chaumières vassales n'en voyaient encore le disque que comme une boule rouge et terne, sans rayons et sans éclat. A force de monter, la jeune voyageuse avait dépassé le brouillard refoulé déjà fort bas vers la terre, et elle voyait maintenant devant elle, dans toute sa splendeur, un des châteaux les plus forts de la France. Quelque fût le sentiment qui l'agitait en ce moment, ce sentiment semblait vif, car elle s'arrêta, regarda tantôt les murailles crénelées qui, comme un aimant irrésistible, attireraient ses pas, et tantôt le ciel, sous la protection duquel elle sembla se mettre par une ardente prière. Puis elle contempla encore le château, portant ses yeux avec une sorte d'inquiète attention de tour en tour. Ou eût dit qu'elle lui adressait quelque question muette, ou qu'elle lui disait quelque angoisse de son âme.

enez garde !  
e protégé, je n'au-  
deux anges ; elles  
elles n'ont pas pu  
lrai pas s'il est, de

Cressy ? vous lui  
ent-être, en allant

ouement sincère.

une Judith on de  
sauver la France.  
la vieille femme  
e pourra y entrer  
e pour besoin de re-  
rez au moins le

l'audra bien que  
anger. »

occupait elle-  
leva toute pré-  
vait logé, tâcha  
rendre tous les  
ie et de crimes.

ent. « — On n'a  
it mourir. — Il  
quelque autre  
aient à la fois.

en pure perte,  
modeste déjeu-  
paya sans mar-  
e en la remer-  
rtit de la mai-  
la terreur de  
temps, l'appui.

r tout hérisse  
élévation les  
pendant que  
e comme une  
de monter, la

rt bas vers la  
splendeur, un  
entiment qui  
arrêta, regar-  
ésistible, atti-  
elle sembla se  
e le château,  
en tour. On  
elle lui disait

Deux larmes sillonnèrent enfla ses joues, pâles encore de fatigue et d'émotion, peut-être ; elles les essuya avec résolution, et se remit en marche. Bientôt une porte énorme, profonde et sombre, encaissée entre deux grosses tours, s'offrit à sa vue ; une sentinelle s'y tenait, et lui demanda ce qu'elle voulait ; elle répondit en nommant la demoiselle de Cressy. On la laissa passer.

Elle n'était encore que dans une cour assez petite et entourée de massives murailles. Une autre porte, toute semblable à la première, était devant elle ; une autre sentinelle y veillait. Même question, même réponse ; elle passa encore.

Elle trouva alors une seconde cour de même forme que la première ; mais elle commençait à voir de près les hautes tours du château même qui s'élevait devant elle dans toute sa majesté féodale. Il y avait pourtant une autre porte à passer avant d'arriver tout à fait jusqu'au château. A cette porte, d'une apparence plus formidable encore que les autres, deux sentinelles se tenaient avec de longues lances. On lui demanda encore ce qu'elle voulait ; elle répondit : « — Parler à la demoiselle de Cressy.

« — Adressez-vous au gardien de la porte » — fut la réponse.

Elle s'avança vers la demeure de cet homme ; on la lui avait indiquée par un geste. Elle trouva le gardien, et lui renouvela sa demande. Il la regarda attentivement :

« — Et quelle est votre mission auprès d'elle ? » — dit-il, — « je vous prévient qu'on ne laisse pas entrer ici tout le monde.

» — Je le comprends, mais ma mission n'est point un secret ; je viens tout simplement offrir à la noble Lucienne mes services comme suivante.

« — Ah ! » — dit l'homme avec quelque surprise, comme s'il ne s'était pas attendu à une pareille offre ; puis, après avoir réfléchi un moment, — « attendez ici, » — reprit-il, — « je vais prendre ses ordres. »

Au bout de quelques minutes il revint, et lui dit de le suivre. Il la conduisit, à travers une dernière cour, à une porte cintrée, massive et lourde, mais ornée de quelques sculptures où le zig-zag roman tenait une grande place. Un escalier assez large, mais tournant, car il montait dans l'intérieur d'une grosse tour, se présenta bientôt. Cet escalier n'était éclairé que par une étroite fenêtre et quelques meurtrières ; ses massives marches semblaient faites chacune d'une seule roche de grès, et il tournait tout autour d'un énorme pilier qu'on eût dit le tronc tout entier d'un vieux chêne. On avait ciselé sur ce pilier des sculptures grossières qui passaient peut-être pour belles quand on les avait faites. La jeune fille semblait faire fort peu attention à tout cela ; absorbée en des pensées graves, et tristes peut-être, elle suivait son conducteur, qui, ouvrant bientôt la porte d'une assez belle salle du premier étage, l'y fit entrer ; elle était en présence de Lucienne de Cressy et de sa belle-sœur.

Téléstile était assise devant un métier à tapisserie sur lequel elle manœuvrait de riches couleurs. Elle était pâle et un peu plus maigre que lorsque nous l'avons présentée d'abord à nos lecteurs, mais toujours belle, calme et imposante comme une statue de Minerve. Ses beaux cheveux noirs, avaient pour tout ornement leurs soyeux et brillants reflets, et toute sa mise était aussi simple que son rang pouvait le permettre. Chez Lucienne il y avait un peu plus de recherche, mais son front était triste comme celui de sa compagne et ses yeux rouges de larmes.

La jeune fille semblait deviner laquelle de ces deux beautés était celle à qui elle venait s'offrir, car après avoir jeté un rapide regard sur

chacune, elle s'avança vers Lucienne, guidée en effet par la couleur blonde de ses cheveux qu'elle avait entendu citer.

« Noble demoiselle — dit-elle d'une voix un peu émue et en s'inclinant avec respect ; — arrivée hier au soir dans ce pays, j'ai appris que vous aviez besoin d'une suivante, et j'ai pris la liberté de me présenter à vous.

« — Mais, ma jeune amie — dit Lucienne en la regardant avec bonté — vous me semblez une simple paysanne : je crains que vous ne sachiez que très-imparfaitement ce qui regarde le service d'une suivante.

« — J'apprends facilement, madame ; et si vous voulez m'accorder huit jours d'indulgence je crois pouvoir vous promettre que ce temps me suffira pour être au fait de tout.

« — Et qui êtes-vous ? d'où venez-vous ?

« — Noble demoiselle, je suis une orpheline ; une orpheline sans appui. Je suis venue de plus de vingt lieues d'ici dans l'espérance de trouver quelque occupation moins rude que de travailler à la terre. Je suis accoutumée à manier l'aiguille et je pourrai vous faire bien de jolis ouvrages.

« — Vos mains sont blanches, en effet, et délicats ; mais, ma pauvre enfant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de tâcher de vous placer ailleurs. Dans les châteaux il y a souvent bien des désagrémens, bien des exigeants ; bien de la prudence à observer aussi ; et vous êtes si jeune ! quinze ans à peine, n'est-ce pas ?

« — Quinze ans et demi, madame ; bien passés même.

« — C'est encore fort peu — dit Lucienne avec un faible sourire — il vous faudrait au moins cinq ans de plus.

« — Pourquoi, madame, si je veux apprendre à vous servir ?

« — Vous tenez donc bien à vous mettre auprès de moi ?

« — Oui ; tout le monde dit que vous êtes si bonne !

« — Votre confiance me touche, mais je ne veux pas en abuser. Je vais vous parler franchement ; à quoi bon cacher ce que tout le monde sait sans doute. Je vous dirai donc que celle que vous voulez remplacer a souffert ici, malgré moi ; et y a même trouvé la mort.

« — Je le sais, noble demoiselle.

« — Et son sort ne vous inspire aucune crainte ?

« — Non. »

Lucienne garda un moment le silence — « Oh prenez-moi, madame ! » s'écria la jeune fille les larmes aux yeux. — « Je n'ai d'espérance qu'en vous ; je ne connais personne ici, et si vous me refusez, je ne saurai que faire. »

Pendant toute cette conversation, Télésile, sans discontinuer son ouvrage, avait paru fort attentive à ce qui se disait, et plusieurs fois elle avait levé les yeux de dessus son métier pour regarder avec une sorte d'intérêt la jeune inconnue. Enfin, elle prit à son tour la parole, — « Mais pourquoi — dit-elle — avez-vous quitté votre pays ?

« — Hélas, noble dame, je n'y avais plus rien de cher.

« — Quoi ? tous vos parents.....

« — Ils étaient morts ou partis. Il est bien triste de ne voir plus personne qui vous aime ; je ne pouvais le supporter et je suis partie aussi.

« — Lucienne — dit la dame de Cressy — avez-vous remarqué comme elle s'exprime ? est-ce là l'accent d'une paysanne ? »

La jeune fille rougit un peu à ces mots mais n'en parut pas bien troublée. — « J'ai été élevée — dit-elle — par un parent qui avait reçu

let par la couleur  
 émue et en s'incli-  
 ys, j'ai appris que  
 é de me présenter  
 gardant avec bon-  
 s que vous ne sa-  
 d'une suivante.  
 oulez m'accorder  
 tre que ce temps

orpheline sans  
 s l'espérance de  
 r à la terre. Je  
 ire bien de jolis

mais, ma pauvre  
 de vous placer  
 agréments, bien  
 us êtes si jeune !

e.  
 ble sourire — il

servir ?  
 oi ?

en abuser. Je  
 tout le monde  
 uler remplacer

moi, madame !  
 pérance qu'en  
 ne saurai que

continuer son  
 ieurs fois elle  
 vec une sorte  
 la parole, —

ne voir plus  
 partie aussi.  
 arqué comme

rut pas bien  
 i avait reçu

quelque éducation. Il ne voulait pas me laisser parler comme on parle au village.

» — Je ne vois pas pourquoi elle ne vous conviendrait pas — dit Tésile à sa belle-sœur.

» — Elle me conviendrait bien — dit Lucienne — mais je suis encore sous l'impression de l'affreux événement d'avant-hier ; et j'ai peur.

» — Hélas ! — dit la dame de Cressy avec un soupir — elle ou tout autre ce sera toujours la même chose. D'ailleurs, l'événement dont vous parlez a pu être une leçon. C'en sera une pour moi dth moins ; j'aurai soin à l'avenir que sa colère ne me trouve jamais, s'il est possible, que seule.

Lucienne frémit. — Oh ! qu'il est cruel d'avoir à le redouter — dit-elle à demi voix comme si elle n'adressait ces paroles qu'à elle-même. Puis, se tournant vers la jeune fille : — « Et quel est votre nom ? — dit-elle.

» — Sédilia.

» — Eh bien, si je vous prends à mon service serez-vous prudente ? Je ne veux pas, je ne dois pas vous cacher que mon frère est d'une violence extrême, et que lorsqu'une fois la colère l'emporte, il est capable de tout. Ne lui parlez jamais à moins d'y être absolument forcée, et tâchez d'éviter sa vue. Moins il vous verra et mieux cela vaudra ; pour plus d'une raison peut-être.

Un nouveau frémissement presque imperceptible accompagna ces paroles, et prouva combien le cœur de la sœur saignait d'être forcée à de tels aveux. — « Je me souviendrai de tout ce que vous me dites, madame — répondit Sédilia — c'est vous seule que je viens servir, et je ne vois pas pourquoi j'aurai besoin de m'occuper en rien du sire de Cressy. Je serai prudente, je vous le promets. J'espère que vous n'aurez jamais de reproches à me faire sous aucun rapport.

« — Je ne crains pas d'en avoir. Les traits seraient bien trompeurs si les vôtres n'annonçaient pas de grandes vertus. »

Tout en parlant elle examinait avec plus d'attention que jamais cette jeune et charmante personne. Sa taille était peu élevée, mais, sous ses vêtements grossiers, elle semblait moulée par la main des grâces, et l'épaisse robe des paysannes dissimulait mal son élégante souplesse. La figure était d'un ovale charmant et tous les traits d'une grande délicatesse. Le teint était si légèrement nuancé de rose qu'il eût paru peut-être un peu pâle, avec les yeux bleus que l'extrême blancheur de la peau semblait devoir accompagner, mais ne faisait qu'ajouter à l'éclat magnifique des deux plus belles étoiles de jais qui eussent jamais brillé sur un front mortel, et qui, par un contraste rarement vu, réunissaient à tous les feux de leur sombre couleur une douceur mélancolique dont le charme était extrême. Les sourcils noirs aussi, étaient d'une telle finesse qu'ils semblaient un petit trait de plume tracé par une main vigoureuse pour donner quelque ombre à un ravissant tableau, et les longs cils d'ébène soyeux et brillants ajoutaient au regard quelque chose de velouté, qui en adoucissait l'éclat, et le rendait par moments touchant et pensif comme celui d'un ange.

La dame de Cressy avait aussi suspendu son ouvrage pour regarder Sédilia. Le coude appuyé sur son métier, la tête appuyée sur sa main, elle tenait ses grands yeux noirs fixés sur elle comme si elle soupçonnait dans son sort quelque mystère dont elle cherchait la clef ; quelque secret de douleur peut-être, dont elle aurait voulu pénétrer les voiles.

Mais, avec cette délicatesse que la connaissance du chagrin inspire souvent, elle ne dit rien à ce sujet ; et elle semblait déterminée, au moins pour le moment, à conserver pour elle les secrets avertissements de son âme.

« — Eh bien — dit elle enfin à Lucienne — la gardez-vous ? »

« — Je la garde. Un secret intérêt m'attire vers elle. Elle me plaît.

« — Oh ! merci ! merci ! » — s'écria Sédilia en lui baisant la main avec entraînement, « — vous me rendez presque la vie. »

Lucienne semblait voir dans la vivacité de cette expression seulement la joie d'avoir trouvé, pour le moment, une existence assurée ; mais Télése y voyait évidemment quelque chose de plus, et son bel œil profond et pénétrant se fixa encore une fois sur le front candide de la jeune fille comme pour l'interroger. Mais son regard seul parla, et Lucienne, qui ne paraissait soupçonner aucun mystère, n'eut pas seulement l'idée d'être plus indiscrete qu'elle.

« — Eh bien ! » — dit la demoiselle de Cressy, « — c'est décidé ; vous restez avec moi ; mais il faudra changer de costume et en prendre un plus convenable au poste que vous allez occuper. Otez dès à présent cette vilaine coiffe, qui vous entoure la figure ; laissez-nous voir vos cheveux et tout votre joli front. »

La jeune fille obéit. D'après la couleur de ses yeux et de ses sourcils, on s'attendait naturellement à voir des cheveux noirs, ou très-foncés au moins ; quel fut donc l'étonnement de la dame et de la demoiselle de Cressy quand une chevelure blonde, mais d'un blond superbe, soyeuse, brillante, avec tous les reflets de l'or, se présenta à leurs regards ! « — C'est extraordinaire ! » — dit Lucienne, « — je n'ai vu de ma vie qu'un autre exemple de cela ; c'était chez une enfant.

« — On voit souvent des cheveux peu foncés avec des yeux noirs, » — dit Télése, « — mais rarement aussi blonds que ceux-ci.

« — Plus rarement encore avec des cils et des sourcils d'ébène, » — reprit Lucienne. « — La nature semble avoir calculé tout exprès l'extrême finesse des sourcils pour que le contraste ne fût pas trop prononcé. Jeune fille, ne vous trouvant-on pas bien jolie dans votre village ? »

« — Je ne sais, madame ! » — répondit naïvement Sédilia, « — je ne l'ai jamais entendu dire.

« — Est-ce une figure comme la sienne, » — dit la dame de Cressy, « — qui serait remarquée au village ? Ce sont les figures rondes et grasses, les teints vivement animés, les tailles épaisses qui plaisent généralement là. Si elle n'a jamais été ailleurs, elle aura peut-être passé pour laide.

« — Suis-je donc vraiment jolie ? » — dit Sédilia d'un air qui annonçait plus de surprise que d'orgueil ou de joie.

« — A notre goût, au moins, » — dit Télése avec un faible sourire qui semblait une expression assez rare sur sa belle bouche, « — n'est-ce pas, Lucienne ? »

« — Je suis en extase devant elle, » — répliqua celle-ci, « — Elle est charmante ! »

« — Allons ! Allons ! » — reprit Télése, « — il ne faut pas trop lui en dire, et risquer de lui donner de la vanité. C'est un péché dont elle paraît assez exempte ; ne le lui enseignons pas. Sédilia, rappelez-vous que plaire aux mortels n'est pas notre mission ici-bas : nous n'avons été mises sur la terre, que pour plaire à Dieu.

« — Je le sais, noble dame ; et on m'a toujours accoutumée en tout

agrin inspire sou-  
rminée, au moins  
tissements de son

ez-vous ?  
e. Elle me plaît.  
baisant la main

expression seule-  
sistance assurée ;  
plus, et son bel  
front candide de  
rd seul parla, et  
n'eut pas seule-

st décidé ; vous  
en prendre un  
z dès à présent  
z-nous voir vos

k et de ses sour-  
, ou très-foncés  
e la demoiselle  
l superbe, soy-  
leurs regards !  
e ma vie qu'un

s yeux noirs, »  
i.

ils d'ébène, » —  
ut exprès l'ex-  
s trop pronon-  
tre village ?  
ilia, « — je ne

ne de Cressy,  
ondes et gras-  
sient généra-  
re passé pour

r qui annon-

able sourire  
, « — n'est-ce

« — Elle est

s trop lui en  
ont elle pa-  
ez-vous que  
n'avons été

née en tout

ce que je fais, en tout ce que pense, à fixer mes regards sur lui seul.

« — Vous avez été pieusement et chrétiennement élevée. Bénissez ceux qui vous ont donné ces leçons.

« — Oh ! je le bénis du fond de mon âme ! » — s'écria Sédilia, et une larme se glissa dans ses yeux.

« — Vous le bénissez ! » — répéta Têlésile, « — il n'y en avait donc qu'un seul ? »

« — Je vous ai dit, madame, » — répondit la jeune fille, « — qu'un parent un peu instruit m'avait enseigné à parler bien ; le même m'a toujours dit qu'il fallait aimer Dieu par-dessus tout, et le servir fidèlement.

« — Mais votre père et votre mère ne vous ont-ils pas aussi donné ces leçons ? »

« — Je ne les ai jamais connus.

« — Pauvre enfant ! » — dit Lucienne, « — orpheline presque en nais-  
sant peut-être ! et des frères ou des sœurs, en avez-vous ? »

« — C'est un bonheur dont j'ai été privée aussi.

« — Ce parent a donc été vraiment pour vous un père ? »

« — Oh ! tout à fait ! puisse Dieu l'en bénir et veiller sur lui ! »

« — Comment vous a-t-il abandonnée ? »

« — Il ne m'a abandonnée ; des malheurs... des ennemis... on a  
trouvé moyen de me priver aussi de lui.

« — Mais il n'est pas mort ? »

« — Ma chère Lucienne, » — dit la dame de Cressy, « — ne la pres-  
sons pas trop : les questions peuvent être par fois bien cruelles. Nous  
ne savons pas si nous ne la mettons point, en ce moment, dans quelque  
position pénible dont elle ne sait comment se tirer. Gagnons d'abord sa  
confiance par nos bons procédés, et alors nous serons en droit d'espérer  
qu'elle n'aura plus de mystères pour nous.

« — Vous croyez donc qu'elle a des secrets ? » — dit Lucienne avec  
surprise.

« — Vous voyez au moins qu'il y des sujets sur lesquels elle ne se  
souvie pas de nous donner beaucoup de détails. Insister trop, je le ré-  
pète, peut être cruel. Assez d'autres le sont, soit d'une manière, soit  
d'une autre. Ne les imitons pas.

« — Eh bien ! changeons de conversation. Vous n'aurez pas peur,  
Sédilia, dans ce vaste château qui est un peu triste la nuit ? Vous au-  
rez le courage d'y rester longtemps auprès de nous ? »

« — Je ne suis pas peureuse. Quant au plus ou moins de temps que  
je pourrai rester ici, cela dépendra de circonstances dont je ne suis pas  
maîtresse, et j'avoue que j'espère être toujours libre de m'en aller quand  
l'occasion pourra l'exiger.

« — Vous serez parfaitement libre. Je n'ai jamais regardé le vassal  
comme un esclave, et vous n'êtes pas même notre vassale. Je suppose  
que le seigneur à qui vous apparteniez vous a permis de quitter ses  
terres ? »

« — Je n'ai rien à me reprocher envers lui.

« — La réponse est un peu ambiguë, mais Têlésile dit qu'il ne faut  
pas que je vous questionne. Je ne vous demanderai donc pas même son  
nom pour le moment. Me permettez-vous, » — continua-t-elle en se tour-  
nant vers sa belle-sœur, « — d'appeler votre Yvette, et de lui dire d'ap-  
porter le costume qu'elle doit mettre ? nous la ferons habiller tout de  
suite ; je suis curieuse de la voir ainsi. »

Sur la réponse affirmative de la dame de Cressy, l'ordre fut donné à la suivante de celle-ci, qui apporta bientôt des vêtements qui avaient appartenu à l'infortuné Claude, et qui n'avaient d'autre défaut que d'être un peu trop longs pour Sédilia, dont la taille était moins élevée. Ce défaut pouvait se corriger aisément. Sa toilette ne fut pas bien longue; mais les deux nobles sœurs ne purent s'empêcher d'échanger entre elles un regard d'admiration quand la robe de paysanne ôtée découvrit la délicate beauté de son cou et de ses bras; on ne pouvait reprocher à ceux-ci que deux signes un peu grands et proches l'un de l'autre, qui faisaient sur l'un une sorte de tâche. Mais, dans ce siècle, on portait les manches longues, et ce faible défaut avait donc peu d'importance.

Sédilia fut bientôt revêtue d'un costume qui, bien qu'il fût simple et sans prétention, comme il convenait à son état, était gracieux et joli comme celui de la suivante d'une noble dame devait l'être; mais quand il s'agit de la chausser, tous les souliers étaient trop grands pour ce pied mince, souple et cambré, qui aurait pu le disputer, pour la beauté, à celui d'une princesse, et il fallut se contenter, pour le moment, de ceux qui s'en rapprochaient le plus, Lucienne ne voulait pas d'abord qu'on mit rien sur sa charmante chevelure, et Téséle remarqua en elle-même que la jeune fille n'élevait, à ce sujet, aucune objection comme celle que le défaut d'habitude aurait pu lui suggérer; mais la demoiselle de Cressy, craignant peut-être que l'éclat brillant de ces cheveux d'or n'attirât trop les regards, se décida à les couvrir d'un léger voile.

Quand la toilette fut terminée: «— Maintenant — dit à Sédilia sa nouvelle maîtresse — vous savez ce que je vous ai recommandé. La prudence et la discrétion. Ayez, s'il est possible, des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre. Laissez passer les injures sans vous en indigner, les calomnies sans les démentir; les violences surtout sans jamais chercher à vous y opposer, car la plus grande peine que vous pourriez nous faire, serait de les attirer sur vous. Ne faites rien qui puisse vous mettre en évidence, et bornez toute votre attention aux soins que vous me devez. Je tâcherai de mon côté de ne pas vous rendre la vie trop dure, et Yvette sera pour vous une bonne et affectueuse compagne: elle vous enseignera les devoirs de votre nouvel état, et j'aurai beaucoup d'indulgence pour les premières erreurs de votre inexpérience. Mais je vous crois un peu fatiguée: allez vous reposer pendant quelques heures dans la chambre qu'Yvette vous montrera, et qui doit être la vôtre. Je vous laisse maîtresse de votre temps aujourd'hui jusqu'à l'heure du dîner; je ne réclamerai de vous quelques soins qu'alors.»

Sédilia s'inclina devant elle et sortit avec Yvette. Celle-ci lui demanda si elle aimerait qu'elle lui tint un peu compagnie, en ajoutant que dans ce moment elle en avait le loisir. La jeune fille la remercia de cette offre, mais lui dit qu'elle serait bien aise d'être un peu seule étant réellement fatiguée. «— Ayez la bonté, seulement — dit-elle — de venir me trouver un peu avant l'heure où la demoiselle de Cressy aura besoin de moi, pour me dire ce que j'aurai à faire.»

Yvette le lui promit et la quitta.

ordre fut donné à  
ments qui avaient  
défaut que d'être  
oins élevée. Ce  
pas bien longue ;  
anger entre elles  
découvrit la dé-  
eprocher à ceux-  
tre, qui faisaient  
tait les manches

qu'il fût simple  
gracieux et joli  
re ; mais quand  
nds pour ce pied  
our la beauté, à  
oment, de ceux  
d'abord qu'on  
a en elle-même  
omme celle que  
oiselle de Cres-  
x d'or n'attirât

it à Sédilia sa  
ommandé. La  
pour ne point  
les injustices  
les violences  
grande peine  
as. Ne faites  
otre attention  
e ne pas vous  
et affectueuse  
l'état, et j'ai-  
votre inexpé-  
poser pendant  
ra, et qui doit  
ourd'hui jus-  
ins qu'alors.»  
lle-ci lui de-  
en ajoutant  
la remercia  
n peu seule  
lit-elle — de  
Cressy aura

## CHAPITRE V

Dès qu'elle fut seule, Sédilia soupira comme une personne qui se sent heureuse d'être libre enfin d'une contrainte pénible. Sa taille se redressa, son cou charmant se rejeta comme naturellement en arrière, et elle fit quelques pas avec un port bien différent de celui de l'humble paysanne ; c'était toujours la jeune fille douce et modeste, mais ce n'était plus celle qui est accoutumée à baisser la tête sous le regard de ses supérieurs et à craindre de leur déplaire.

Joignant les mains et regardant le ciel : « — M'y voici, enfin ! — dit-elle — mon Dieu je vous en rends grâce ! à présent soyez mon guide et mon appui. Aidez-moi à découvrir ce qu'il faut que je sache, et, si je le découvre, aidez-moi à faire plus encore. Infâme Cressy ! puisse-je réussir à déjouer tes coupables espérances ! que tu es loin de penser que ces tours que tu as usurpées couvrent maintenant de leur ombre la nièce chérie, la fille adoptive de celui que tu en as dépouillé, de Milon, comte de Troyes ! »

Le lecteur s'est peut-être déjà douté de ce secret ; mais nous avons cru devoir lui en donner la certitude. Oui, cette jeune et mystérieuse paysanne, arrivée la veille, seule à pied, si empressée d'obtenir la place de suivante de Lucienne de Cressy, si hardie pour oser s'offrir à succéder, dans ce château fatal, à celle qui y avait trouvé la mort, n'était autre que cette enfant confiée à Milon par sa sœur chérie. Ne pouvant plus résister à ses cruelles inquiétudes causées par l'ignorance où elle était depuis plus d'un an du sort de son cher protecteur, elle était venue, sans confier son projet à personne, chercher à en découvrir le mystère auprès de la famille mère de son ennemi, sûre qu'au château de Montlhéry on ne pouvait connaître ni sa figure ni même son nom qu'elle n'avait pas cru nécessaire, par conséquent, de déguiser, d'autant plus que ce nom de Sédilia n'était pas rare à cette époque, comme l'atteste de nos jours plus d'un vieux tombeau. Sa première idée, en faisant cette démarche hardie, avait été seulement d'arriver jusqu'à la petite ville de Montlhéry ; elle comptait y rester quelque temps chez de braves gens dont elle connaissait le nom mais qui ne la connaissaient pas, et dont elle aurait pu facilement se faire recevoir en payant ses dépenses. Une fois là, elle aurait fait causer toutes les personnes qu'elle aurait pu voir, écouté tous les on dit et recherché les moindres nouvelles. Elle espérait ainsi apprendre si le malheureux comte de Troyes était prisonnier, comme on le soupçonnait quelquefois, dans le château de Montlhéry même, ou, sinon, en quels lieux son féroce ennemi l'avait caché. On ne croyait nulle part à sa mort, que Hugues de Cressy, pensait-on, n'au-

rait certainement pas tenue secrète. Il n'eût été probablement que trop content de faire savoir à tous que le légitime héritier de la seigneurie qu'il s'était appropriée n'existait plus, car sa mort aurait fortifié considérablement ses prétendus droits. Le roi lui-même portageait à ce sujet l'opinion générale, et il avait sommé Cressy de lui rendre compte de ce qu'il avait fait du comte de Troyes. Mais l'usurpateur qui se sentait en ce moment plus fort que le monarque, avait refusé de répondre à cette sommation, tout en protestant adroitement de son respect pour le roi, et en donnant pour motif à son refus, l'indignation qu'excitaient en lui des soupçons injustes. Mais Louis ayant renouvelé sa sommation, l'adroit scélérat crut sans doute de meilleure politique de faire une réponse quelconque, et il déclara que le comte de Troyes, reconnaissant la validité de ses droits, lui avait remis lui-même son château; que le massacre de la garnison n'avait été causé que par la résistance insensée que celle-ci opposait à ce changement de maître, et que Milon, après l'avoir solennellement reconnu comme le véritable seigneur de Mont'héry, était allé rejoindre son frère dans la Terre sainte. Pour mieux soutenir ce mensonge, Cressy imposait toujours silence au prieur de Longpont, seul témoin qui pût vraiment le démentir, par les menaces les plus affreuses, jurant que s'il disait un seul mot pour l'accuser, il ferait de son église, une étable, et de tous ses moines, des cadavres. Le roi fut obligé malgré lui de se contenter de ses assurances, car toute la ligue des seigneurs rebelles aurait prêté main forte à l'usurpateur au premier moment, où il en aurait eu besoin, et n'aurait certainement pas reculé devant des actes ostensibles d'hostilité et de guerre.

Toutes ces circonstances étaient connues de Sédilia qui au château de Bray, à plus de vingt lieues du théâtre des événements, avait passé quinze mois dans les inquiétudes les plus affreuses. Personne n'était dupe de l'histoire inventée par Hugues de Cressy. Le massacre de la garnison suffisait seul, de quelque prétexte qu'il le colorât, pour lui donner le démenti. La violence l'avait rendu maître du château, personne n'en doutait; et le comte de Troyes était dans ses fers, ou la nièce qu'il aimait comme sa fille l'aurait revu, on aurait reçu au moins quelque message de lui. Jamais il ne l'aurait revu, on aurait volontairement laissé en proie à l'affreuse anxiété qui la tourmentait; et cette pensée ajoutait à son inquiétude une vivacité nouvelle. Elle avait offert une riche récompense à ceux qui seraient assez hardis pour aller, soit à Mont'héry, soit à Gometz, et tâcher de découvrir où le noble captif pouvait être; mais la terreur que les plus dévoués n'osèrent courir le risque de tomber dans ses mains.

Sédilia, naturellement courageuse et animée par la force sublime que l'affection inspire, résolut alors de le risquer elle-même, et partit, à l'insu de tout le monde, avec les intentions que nous avons détaillées plus haut. Sa détermination était, si elle découvrait ce qu'elle voulait savoir, d'aller tout de suite le dire au roi qui, fort de cette assurance, pourrait agir peut-être avec plus de vigueur. Mais l'événement qu'elle apprit à la petite hôtellerie, où la fatigue et l'épuisement l'avaient forcée à s'arrêter, changea son projet, et lui inspira celui de pénétrer dans le château même en s'offrant à remplacer la suivante que Lucienne avait perdue d'une manière si affreuse. Elle était convaincue que là elle ne pourrait manquer de découvrir quelque chose du sort de l'infortuné Milon; et s'il était prisonnier, comme on semblait le croire, en ce lieu, elle pourrait, peut-être, trouver même le moyen de le délivrer. Elle

ablement que trop  
 er de la seigneurie  
 it fortifié considé-  
 ortageait à ce sujet  
 ndre compte de ce  
 r qui se sentait en  
 e répondre à cette  
 oect pour le roi, et  
 citaient en lui des  
 omnation, l'adroite  
 aire une réponse  
 onnaissant la vali-  
 un ; que le massa-  
 nce insensée que  
 ilon, après l'avoir  
 e Mont'héry, était  
 ieux soutenir ce  
 e Longpont, seul  
 es plus affreuses,  
 ait de son église,  
 oi fut obligé mal-  
 es des seigneurs  
 ier moment, où  
 lé devant des ac-

a qui au château  
 ents, avait passé  
 Personne n'était  
 massacre de la  
 at, pour lui don-  
 château, personne  
 ou la nièce qu'il  
 moins quelque  
 issée en proie à  
 outait à son in-  
 che récompense  
 héry, soit à Go-  
 t être ; mais la  
 de tomber dans

force sublime  
 me, et partit, à  
 vons détaillées  
 qu'elle voulait  
 ette assurance.  
 nement qu'elle  
 avaient forcée  
 nêtrer dans le  
 Lucienne avait  
 que là elle ne  
 de l'infortuné  
 re, en ce lieu,  
 délivrer. Elle

sentait que ni le courage ni l'adresse ne lui manqueraient pour y parvenir, et, se confiant pour tout le reste à la protection de Dieu, elle était venue s'offrir à l'humble position pour laquelle elle était si peu faite ; trop heureuse à ce prix d'entrevoir la moindre chance de sauver son oncle chéri, le seul ami qu'elle eût sur la terre.

Maintenant assise, la tête inclinée, elle réfléchissait profondément sur la ligne de conduite qu'elle devait tenir pour arriver plus sûrement au but qu'elle se proposait. Elle était si jeune et elle avait si peu d'expérience, qu'elle se méfiait beaucoup d'elle-même ; et elle n'avait pour tant personne dont elle pût demander les avis, car elle ne connaissait pas le prieur de Longpont dont son oncle n'avait jamais eu occasion de lui parler, et qui n'était jamais venu à Bray. Elle eut donc recours à Dieu, seul conseiller qui pût diriger ses actions, et dans une longue et fervente prière, elle implora son secours. Elle sentit la douce confiance que ce secours divin ne lui serait pas refusé, et, avec un courage nouveau, elle réfléchit encore sur toutes les difficultés et tous les périls même de son entreprise. Elle sentait que si on la reconnaissait pour ce qu'elle était, sa position pourrait devenir critique, car Hugues de Cressy n'était pas homme à ne point deviner ses intentions et à ne point les punir. Quant aux deux dames, elle voyait bien qu'elles étaient malheureuses, et malheureuses par lui ; elles les croyait aussi vertueuses et bonnes, mais elles étaient toutes deux attachées à l'usurpateur par des liens trop proches pour qu'elle pût songer à se confier à elles. Elle comprenait donc que tout ce qu'elle avait à faire pour le moment, se bornait à jouer le rôle d'observateur attentif ; qu'elle devait avoir des yeux partout et des oreilles toujours ouvertes, et cela sans manquer à la promesse qu'elle avait faite, de ne se mêler de rien et d'éviter Hugues de Cressy autant qu'il serait en son pouvoir ; elle sentait que le soin de sa sûreté même exigeait tout cela, et sa sûreté lui était précieuse, non-seulement parce qu'à quinze ans la vie est naturellement chère, mais surtout à cause de celui dont elle seule, peut-être, pouvait finir les longues souffrances et sauver les jours.

Elle venait de terminer ainsi ses méditations sur les difficultés de sa position, et de s'arrêter aux résolutions que nous avons détaillées quand Yvette entra et lui dit que dans une demie-heure ses services seraient réclamés par sa noble maltresse. « — Au dîner — ajouta-t-elle — ces dames sont principalement servies par nous.

« — Elles dînent, sans doute, à la table du châtelain ? » — dit Sédilia à qui l'idée de se trouver sitôt en présence du tyran qu'elle abhorrait, ne souriait guères, et qui s'étonnait un peu que Lucienne, qui lui avait si bien dit de l'éviter le plus possible, la fit paraître ainsi tout de suite devant lui.

« — Non, du tout — répondit Yvette — ces dames sont servies chez elles. Il est rare que le châtelain mange à leur table ou elles à la sienne. »

Sédilia fut bien aise de l'apprendre, mais elle y vit une nouvelle preuve que les dames de Cressy n'avaient pas grand sujet de se louer des procédés de leur époux et frère. Pour bien jouer son rôle, elle fit beaucoup de questions à Yvette sur la manière dont elle devait se conduire, sur les devoirs qu'elle aurait à remplir, et sur les marques de respect que des personnes d'un rang si élevé étaient en droit d'attendre d'elle. Accoutumée à être servie elle-même, elle savait tout cela parfaitement bien, mais elle ne devait point paraître le savoir, et elle feignit, avec

beaucoup d'adresse, l'ignorance et la simplicité.

Ses instructions terminées, Yvette conduisit Sédilia à la salle où les dames de Cressy prenaient leurs repas. Comme toutes les pièces du château de Montlhéry, elle était un peu sombre ; l'énorme épaisseur des murailles faisait paraître les fenêtres étroites et interceptait une partie du jour. La table était préparée, et des domestiques s'occupaient à y mettre les premiers plats. Sédilia remarqua, avec étonnement, qu'il y avait trois couverts, et elle était au moment de demander à Yvette quelle était la personne qui devait s'asseoir à cette troisième place, quand la porte s'ouvrit et les dames entrèrent.

Elles jetèrent toutes deux autour de la chambre un regard qui avait quelque chose d'inquiet, puis elles se regardèrent l'une l'autre. « — Pas encore ici — dit Télésile à Lucienne — que veut dire cela ?

« — Il va venir, sans doute — répliqua sa belle-sœur — il va certainement venir. »

Télésile ne répondit rien, mais secoua légèrement la tête. Elle s'assit à table, Lucienne se plaça en face d'elle, et le repas commença. Les deux jeunes suivantes se tenaient debout chacune derrière sa maîtresse, et, pendant que les domestiques servaient et desservaient la table, elles versaient à boire aux deux dames en des coupes d'argent.

Enfin Télésile, qui semblait tourmentée et inquiète, rompit le silence qui, jusqu'alors, avait été assez profond, et s'adressant aux domestiques : « — Et le père Eloi — dit-elle — n'est-il pas de retour ?

« — Noble dame, nous ignorons où il est. Nous ne l'avons pas aperçu depuis la cérémonie d'hier.

« — C'est cela, n'en doutez pas » — dit Télésile à Lucienne ; et son regard prit une nouvelle teinte de tristesse profonde.

Lucienne soupira et ne répondit rien. Le repas se termina tristement. Sédilia s'acquitta si bien de ses nouveaux devoirs que tout le monde en fut étonné. Aucun sentiment d'orgueil n'enflait son cœur à la pensée de l'humble office qu'elle remplissait ; le dévouement avait fait chez elle le sacrifice complet de tout cela, et il aurait fallu s'incliner plus bas encore qu'elle l'aurait fait sans sentir une seule révolte intérieure, et sans que la plus légère rougeur ne vint colorer son front.

Après le dîner elle reçut, ainsi qu'Yvette, l'ordre de suivre les dames dans leur salon particulier. Télésile et Lucienne se mirent à leur tapisserie pendant qu'Yvette, retirée un peu à l'écart, filait de la laine.

« — Asseyez-vous là ; — dit Lucienne à Sédilia en lui montrant un tabouret près du grand fauteuil de chêne où elle était elle-même assise — je veux causer un peu avec vous. — Savez-vous que jusqu'ici cela va bien ? vous n'avez pas fait aujourd'hui à dîner une seule faute.

« — Yvette m'avait bien mise au fait de tout — répondit Sédilia — c'est elle qu'il faut louer de cela.

« — Et un peu vous aussi ; vous êtes trop humble. Vous avez au moins fort bien profité de ses leçons.

« — Je désire, madame, avoir toujours le bonheur de vous donner autant de satisfaction ; et je ferai mon possible pour cela.

« — J'en suis convaincue. Savez-vous filer ?

« — Un peu.

« — Et faire de la tapisserie ?

« — Oui.

« — Mais vous n'avez pas été élevée du tout comme une paysanne. Je commence à croire, avec ma belle-sœur, qu'il y a quelque mystère en votre sort.

ia à la salle où les  
ntes les pièces du  
orme épaisseur des  
ceptait une partie  
s'occupaient à y  
onnement, qu'il y  
ler à Yvette quelle  
e place, quand la

regard qui avait  
e l'autre. — Pas  
la ?  
— il va certaine-

nt la tête. Elle  
epas commença.  
derrière sa mal-  
servaient la table,  
argent.  
rompit le silence  
ux domestiques :

l'avons pas aper-  
ucienne ; et son

termina triste-  
sirs que tout le  
lait son cœur à  
vouement avait  
fallu s'incliner  
le révolte inté-  
r son front.

suivre les dames  
ent à leur tapis-  
la laine.

ni montrant un  
le-même assise  
squ'ici cela va  
faute.  
ndit Sédilia —

Vous avez au  
vous donner

sanne. Je com-  
en votre sort.

« — Oh ! ne le croyez pas, ma demoiselle ; je suis bien vraiment une pauvre orpheline qui n'a jamais connu son père ni sa mère, et qui a seulement été élevée par un parent qui n'était pas pauvre ; et qui, ayant lui-même un peu de savoir, lui a fait apprendre quelques choses que les filles de la campagne ne savent pas toujours.

« — Je crois vraiment, Sédilia, que vous avez bien fait de prendre le parti de vous placer auprès d'une dame. Dans les travaux du village, ces mains délicates n'auraient guères été à leur place.

« — Les travaux du village seraient nouveaux pour moi, je ne les ai jamais appris.

« — Et qu'avez-vous appris ? voyons ; mettez-nous au fait de tout votre savoir.

« — Il n'a rien de bien extraordinaire. Je n'ai pas pu apprendre autant que je l'aurais voulu peut-être : il n'y a pas encore quatre ans que ma vue est devenue bonne et forte.

« — Avez-vous jamais été aveugle ?

« — Non jamais, grâce à Dieu. Mais je fis à l'âge de cinq ans une maladie très-grave qui dura fort longtemps. Cette maladie m'affaiblit tellement la vue que je ne pouvais supporter aucune lumière plus forte que celle du crépuscule, et que je ne voyais que très-imparfaitement les traits même de ce que j'aimais le mieux. Aussi je restais toujours dans une chambre presque fermée, et je ne sortais que le soir. »

Si Sédilia avait su que la dame de Cressy avait été connue de son oncle, elle n'aurait pas risqué de raconter ainsi une partie de son histoire ; mais elle ignorait complètement cette circonstance, et il se trouva, heureusement pour elle, que Télésile savait fort peu de choses sur son compte, Milon lui ayant seulement dit qu'il élevait une jeune nièce dont la naissance était un peu mystérieuse, sans entrer en de grands détails à ce sujet.

« — Pauvre enfant — dit Lucienne — et qui vous soigna pendant ces tristes années ?

« — Une femme qui m'avait élevée et le parent dont je vous ai parlé. Ah ! qu'il était bon pour moi ! »

Une larme humecta sa paupière, Lucienne la regarda avec attention. « — Et qu'étiez-vous donc au juste pour lui ? — dit-elle.

« — La fille de sa sœur.

« — Ah ! c'était proche. S'il aimait sa sœur, il devait bien vous aimer aussi.

« — Oui, il m'aimait — dit Sédilia avec un soupir — quels soins il eut de moi pendant ces longues et pénibles années où je ne voyais qu'à peine ! que de fois il m'a endormie sur ses genoux, consolée par ses caresses, et amusée par tous les moyens qu'il pouvait inventer. Mais tout cela est passé maintenant ; voilà longtemps que je ne l'ai vu.

« — Mais vous m'avez dit qu'il n'est pas mort ?

« — Je suis sûre qu'il ne l'est pas. Mon cœur me l'affirme.

« — Et si je vous demandais quelques détails sur son destin, serait-ce, comme ma sœur le craint, une indiscretion ?

« — Ne soyez pas en colère contre moi, madame, mais je ne crois pas devoir en dire d'avantage.

« — Je ne suis pas en colère contre vous — dit Lucienne en souriant et en passant sa main sur sa charmante tête. — Voyons, parlons encore de votre enfance. Combien de temps, dites-vous, que vous êtes restée en cet état ?

« — Six années. J'avais plus de onze ans quand on osa essayer de me faire voir un peu le jour. Six mois auparavant je n'avais pu le supporter, et je le supportai alors. Depuis ce temps, chaque jour ce fut de mieux en mieux.

« — Et maintenant, vous ne vous en ressentez pas du tout ?

« — Aucunement. Ma vue est fort bonne à présent. Le plus grand jour ne me force pas à la détourner même.

« — Grâces, je n'en doute pas, aux soins qu'on vous a prodigués. Ce n'est donc qu'à partir de onze ans que votre oncle a pu vous donner un peu d'instruction ? vous faire apprendre à travailler à l'aiguille.

« — Je n'ai pu apprendre à travailler qu'alors ; mais il m'avait déjà enseigné à m'exprimer bien, et surtout à aimer Dieu de tout mon cœur.

« — Votre oncle a dû être bien heureux de votre rétablissement ; cela a dû l'encourager à s'occuper encore plus de vous.

« — Oh ! plus, c'était impossible. Pendant les six années, dont je vous ai parlé, il m'a quittée à peine un instant. Il avait la patience de rester des heures entières dans la chambre presque obscure où j'étais forcée de me tenir. Il semblait ne s'occuper de rien au monde que de moi. Il ne pouvait pas faire plus.

« — Il ne fit pas moins, sans doute ?

« — Mais, naturellement, il me quittait plus souvent, puisque j'avais moins besoin de lui. J'ai souvent cru, même, que quelque chose le tourmentait un peu alors. Il était souvent préoccupé et taciturne, au point que je lui parlais quelquefois sans recevoir de réponse ; ce qui n'était jamais arrivé pendant que j'étais souffrante.

« — Ce léger changement vous fit-il quelque peine ?

« — Oh ! non, car il était toujours aussi bon pour moi ; rien ne changea sous ce rapport là ; il m'aimait toujours de même, mais il y avait certainement une faible différence en ses manières, et il s'absentait assez souvent.

« — Il y a longtemps, dites-vous, que vous ne l'avez vu ?

« — Depuis l'âge de treize ans, je ne l'ai vu que par moments.

« — Allons ! j'espère que vous avez fait subir à cette pauvre enfant un interrogatoire assez long — dit Térésile en se mêlant pour la première fois à la conversation — moi, je vais lui faire une seule question de plus. Il me semble qu'elle a du chagrin par rapport à ce parent qui a tant de droits à son affection, et je veux lui demander si nous ne pouvons rien faire pour lui rendre ?

« — Vous êtes bonne, madame, bien bonne — dit Sédilia en la regardant avec reconnaissance — mais j'ai trop de raisons d'être sûre que vous ne pouvez rien.

« — L'argent ne lèverait aucune difficulté ?

« — Aucune. La puissance seule le pourrait ; mais cette puissance ne peut être en vos mains.

« — Alors, ma chère enfant, vous consoler est tout ce que nous pouvons, et j'espère que vous serez tranquille, au moins, auprès de nous. Autant que nos efforts y pourront quelque chose, vous le serez certainement ; mais la puissance de vous faire activement du bien n'est peut-être pas la seule qui ne soit pas la nôtre.

« — J'ai pourtant pensé souvent qu'il devait être doux d'être grande dame, afin d'avoir beaucoup de pouvoir pour faire des heureux.

« — Ma pauvre Sédilia, les grandes dames n'ont pas toujours le pouvoir de se faire heureuses elles-mêmes.

« — Peut-être ; mais il me semble qu'elles n'en ont pas moins bien des moyens de réussir auprès des autres. Si, par exemple, il y avait, supposons-le, des prisonniers en ce château, ne seriez-vous pas pour eux un ange de consolation et de paix ? »

« — Je voudrais l'être, sans doute, mais cela ne dit pas que je le pourrais. Grâce au ciel, il n'y en a pas.

« — A notre connaissance, au moins, » — dit Lucienne.

« — Oh ! ma sœur laissez-moi la consolation de croire cela : ce n'est pas de trop. »

Lucienne la regarda tristement et répondit avec un soupir :

« — En souffrirais-je moins que vous ? »

On comprend le motif secret qui avait porté Sédilia à faire cette supposition. La réponse de Télése lui avait fait craindre qu'elle ne fût venue en vain chercher le malheureux comte de Troyes dans les murs de Montlhéry, mais la remarque de Lucienne lui avait rendu, à ce sujet, quelque espoir ; car, puisqu'il était trop sûr qu'il était captif de Hugues de Cressy, tout son désir était que ce fût dans le château dont elle avait obtenu l'entrée et où elle pouvait se flatter de pouvoir lui faire, de façon ou d'autre, quelque bien. Plusieurs minutes de silence succédèrent aux dernières paroles de Lucienne. Soudain Télése suspendit le mouvement de sa main qui passait l'aiguille à travers le canvas ; ses yeux se dirigèrent vers la porte, et elle sembla écouter attentivement, puis elle regarda sa belle-sœur, qui n'avait besoin évidemment d'aucune parole pour comprendre ce regard. Elle écouta aussi. « — Vous croyez ? » dit-elle. « — Mais, oui, pourtant ; c'est vrai... Sédilia, allez dans la chambre qui est là, et ne revenez pas avant que je ne vous appelle. »

Sédilia obéit. La chambre qu'on lui indiquait était la chambre à coucher de Lucienne, et au moment où elle y entra, la porte du salon s'ouvrit. La personne dont on avait sans doute entendu l'approche était Hugues de Cressy lui-même.

Il jeta un regard sur la porte de la chambre de Lucienne, qui se refermait derrière Sédilia, comme s'il se demandait quelle était la personne qui venait de sortir. Puis, avec un mouvement de tête qui semblait dire qu'il le devinait, il s'assit, sans adresser un mot à sa femme ni à sa sœur. Celles-ci ne lui parlèrent pas non plus : on eût dit qu'un manteau de glace était tombé sur elles et leur avait paralysé les regards et la voix. Enfin, Cressy, comme si ce silence lui faisait éprouver une sorte d'embarras involontaire, prit lui-même la parole. « — Eh bien, » — dit-il avec la teinte d'ironie qui caractérisait ordinairement ses discours, « — êtes-vous devenues statues ? ou ne me voyez-vous pas ? »

« — Nous vous voyons, Hugues, » — répondit Lucienne avec douceur, « — et nous devrions pouvoir ajouter : Toujours avec plaisir.

« — Eh ! qui vous en empêche ? allons ! déridez-vous un peu. Je n'ai tué personne aujourd'hui, pas même un insolent vassal, qui a osé dire oui quand je disais non.

« — Et vous ne lui avez rien fait ? rien du tout ? »

« — On peut vraiment dire rien ; il en a été quitte pour une vingtaine de coups de fouet.

« — C'était assez, il me semble pour une offense pareille, et beaucoup trop même. O Hugues, ne réfléchissez-vous jamais qu'il y a eu d'autres seigneurs de Montlhéry avant vous, et qu'il serait de votre intérêt de ne pas souffrir qu'on pût faire entre eux et vous une comparaison qui fût à votre désavantage ? »

« — Oh ! sans doute ! je devrais peut-être me faire moine, comme le premier Guy, et sujet soumis et repentant, comme le second.

« — Vous devriez au moins apprendre, par l'exemple de presque tous les seigneurs qui vous ont précédé dans cette châtelainie, et dont la mémoire est restée vénérée et chère, que vos vassaux sont hommes comme vous, et que personne n'est mis sur terre pour faire souffrir les autres. »

Cressy fronça le sourcil et sembla prêt à faire une réponse peu aimable ; mais il se contint. Le fait est que sa sœur avait quelque peu d'empire sur lui. Accoutumé depuis tant d'années à la voir, il avait, quoique de beaucoup son aîné, commencé à entendre ses petites remontrances dans un âge où son cœur n'était pas tout à fait endurci dans le crime, et l'habitude, une fois prise, s'en était conservée. Il ne lui cédait pas, mais il la laissait rire : c'était plus que sa femme n'avait jamais pu obtenir. Un reproche de sa part, si doux qu'il fût, était quelque chose qu'il n'avait pas été dans l'habitude d'entendre ; quelque chose de neuf, qui le choquait d'autant plus que cela venait d'une bouche qui lui avait juré obéissance pour la vie. La beauté de Télésile avait allumé d'abord en lui une passion violente dont il éprouvait encore, de temps en temps, quelque retour ; mais, comme tout ce qui n'est que passion, elle était sans solidité et sans profondeur ; sujette à tous les caprices d'une âme qui ne savait se gouverner en rien, tantôt toute de flamme, et tantôt toute de glace. Rien n'était réellement plus proche de l'indifférence qu'une passion semblable ; aussi Télésile n'avait-elle pas le moindre empire sur lui. Elle avait beau, selon la noble résolution qu'elle avait annoncée en sa lettre d'adieu à Milon, remplir scrupuleusement tous ses devoirs d'épouse, elle avait beau être douce, patiente, résignée et courageuse, refoulant toutes les souffrances dans son cœur, pour lui sourire, et se martyrisant sans cesse pour écarter de son souvenir l'innocente affection qu'elle avait sacrifiée à la loi sévère du devoir, rien de tout cela ne lui était compté. Hugues savait pourtant fort bien qu'un autre avait été l'objet de son choix et que cet autre était Milon ; mais, au lieu de savoir gré à sa malheureuse épouse des efforts qu'elle faisait pour se vaincre et pour lui plaire, il ne puisait dans cette connaissance que le motif d'une jalousie effrénée, qui épiait chaque nuage de tristesse qui passait sur le front de Télésile, chaque soupir qui s'échappait de son sein et presque chaque prière qu'elle élevait vers Dieu, pour lui en faire un crime.

Elle ne lui aurait sans doute pas adressé la remontrance que Lucienne venait de lui faire. Elle y aurait peut-être d'autant moins songé qu'elle ne pouvait avoir pour lui la moindre affection. Lucienne, au contraire, aimait son frère avec une tendresse extrême, et souffrait doublement de tout le mal qu'il se plaisait à faire. Du reste, ni l'une ni l'autre ne savaient, au juste, ce qui s'était passé pendant la nuit qui l'avait mis en possession du château de Montlhéry ; elles aimaient à penser qu'il avait dit vrai au roi, et que Milon, peut-être dans un accès de sombre désespoir, lui avait remis en effet sa seigneurie et était allé porter ses douleurs sur la terre qu'avaient foulée les pas du Sauveur du monde.

La remarque de Lucienne n'obtint d'autre réponse que le regard un peu irrité, mais momentanément, qui l'avait accueillie. Elle n'osa récidiver et se remit avec une apparence de profonde attention à son ouvrage.

« — A propos, » — dit tout à coup Hugues de Cressy, « j'ai appris que le vide est rempli. Pourquoi ne m'en parlez-vous pas ? »

« — Je n'aurais pas voulu faire allusion à rien de ce qui touche à un

moine, comme le  
cond.  
de presque tous  
e, et dont la mé-  
hommes comme  
affirmer les autres.»  
réponse peu ai-  
avait quelque peu  
la voir, il avait,  
ces petites remon-  
endurci dans le  
Il ne lui céda  
'avait jamais pu  
t quelque chose  
e chose de neuf,  
he qui lui avait  
allumé d'abord  
emps en temps,  
sion, elle était  
ces d'une âme  
, et tantôt toute  
fférence qu'une  
dre empire sur  
ait annoncé en  
us ses devoirs  
et courageuse,  
sourire, et se  
cente affection  
out cela ne lui  
utre avait été  
lieu de savoir  
r se vaincre et  
le motif d'une  
passait sur le  
in et presque  
in crime.  
ance que Lu-  
moins songé  
Lucienne, au  
souffrait dou-  
e, ni l'une ni  
la nuit qui  
s aimaient à  
ans un accès  
et était allé  
Sauveur du  
le regard un  
osa recidiver  
ouvrage.  
i appris que  
touche à un

sujet semblable. J'aurais craint de vous faire de la peine.

«— Du tout. Je suis fort aise que vous ayez trouvé ce qu'il vous faut et aussi promptement. D'où vient qu'elle n'est pas auprès de vous ?

«— Mon frère, elle m'appartient ; c'est moi seule qu'elle doit servir, et je n'ai de comptes à rendre à personne à son sujet.»

Hugues ne répondit rien et garda même un assez long silence. Enfin Télésele, qui n'avait pas encore prononcé une parole, leva avec une sorte d'appréhension ses yeux vers lui. «— Sire de Cressy,» dit-elle d'une voix un peu agitée, mais qui avait quelque chose de presque solennel :

«— Où est le père Eloi ? »

Un éclat de rire accueillit cette question. «— Quel ton grave, s'écria-t-il, — pour une demande semblable ! Où est le père Eloi ? Oh ! soyez tranquille ! je ne l'ai ni mangé ni tué.

«— Mais, enfin, où est-il ? Depuis hier au matin il n'a paru ni à ma table ni dans tout le château.

«— Le digne homme est probablement dans son couvent à prier Dieu et à réfléchir sur les vanités de ce périssable monde.

«— Répondez-moi sérieusement, Cressy : s'il est parti de ce château, je suis certaine qu'il n'en est point parti volontairement. Si vous n'avez rien fait de pire, vous l'avez chassé ; ne le niez point.

«— Je le nierai pourtant, car on ne chasse pas ce qui est déjà dehors. J'ai pu le prier très-poliment de ne pas rentrer : voilà tout.

«— Et pourquoi le prier de ne pas rentrer ? Quel mal vous faisait-il ?

«— Ecoutez-moi, madame,» — dit Cressy sévèrement, «— si ses sermons vous convenaient, ils ne me convenaient pas, et je n'ai pas oublié celui qu'il osa me faire avant-hier au soir.

«— Hélas ! l'occasion ne le justifiait-elle pas trop ? La malheureuse que vous aviez frappée de mort, je ne veux pas croire volontairement, mais par suite de vos emportements insensés, n'était-elle pas étendue à vos pieds, cadavre au front sanglant ? et si elle n'y était pas tombée, ce cadavre n'eût-il pas été le mien ? »

Cressy semblait ne savoir trop que répondre, car, comme presque tous les hommes violents et cruels, la présence d'esprit lui manquait souvent. Télésele reprit avec le même ton calme et grave : «— Pour me punir d'une timide prière que je vous faisais en faveur de quelques malheureux qui avaient imploré mon intercession, vous avez levé la bras sur moi pour me frapper avec la lourde poignée de votre épée ; cette fille courageuse s'était élancée en avant pour me défendre, et avait reçu, à ma place, le coup qui lui ouvrit la tempe et fut mortel. Le vénérable père Eloi, instruit de cette scène affreuse, avait cru pouvoir, en présence du cadavre de votre victime, vous faire quelques raisonnements qu'il eût été heureux pour vous d'écouter. Ce légitime exercice de son saint ministère méritait-il une punition quelconque ? Ne faut-il pas que chacun remplisse les devoirs de son état ? Guerrier, ne devez-vous pas combattre avec courage ? Prêtre, ne devait-il pas reprendre le pécheur et tâcher de lui faire sentir ses torts !

«— Je vous le répète, madame, les sermons ne sont pas de mon goût. Le prêtre n'a de droits sur le pécheur qu'autant que ce dernier s'adresse à lui, et il se passera du temps avant que je ne donne à aucun prêtre, sur terre, ce plaisir là ?

«— Vous n'en savez rien, Cressy : quelque moment terrible peut venir, et vous changer tout à coup, c'est tout le mal que je vous souhaite. Mais, pour en revenir à mon vieux chapelain, l'avez vous réelle-

ment exilé ?

» — Je l'ai renvoyé à son couvent, avec ordre de ne jamais revenir.

» — Me sera-t-il permis de lui chercher un successeur ?

» — Non, je ne veux ni moine ni prêtre chez moi.

» — Alors, malgré la répugnance que je sais que vous avez à me laisser mettre le pied hors du château sans vous, vous ne serez pas étonné, si, tous les dimanches et fêtes, au moins, j'en sors pour aller à l'église Saint-Pierre.

» — Je ne vous le permettrai pas.

» — Mais cette église est presque dans le château ; elle est au moins dans la première enceinte fortifiée : elle appartient au château, dont les plus anciens seigneurs y ont placé le chapitre de chanoines qui la dessert.

« — Oui, oui, » — s'écria Hugues en criant, « — et je me souviens d'une bonne histoire à ce sujet. Messeigneurs les chanoines de Montlhéry avaient coutume d'aller tous les ans processionnellement, avec leur abbé à leur tête, au monastère de Longpont, le jour de je ne sais quelle fête, et d'y dîner. Les moines s'en lassèrent enfin, car on ne sait combien les chanoines ont bon appétit, et cela leur coûtait gros. Les chanoines déclarèrent qu'ils ne s'en iraient pas à jeûn, les moines qu'ils ne leur donneraient pas à dîner. Terrible querelle entre estomacs affamés et bourse avare. Il fallut que le châtelain s'en mêlât. Je m'en serais mêlé, moi, en les mettant tous dehors.

» — Milon le Grand ne fit pas cela — dit tranquillement Télésile — il donna aux moines de Longpont un dédommagement annuel pour les frais du repas.

» — Et ces dévots personnages n'en furent pas satisfaits — interrompit Hugues — ils voulurent à toute force alors enterrer tout le monde. Ils n'étaient pas bêtes ; ils savaient que les enterrements font de bons revenus. Ha ! Ha ! c'était plaisant.

» — Le châtelain d'alors — reprit Télésile — fit mieux que d'en rire : il interposa son autorité pour obtenir de part et d'autre de sages concessions, où la justice fut respectée envers tous et fit ainsi la paix. Mais je ne vois pas en quoi toute cette histoire concerne le sujet dont nous parlions. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille assister aux offices de la Collégiale de Saint-Pierre ?

« — Je trancherai le mot, madame ; je ne me soucie pas de toute cette dévotion qui ne sert qu'à vous indisposer davantage contre moi qui ne suis pas dévot ; et j'ai été enchanté d'avoir trouvé un prétexte pour y mettre fin. Les dimanches et fêtes doivent se passer chez moi comme d'autres jours. La vie n'est déjà pas trop longue pour tout ce qu'on a faire. »

Télésile mit son ouvrage de côté et, le regardant avec une noble fermeté : « — Hugues — dit-elle — écoutez-moi. Je vous ai juré obéissance pour tout ce qui regarde cette vie, mais je ne me suis point engagée pour l'autre ; j'ai juré de vous consacrer mon existence mortelle, mais non pas à mon Dieu. Je fus sa créature avant de rien connaître sur terre ; je fus chrétienne avant d'être épouse ; et s'il faut pour vous plaire que je néglige des devoirs absolument et clairement commandés, que j'offense Dieu et me prive des moyens de salut qu'il nous a donnés lui-même, et qu'il veut qu'on emploie sous peine de son déplaisir, je vous le dis franchement et de la manière la plus positive : je n'y consentirai

jamais.»

Cressy la regarda comme s'il était stupéfait d'une résistance à laquelle il ne s'attendait point. Le dernier rayon du soleil couchant donnait en plein sur Télésile, éclairant sa pâle et noble figure, et faisant briller de mille feux ses grands yeux noirs qui avaient bien le regard d'aigle de sa race. « — Vous n'y consentirez pas ? — dit-il — voilà une expression un peu nouvelle pour mes oreilles.

« — Nouvelle pour ma bouche aussi — dit Télésile — car c'est la première fois qu'elle en sort. Mais vous l'en avez arrachée enfin.

« — Etes-vous encore à apprendre que ma volonté est de fer ?

« — Prenez garde, sire de Cressy ! une volonté de fer peut rencontrer une volonté de fer ; et alors laquelle se brisera des deux ?

« — Ce ne sera pas la mienne au moins.

« — Ni la mienne, quand il s'agit de choses qui touchent à mon salut éternel. En tout ce qui est indifférent ou douteux même, je n'ai jamais refusé de vous céder, car ma vie, depuis que je suis à vous, n'a été, je peux le dire, qu'un long sacrifice. Mais par la force que j'ai eue d'accomplir ce sacrifice et d'y persévérer, jugez de celle que j'aurai pour vous résister, quand mon devoir, quand ma conscience l'exigera ; et croyez que vous irez un peu trop loin si vous me défendez de prier Dieu et de le servir.

« — Avez-vous besoin d'une église pour cela ?

« — Oui, parce qu'une église est sa demeure spéciale ; parce qu'il veut qu'on l'y prie ; parce que dans tous les temps il a commandé d'honorer ses autels et d'y faire la profession publique de la foi qu'on a en lui. Parce que c'est là enfin qu'il dispense plus particulièrement les grâces dont notre faiblesse a tant besoin ici-bas. La religion n'est pas une vague et poétique rêverie qu'on peut nourrir dans le silence de son âme sans en exercer jamais les actes visibles : c'est une réalité qui veut des actions réelles, une obéissance véritable, un respect hautement avoué qui ne recule ni devant les sarcasmes de l'impiété, ni devant les flammes du martyre.

« — Que me fait tout cela ? que me fait tout ce jargon de moine dont on vous a rempli l'esprit ? ma passion pour vous ne s'est pas allumée aux feux de l'encensoir, et si vous étiez moins dévote, vous ne me paratiriez pas moins belle.

« — N'oubliez pas pourtant que cette devotion, qui n'est autre chose que le sentiment du devoir, est le seul lien réel qui m'attache à vous. Celui de l'affection, vous le savez trop, a toujours manqué de mon côté à notre triste union, et vous n'avez pas voulu faire naître celui qu'il vous eût été si facile de m'imposer, doux fruit de la reconnaissance, et de l'estime ; pourquoi, croyez-vous, suis-je votre épouse soumise et dévouée ? est-ce faute de fierté pour sentir vos injustices, ou faute de courage pour y résister ? détrompez-vous si vous avez jamais fait un rêve pareil. Le sang ne ment pas à son origine ; et n'oubliez pas que c'est celui d'une race de lions qui coule dans mes veines. Je suis une Montfort jusques dans le fond de mon âme ; et c'est comme une Montfort — continua-t-elle en se levant — que je vous regarde en face, sire de Cressy, et vous déclare que la religion seule m'a rendue ce que j'ai toujours été pour vous ; et que si vous voulez que j'y renonce et que je devienne même en apparence une impie, votre semblable, je vous quitte et je vais dire à mon père le respect que vous portez à son sang, à vos serments et à tous vos devoirs envers lui et envers moi. »

Ces paroles semblèrent passer comme un choc électrique dans tout le corps de Cressy. La regardant les yeux allumés d'une passion presque aussi terrible que la fureur : «— Si jamais tu songes seulement à pareille chose — s'écria-t-il — la mort t'arrêtera sur le seuil ! il faut que tu sois à elle, si tu veux cesser d'être à moi !

«— Quoi ! vous prétendez encore m'aimer après les outrages sans ombre et de toutes sortes dont vous m'accablez sans cesse ? après avoir même osé, avant-hier, lever la main sur moi !

«— Et tout en osant peut-être le faire encore ! — s'écria Cressy en grinçant les dents de rage — car si tu parles seulement de me quitter, je jure... »

Son poing fermé se leva sur sa tête. Comme le lion blessé, Téléstile bondit en arrière. «— Ne me touchez pas ! — s'écria-t-elle — je ne souffrirai jamais cela ! ne me touchez pas ? le sang de Claude coula avant-hier entre nous, et son spectre y est peut-être encore. »

Le soleil était couché depuis quelque temps, et le crépuscule était déjà assez gris. Le vent était fort et roulait avec rapidité à travers le ciel de gros nuages noirs. La lune sortit un instant d'un de ces nuages pour retomber presque immédiatement sous un autre, et le rayon furtif qu'elle jeta passa justement entre Téléstile et son féroce époux. Soit que ce rayon, par quelque bizarre effet d'optique eût pris une forme un peu humaine, soit que la conscience troublée du coupable lui eût donné cette forme, toujours est-il que Hugues de Cressy recula, pâlit, et, saisissant avec une terreur visible le bras de sa sœur, lui demanda si elle avait vu quelque chose. «— Oui — dit-elle avec présence d'esprit, voulant encourager une erreur qui pouvait être utile à sa malheureuse épouse comme à lui-même : — j'ai peur. »

Elle ne mentait pas, car elle tremblait de terreur. La violence de cette scène lui faisait craindre quelque autre événement dans le genre de celui de l'avant-vieille, et tout son courage ne lui suffisait pas pour en supporter la pensée. Jetant ses deux bras autour de son frère, elle se cramponna à lui comme avec effroi, mais en réalité pour comprimer ses mouvements et le mettre dans l'impossibilité de faire du mal. Ainsi appuyée sur lui, elle sentait les mouvements violents de son cœur qui battait comme s'il eût voulu s'échapper de sa poitrine, et comprit qu'une terreur surnaturelle, puisée dans les visions d'une mauvaise conscience, y avait versé pour un moment le seul penchant odieux que ce cœur ne connût pas : la peur. Il en devint maître pourtant bientôt, et essayant de rire : «— Mais comme vous avez toutes deux un air étrange ! — dit-il — qu'avez-vous ? allez ! allez ! les morts ne reviennent pas.

«— Ne me quitte point — dit Lucienne en serrant toujours ses bras autour de lui — laisse-moi m'appuyer encore sur toi, cela me fait du bien, cela me rassure. »

Hugues n'avait aucune véritable affection pour sa sœur, il n'en était pas capable, mais en ce moment il ne la repoussa pas. Téléstile s'assit tranquillement à la place qu'elle avait occupée et ordonna à Yvette d'allumer la lampe. Cet ordre fit croire à Cressy qu'elle avait cru aussi voir quelque chose d'étrange, et ne se sentait pas très-calme. Il n'osa pourtant le lui demander, car il était fort contrarié d'avoir laissé échapper malgré lui le mouvement d'effroi qui avait trahi l'impression qu'il avait reçue.

«— Allons — dit-il enfin à Lucienne en se dégageant de ses bras avec assez de douceur pour qu'elle ne craignit plus de lâcher — que

veulent dire toutes ces sottises ? de quoi avez-vous peur ? ce n'était pas la peine de faire allumer la lampe pour me montrer des figures aussi pâles que les vôtres. Vous devriez avoir honte de tout cela. Tâchez que cela ne se renouvelle plus, ou je vous renierai toutes deux comme indignes de porter mon nom.»

Et, sans faire la moindre allusion à la scène qui venait d'avoir lieu, il sortit.

«Cria Cressy en  
de me quitter,

«blessé, Têlésile  
lle — je ne souff-  
de coula avant-

«répuscule était  
ité à travers le  
n de ces nuages  
le rayon furtif  
poux. Soit qu'é-  
e forme un peu  
eût donné cette  
it, et, saisissant  
si elle avait vu  
voulant encou-  
épouse comme

«La violence de  
dans le genre  
faisait pas pour  
son frère, elle  
ur comprimer  
du mal. Ainsi  
son cœur qui  
omprit qu'une  
se conscience,  
ne ce cœur ne  
ôt, et essayant  
ange ! — dit-il  
s.

«jours ses bras  
a me fait du

«r, il n'en était  
«Têlésile s'assit  
«na à Yvette  
«avait cru aussi  
«me. Il n'osa  
«laissé échap-  
«pression qu'il

«de ses bras  
«lâcher — que

## CHAPITRE VI

Pendant toute la terrible discussion qui avait eu lieu entre Hugues de Cressy et son infortunée épouse, Sédilia, retirée dans la chambre à coucher de Lucienne, frémissait d'horreur de toute ce qu'elle entendait, car la seule porte qui la séparait du salon n'empêchait nullement le voix d'arriver jusqu'à elle. Elle se crut même autorisée à y prêter quelque attention, car il n'était pas impossible que dans la chaleur de la querelle l'un ou l'autre des interlocuteurs ne laissât échapper des choses qu'il lui serait utile de savoir, et qui pourraient l'éclairer sur ce qu'elle désirait le plus apprendre, le sort de son malheureux oncle. Elle écoutait donc, tout en priant ardemment le ciel de protéger la vertu contre les terribles emportements du crime, et de ne pas souffrir que la noble Télésile fût la victime de sa légitime et courageuse résistance à des ordres impies.

Élevée, comme elle l'avait été, Sédilia connaissait peu le monde et moins encore le vice. Elle avait entendu dire qu'il y avait des impies, mais jamais elle n'en avait rencontré. Aussi, décrire l'effet que les discours de Hugues de Cressy firent sur elle serait impossible. Son cœur battait avec violence, ses genoux tremblaient, et elle fut obligée, enfin de s'asseoir. Elle aurait volontiers fui pour ne plus entendre cette voix de blasphème et de fureur, mais il n'y en avait aucun moyen, car elle ne voyait d'autre issue à cette chambre que celle par laquelle elle y était entrée.

Frémissante et toute pâle d'horreur, elle restait donc assise non loin de l'unique fenêtre qui l'éclairait, et vis-à-vis de la porte du salon. Le lit de Lucienne était à sa gauche, et ce lit, garni de lourds rideaux de couleur sombre, occupait, de ce côté, presque toute la largeur de la chambre, qui était assez petite. Entre le pied du lit et le mur, qui était mitoyen avec celui du salon, il y avait pourtant un étroit espace occupé par un prie-Dieu en vieux chêne, dont la couleur foncée ressortait sur la tenture de laine d'un vert clair, et un peu passé par le temps qui couvrait les murailles de cette pièce, où tous les meubles étaient anciens, simples et d'un style sombre et sévère.

Quant le soleil disparut sous l'horizon, Sédilia fut prête à s'imaginer que, comme le festin d'Atrée, les blasphèmes de Cressy l'avaient fait fuir; et la première ombre du crépuscule tomba sur son front avec une sorte d'horreur qu'elle n'avait jamais sentie. Il faisait déjà assez sombre quand elle entendit Télésile s'écrier : « Ne me touchez pas ! le sang de Claude coula avant hier entre nous, et son spectre y est peut-être encore ! » — Sédilia crut qu'elle perdait connaissance; un meurtre allait peut-être se consommer, et quand elle se montrerait, que pourrait sa faible main pour y mettre obstacle? Pourtant, mue par l'instinct naturel que

le sang des héros avait peut-être mis dans son cœur, elle se leva et allait s'élançer en avant, oubliant la promesse qu'on lui avait fait faire de ne se mêler jamais de rien, et, au risque de partager le sort de l'infortunée Claude, quand la voix de Cressy, dont l'expression était toute changée parvint à son oreille avec ces mots : «— Lucienne, n'as-tu rien vu ? »— Elle entendit la réponse de Lucienne ; elle entendit (si on peut s'exprimer ainsi) le silence effrayant qui régna ensuite pendant quelques instants ; puis elle entendit encore la voix brisée et défaillante de Cressy essayer de rire en disant : «— Les morts ne reviennent pas. »— Et sa main glacée, qui était déjà sur la porte pour l'ouvrir, se retira avec un geste d'effroi qu'elle éprouvait pour la première fois de sa vie, et dont elle n'avait entendu parler qu'à peine.

Nous l'avons dit : le crépuscule était déjà sombre, mais pas encore assez pour empêcher de distinguer les divers objets qui étaient dans la chambre. Sédilia, tout en se retirant de la porte lentement et à reculons, cru voir, comme on voit sans regarder, qu'il y avait entre le pied du lit et le prie-Dieu, quelque chose de blanc qui, l'instant auparavant n'y était pas. Sans autre terreur que celle causée par les diverses péripéties de la scène dont la pièce voisine avait été le théâtre, elle tourna les yeux de ce côté et vit distinctement une grande femme debout, qui, la main appuyée sur le prie-Dieu, restait immobile.

Croyant d'abord que c'était Tésile qui, s'étant échappée du salon, était venue par quelque porte, masquée peut-être par le lit, se réfugier dans la chambre de sa belle-sœur, Sédilia fit, sans aucune crainte, plusieurs pas vers elle. Mais, quand elle fut assez proche pour pouvoir, malgré l'obscurité toujours croissante, bien voir ses traits, elle s'arrêta, car ce n'était pas Tésile. Deux yeux, noirs comme les siens, mais fixes et d'une expression effrayante, éclairaient une figure si maigre, que les os semblaient prêts à percer la peau sèche et décolorée qui la couvrait. Cette maigreur, hideuse par son excès, faisait paraître d'une grandeur démesurée les yeux qui, rendus saillants par le creux des joues, avaient l'apparence de vouloir sortir de leur orbite. Cette figure extraordinaire n'était pas celle d'une femme avancée dans la carrière de la vie ; elle pouvait même être jeune encore, mais il aurait été aussi difficile d'y attacher aucun âge précis que de calculer avec une exactitude positive celui d'un mort sur les ossements blanchis trouvés dans sa tombe.

Sédilia, trop peu accoutumée à des histoires d'apparitions surnaturelles, dont on ne l'avait guères entretenue jusqu'alors, pour se livrer aisément à des idées de la sorte, eut le courage de lui adresser la parole : «— Qui êtes-vous ? »— dit-elle.

Pas un mot de réponse, pas le moindre mouvement même dans les yeux n'annonça qu'elle eût été entendue.

Le froid gagna le cœur de la jeune fille, dont l'imagination avait déjà été si vivement saisie par ce qui s'était passé près d'elle. Elle recula en tremblant, et, par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, cacha sa figure dans ses mains. Quand elle releva la tête, tout avait disparu. Elle était seule.

Avec un sentiment de terreur, qu'elle ne put maîtriser, elle regarda derrière elle. Elle frémissait à l'idée de voir peut-être au-dessus de son époula cette figure étrange qui avait pu seulement changer de place. Mais elle ne vit rien. Tremblante, elle regagna la chaise où elle avait été assise et s'y laissa tomber, incapable de se soutenir davantage.

Une pensée horrible était entrée dans son âme. Quelque chose d'extraordinaire s'était certainement passé dans la chambre voisine ; le farouche Cressy avait tremblé, et qu'avait il fallu pour produire cet effet ? Pas peu de chose sans doute, car, parmi ses affreux défauts, personne n'avait encore mis la lâcheté. D'ailleurs, les paroles qu'elle avait entendues indiquaient une cause surnaturelle de terreur qui devait avoir frappé Lucienne aussi. Quelle pouvait être cette vision qui avait glacé le fier châtelain au milieu des transports sans frein de sa colère ? « — Qu'est-ce que cela pouvait être ? » — se répétait Sédilia, « — sinon l'ombre de sa victime qui, évoquée peut-être par les paroles terribles de Télésile, était venue lui sauver encore une fois la vie ! » — Sûre que le prodige avait eu lieu, elle passa facilement de cette conviction à celle qu'il s'était continué pour elle, et que, pour quelque raison, mystérieuse sans doute, et qu'elle ne cherchait même pas à pénétrer, l'ombre de Claude lui était apparue aussi.

Cette idée lui inspira quelque horreur, mais elle sentait combien elle aurait frémit davantage si sa main, comme celle de Cressy, avait été rougie de sang. « — Je suis innocente, » — se disait-elle, « — il n'y a pas un mort dans le tombeau qui puisse me vouloir du mal. » — Cette douce réflexion la rassura sur toute possibilité de danger, mais ne put l'empêcher de frissonner, malgré elle, en pensant qu'elle avait presque touché le linceul d'une habitante de l'autre monde.

Pâle, et toute bouleversée d'une terreur bien excusable assurément, elle restait immobile sur la chaise où elle était tombée, n'osant respirer qu'à peine, tout en se demandant pourquoi elle avait peur, puisque sa conscience était sans reproche. Cette idée amortissait encore, chez elle, l'extrême frayeur qui aurait pu la priver du sentiment ou peut-être de la raison pendant qu'elle se voyait forcée de rester seule, et sans lumière, dans cette chambre où un spectre rôdait peut-être encore autour d'elle. Le ciel, qui voyait sa position pénible, la soutenait sans doute, mais ne croyait pas devoir pousser le miracle jusqu'à lui ôter toute impression d'horreur et d'effroi.

On eût dit que dans la pièce voisine on ne s'occupait plus d'elle. Elle pensait bien que Hugues de Cressy était parti, mais elle n'osait paraître puisqu'on lui avait défendu de revenir avant d'être appelée. Soudain la voix de Télésile se fit entendre, disant : « — Et cette pauvre enfant ? elle doit bien s'ennuyer là toute seule, Lucienne, vous l'avez oubliée. »

« — C'est bien vrai — répondit sa belle-sœur dont la voix était encore tout agitée, tandis que celle de la dame de Cressy avait repris sa fermeté ordinaire — Yvette, allez lui dire qu'elle peut revenir. »

Quand Sédilia entra, son excessive pâleur frappa les deux dames. Lucienne la fit encore s'asseoir à ses pieds et lui demanda avec bonté si elle se sentait mal portante. La jeune fille avait déjà pris la résolution de ne pas lui parler de ce qu'elle avait vu, de peur de passer pour visionnaire, et aussi dans la crainte charitable d'ajouter quelque amertume de plus à des peines déjà si grandes, en y mêlant celle d'une nouvelle terreur. Elle répondit donc simplement qu'elle avait eu peur d'entendre quelqu'un si fort en colère que le sire de Cressy semblait l'avoir été.

« Ah ! ma pauvre petite — dit Télésile — il faut vous accoutumer à tout cela si vous rester avec nous ; bien heureuse encore quand ce ne sera rien de pire. »

« — Craignez-vous donc qu'il vous tue ? » — demanda Sédilia, en

Quelque chose  
 ombre voisine ; le  
 our produire cet  
 eux défauts, per-  
 oles qu'elle avait  
 r qui devait avoir  
 u qui avait glacé  
 de sa colère ?  
 édilia, « — sinon  
 roles terribles de  
 » — Sûre que le  
 onviction à celle  
 son, mystérieuse  
 r, l'ombre de

sentait combien  
 le Cressy, avait  
 elle, « — il n'y a  
 mal. » — Cette  
 er, mais ne put  
 de avait presque

ble assurément,  
 n'osant respirer  
 eur, puisque sa  
 core, chez elle,  
 ou peut-être de  
 e, et sans lumi-  
 e encore autour  
 ait sans doute,  
 i ôter toute im-

ait plus d'elle.  
 ais elle n'osait  
 d'être appelée.  
 Et cette pauvre  
 ne, vous l'avez

oix était encore  
 pris sa fermeté

es deux dames.  
 a avec bonté si  
 is la résolution  
 er pour vision-  
 que amertume  
 d'une nouvelle  
 eur d'entendre  
 l'avoir été.

accoutumer à  
 e quand ce ne

da Sédilia, en

tremblant, car elle ne savait pas si, dans la position qu'elle occupait, elle pouvait, le premier jour de sa réception, se permettre une semblable question sans offenser.

Pourtant il ne parut pas qu'elle eût excité aucun déplaisir, car Têlésile lui répondit avec bonté : « — Il est inutile, Sédilia — dit-elle — de chercher à vous cacher ce qu'il vaut ; autant que vous le sachiez pour guider d'autant mieux votre conduite. Non, je ne crains pas positivement qu'il me tue, à moins que ce ne soit dans quelque accès violent de colère, car il a pour moi un reste d'amour qui sommeille souvent, mais qui éclate encore de temps en temps ; pourtant vous pourriez tout de même voir couler le sang ; sa main n'en est pas avare ; et, si vous prenez quelque intérêt à nous, tâchez que ce ne soit jamais le vôtre.

« — Je ne ferai rien pour l'irriter, car je ne désire pas mourir encore. Puissé-je n'avoir jamais à lui parler ni à le voir. Mais, noble dame, pardonnez si je vous le demande, c'est donc un monstre que ce sire de Cressy ? ne croit-il même pas en Dieu ?

« — Il y croit, Sédilia ; sa foi, au fond, n'est pas aussi morte qu'il veut se le persuader. J'ai vu bien des preuves de cette vérité-là. Mais mille vices ont pris en lui un développement trop marqué pour que la religion puisse avoir le moindre pouvoir sur son cœur. Il se fait un point d'honneur de s'en moquer et de la fouler aux pieds. Mais il viendra peut-être un jour où il se rappellera tout cela avec des larmes de sang. Je le désire sincèrement, au moins, pour lui.

« — Et vous êtes forcée de rester avec lui ? d'endurer ses mauvais traitements ? de céder à tous ses caprices ? de chercher encore à lui plaire ?

« — Sédilia, n'oubliez pas dans tout le cours de votre vie, cette vérité : quand on prend un état on en prend tous les devoirs. Il ne s'agit pas alors d'écouter nos répugnances et nos désirs, mais de savoir ce que Dieu nous demande, et de ne lui refuser rien. Le grand tort que nous avons ici-bas c'est de vouloir à toute force, et toujours, être heureux, oubliant que la terre est un lieu d'épreuve et que le bonheur parfait n'habite qu'un meilleur monde où Dieu nous appelle tous. Malheur à celui qui s'égare en route pour courir après les fleurs qu'il voit croître loin de lui ! il peut cueillir celles qui sont sur le bord de son chemin et bénir le ciel si leur parfum est doux, mais qu'il s'en contente. S'il les néglige pour celles qui sont hors de sa portée, il peut trouver entre celles-ci et lui tout un océan de larmes.

« — Je tâcherai ne me souvenir toujours de ces conseils — dit Sédilia qui lui avait prêté une attention profonde — mais pardonnez si je vous fais une demande peut-être déplacée en ma bouche. Est-il possible que vous puissiez trouver, sur votre chemin à vous, quelques fleurs ?

« — Il en est toujours, Sédilia, pour qui fait son devoir. Une conscience en repos et le sentiment de l'approbation céleste sont comme deux roses d'Éden qui croissent sur toutes les routes et sont à la portée de toutes les mains.

« — Et n'avez-vous jamais envie d'étendre un peu le bras pour saisir plus loin quelque autre belle fleur dont le parfum pourrait s'unir avec le leur sans l'altérer en rien, comme la rose sans épines de la paix et de la liberté ? peut on suivre un chemin aride et stérile sans être tenté de retourner un peu sur ses pas, et de reprendre, sur les buissons qu'on a dépassés, quelques branches de la douce aubépine qui était là sur sa route à l'aurore de sa vie, et qu'on avait peut-être alors regardée avec dédain.

» — Et si l'aubépine n'a jamais fleuri pour vous ?

» — Vous comprenez donc ma pensée ?

» — Je la comprends. Vous me demandez pourquoi je ne m'arrête pas sur le chemin épineux que je traverse pour aller redemander à ce berceau de notre enfance, le toit paternel, qui devrait être en effet tout d'aubépine et de roses, les parfums de consolation et l'amour qui manquent à ma vie. N'est-ce pas cela ?

» — Je l'avoue. Pardonnez si je suis trop téméraire.

» — Vous ne l'êtes point ; cela m'amuse de vous entendre. Mais on ne peut pas reculer quand le devoir vous dit : marche toujours, dût le sang couler de tes pieds déchirés. Pour être autorisé à le faire, il faut que le devoir même change de langage et vous dise : retourne.

» — Et n'est-il pas dur de marcher ainsi parmi les ronces et les épines sans trouver jamais un peu de gazon pour reposer au moins ses pieds ?

» — Oui, c'est dur ! — s'écria Télésile dont le cœur semblait plein — plus dur qu'on ne peut se le figurer sans l'avoir éprouvé... mais la tempête ne souffle que par l'ordre de Dieu — ajouta-t-elle en reprenant son calme habituel — il faut baisser la tête quand elle passe. Lucienne — reprit-elle après un moment de silence, comme si elle avait besoin de changer le cours de ses idées — avez-vous remarqué la manière dont votre jeune protégée a soutenue cette conversation ? Savez-vous qu'elle ma étonnée ?

» — Et moi aussi — répondit Lucienne — il faut non-seulement qu'elle ait eu de l'éducation, mais qu'elle ait été accoutumée à parler avec des personnes qui en avaient.

» — Je n'ai parlé qu'avec mon oncle — dit Sédilia — je n'ai guères vu le monde.

» — Alors votre oncle devait l'avoir vu, et beaucoup. N'a-t-il jamais été attaché à quelque grande famille à titre de chapelain ou de ménestrel, peut-être ?

» — Il n'était pas dans les ordres ; il n'était pas ménestrel non plus ; mais il avait vu de grands seigneurs et leur avait parlé même souvent.

» — Vous avez fait tout à l'heure une allusion au bonheur du toit paternel ; il me semble pourtant, d'après ce que vous nous avez dit, que vous ne l'avez guères connu.

» — Le toit paternel, pour moi, était le toit du parent qui avait remplacé mon père : mais je comprends bien tout le bonheur qu'on doit trouver auprès d'un père véritable.

» — Vous regrettez de n'avoir jamais connu le vôtre, ni votre mère ?

» — Je le regrette vivement. Ils ont été pourtant bien remplacés auprès de moi.

» — Tout à fait pour votre cœur ?

» — Tout à fait.»

La conversation changea, et pendant tout le reste de la soirée on ne parla que de choses indifférentes. Télésile était calme et tranquille comme de coutume, mais Lucienne ne semblait pas encore remise de l'émotion que la conduite violente de son frère avait excitée en elle. Elle ne pouvait s'occuper à rien, et des larmes étaient sans cesse prêtes à s'échapper de ses yeux.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Sédilia reçut l'ordre d'accompagner Lucienne à sa chambre. Ce ne fut qu'avec une sorte d'appréhension secrète qu'elle y entra, et ses regards se portèrent presque in-

volontairement vers le prie-Dieu, comme si elle craignait d'y voir encore quelque objet d'épouvante; mais rien n'était là, et quand Lucienne s'y agenouilla pour faire sa prière du soir, la terreur de la jeune fille se dissipa au murmure presque imperceptible de ses oraisons saintes.

Lucienne, dès qu'elle fut couché, dit à Sédilia qu'elle pouvait se retirer, et comme celle-ci allait sortir par le salon pour regagner de là sa chambre, elle lui fit voir dans un coin obscur une porte qui y communiquait. Cette porte, que Sédilia n'avait point remarquée jusqu'alors, lui causa une légère surprise, et elle se demanda si l'être qu'elle avait vu, ne pouvait pas être, après tout, une femme vivante qui serait entrée par là. Un moment de réflexion détruisit cette supposition. Pour arriver de cette porte à la place où elle avait vu ce personnage mystérieux qu'elle cherchait à comprendre, il aurait fallu que celui-ci traversât toute la chambre; pour s'en aller c'eût été la même chose, et une vivante n'aurait-elle point fait entendre le bruit de ses pas? d'ailleurs elle n'avait voilé ses regards qu'un instant, et ce temps n'aurait suffi à personne pour traverser la pièce, et sortir sans une précipitation qui n'aurait guères pu être tout à fait silencieuse. Elle fut doublement convaincue que ce n'était point par là que l'objet de son effroi était entré, quand elle s'aperçut combien cette porte, qui donnait dans sa chambre, était bruyante et dure à ouvrir, elle fut obligée d'y mettre les deux mains pour y parvenir et de la tirer après elle avec quelque violence pour la fermer. Non, cette porte rebelle ne pouvait être pour rien en tout cela; mais Sédilia fut bien aise de son existence; elle se sentait moins isolée et plus en sûreté ainsi sous la protection immédiate de la noble fille qu'elle s'était résignée à servir pendant un temps, et dont les manières douces et aimables avaient gagné sa confiance du premier abord.

L'autre porte, qui se trouvait dans la chambre de Sédilia, ne communiquait avec l'escalier que par la chambre d'Yvette qu'il fallait traverser. Yvette ayant achevé son service auprès de sa maîtresse, était déjà rentrée chez elle, et Sédilia, désirant lui parler un peu, alla la trouver sous prétexte de lui demander ce que ses devoirs du lendemain pourraient exiger. Yvette était d'un caractère obligeant et communicatif, elle entra donc volontiers en explication avec sa jeune compagne, et la complimenta sur la manière dont elle s'était comportée pendant cette première journée. — Je crois — dit-elle — que vous êtes en bon chemin pour obtenir la faveur de la demoiselle de Cressy. Vous lui plaisez beaucoup, et elle paraît même prendre intérêt à vous.

— Elle est si gracieuse et si bonne que c'est avec plaisir que je l'entends dire. Son service ne doit pas être pénible?

— Nullement. Vous la trouverez toujours la même. La pauvre fille qu'on a enterrée hier l'aimait bien.

— Et il me semble qu'elle en est bien regrettée?

— Beaucoup; mais je crois que vous finirez par la remplacer parfaitement, et qu'elle s'attachera à vous plus promptement encore qu'elle ne s'est, dit-on, attachée à elle.

— Elle était pourtant plus âgée que moi, je crois.

— Qui; mais c'est, peut-être, votre extrême jeunesse même qui a parlé ainsi tout de suite en votre faveur. On s'intéresse aisément à une fille de votre âge.

— Quel âge avait Claude? — demanda Sédilia qui désirait la faire causer un peu à ce sujet pour tâcher d'apprendre quelque chose de son

physique, qu'elle voulait comparer à celui de l'étrange apparition qu'elle avait vue.

» — Vingt-cinq ans — répondit Yvette — ou du moins elle les aurait eus bientôt.

» — C'était jeune pour mourir. Était-elle jolie ?

» — Non, du tout. Assez grande pourtant ; grande et mince ; maigre même.

» — De figure aussi ?

» — Oui ; très maigre. Elle n'avait, à dire vrai, en sa faveur, que de grands yeux noirs assez brillants, mais qui étaient même trop grands pour sa figure.»

Sédilia frémit malgré elle ; ce signalement se rapportait trop bien pour ne pas lui causer quelque émotion secrète. Elle ne parla des cheveux car elle ne les avait pas vus ; ceux du fantôme ( elle ne pouvait le nommer autrement ) étaient entièrement cachés par une espèce de voile épais qui passait en bandeau sur son front. Comme elle en savait maintenant assez, elle changea un peu le tour de la conversation et demanda à Yvette si elle n'avait pas eu bien peur pendant la scène que le châtelain avait faite à sa maîtresse.

» — Hélas ! — dit-elle — le cœur me bat toujours en des moments pareils ; surtout depuis l'événement affreux d'avant-hier. Ce sera mon tour un jour, car je ne laisserai certainement pas frapper ma noble maîtresse sans chercher à la défendre. Si je n'avais pas été absente, c'est moi au lieu de Claude qui serais dans la tombe. Déjà ce soir je me précipitais en avant quand le sire de Cressy a retiré son bras.

» — Yvette — dit Sédilia d'un ton sérieux — vous sentez bien qu'étant dans la chambre voisine je n'ai pas pu faire autrement que de tout entendre ; mais je n'ai pas vu, et il y a une chose qui excite beaucoup ma curiosité. Qu'est-ce qui a arrêté le bras du sire de Cressy puisque ce n'est pas vous ni sa sœur, je crois ?

» — Je n'en sais rien. C'est un mystère inexplicable pour nous.

» — Mais il m'a semblé qu'il a cru voir quelque chose ?

» — Il me l'a semblé aussi, car il est resté un instant tout pâle, les yeux fixes et les cheveux presque hérissés sur sa tête. C'est la première fois de ma vie que je l'ai vu ainsi.

» — Mais cette terreur devait avoir une cause. Que regardait-il alors ?

» — Ce qui me semblait le vide, éclairé seulement par un rayon passager de la lune. Mais peut-être y avait-il quelque chose que je ne voyais pas.

» — Mais que la demoiselle de Cressy semble pourtant avoir vu aussi.

» — C'est vrai ; elle s'est serrée contre son frère comme si elle avait eu peur ; mais je crois que c'était seulement un prétexte pour le retenir. Elle ne vous a parlé de rien ?

» — De rien qui eut rapport à cela ; et elle n'a pas même semblé intimidé de l'idée de rester seule dans sa chambre.

» — Pourquoi l'aurait-elle été ? si quelque chose avait paru ce n'était pas là.

» — Mais ne peut-on pas être un peu impressionnée en quelque lieu que ce soit, de l'idée qu'on a vu un fantôme ?

» — En vérité je n'en sais rien, car je n'ai jamais vu de fantôme. J'y crois cependant fermement, mais je pense que lorsqu'ils paraissent, ce ne peut être qu'aux yeux des criminels.

« — Et si la demoiselle de Cressy pourtant l'a vu ?

« — Elle n'a rien vu, ma chère Sédilia ; elle a dit à sa sœur qu'elle n'avait feint d'être effrayée que pour ajouter à l'impression que son frère semblait avoir reçue, et pour le retenir loin de celle sur qui il avait osé encore lever la main. Je ne crains pas de vous l'avouer ; vous n'irez certainement pas le répéter au sire de Cressy à qui il est bon de laisser tout son effroi, car si jamais l'homme a eu peur, il a bien eu peur ce soir.

« — Et pas sans cause, probablement. Puisque vous croyez aux fantômes qui poursuivent le crime, vous devez être de mon avis.

« — Oh ! oui, car... mais à quoi bon parler de ce que tout le monde sait ? le sang des malheureux qu'il fait égorger sans cesse sous le moindre prétexte, crie assez fort contre lui.

« — Il faut que votre maîtresse soit un ange de vertu pour le supporter comme elle le supporte.

« — Elle est vraiment un ange et une martyre aussi, car elle souffre bien, il faut espérer qu'elle en sera dédommée dans le ciel. Son sort a été cruel sur terre.

« — Depuis son mariage avec le sire de Cressy seulement, je suppose ?

« — Ma jeune amie, ne me questionnez pas trop ; vous devez sentir qu'il est de mon devoir de parler avec beaucoup de discrétion de tout ce qui regarde ma maîtresse. Il n'y a aucun mystère dans son sort, car beaucoup de personnes en connaissent toute l'amertume ; mais je ne pense pas que ce soit à moi d'en parler à ceux qui peuvent l'ignorer encore. Croyez-moi, recevez cette leçon : moins on dit des affaires de ses maîtres mieux cela vaut.

« — Je pense ainsi, et je vous approuve du fond de mon cœur. Pardonnez si j'ai paru indiscret ; ce n'était pas mon intention, et je ne crois pas que ce soit dans mon caractère. »

Elle souhaita le bonsoir à Yvette et rentra chez elle, mais non sans éprouver un peu la vérité de ce qu'elle avait dit avec tant de connaissance de cause, qu'on peut avoir quelque répugnance à se trouver seule après une émotion du genre de celle qu'elle avait ressentie. Mais la religion, la raison, et un fond de courage naturel vinrent à son secours, et elle sut se commander assez pour regarder avec quelque hardiesse autour d'elle, et ne pas une fois fermer les yeux avant qu'elle ne fût étendue dans son lit. Elle éprouva les heureux effets de cet effort énergique de sa volonté, et s'endormit au milieu d'une tranquille prière.

Le lendemain, ce fut encore la même routine de soins, fort nouveaux pour elle, mais auxquels elle se soumettait avec l'entière résignation qu'elle puisait dans le motif secret qui les lui avait fait embrasser. Chaque jour les ramenai, et chaque jour se passait sans sembler devoir rien faire pour avancer la découverte qui était l'objet de tous ses vœux. Elle ne négligeait pourtant rien de ce qui pouvait lui procurer quelques lumières. Elle causait avec les domestiques et tâchait de les faire causer, mais c'était en vain. Il était évident qu'ils ignoraient complètement les circonstances qui avaient mis le château de Montl'héry au pouvoir de Hugues de Cressy, et ce qu'était devenu son ancien possesseur, le comte de Troyes. Ceux qui se croyaient les mieux instruits répétaient l'histoire que leur maître avait faite lui-même au roi ; histoire à laquelle Sédilia ne pouvait croire. Elle savait que jamais Milon n'aurait songé un instant à céder sa seigneurie à son plus mortel ennemi, ni donné à ses vassaux un tel tyran pour maître. Elle le savait d'autant

mieux qu'il lui avait dit plus d'une fois que le motif principal qui l'avait porté à réclamer ses droits près du monarque était le désir de sauver tant de malheureux d'un joug si cruel. Sans rien connaître de son amour pour Têlésile de Montfort, elle avait remarqué en lui, dans les derniers temps, une recrudescence d'éloignement pour Hugues de Cressy, et ne doutait pas qu'il n'eût, pour cela, de bonnes raisons, car Milou n'était pas de caractère à haïr aisément, ni à soupçonner qu'on le haïssait sans de fortes preuves. Non, il n'avait pas cédé à un tel monstre le château de ses pères ; et elle était certaine aussi qu'il n'était pas allé en Palestine, car il lui aurait, sans aucun doute, parlé de ce projet. Il n'y avait donc qu'une seule supposition à faire : il était prisonnier de Hugues de Cressy.

Mais, hors le prieur de Longpont, dont la bouche était fermée par les menaces affreuses du tyran il n'y avait qu'elle seule qui fût en état d'en être aussi certaine. Personne n'avait vu ce qui s'était passé la nuit où la bannière de Cressy avait remplacé sur les tours du château celle de ses anciens seigneurs. Il n'était donc pas étonnant que ceux qui habitaient maintenant ce lieu crussent au récit de Hugues, que nul ne pouvait contredire. Sédilia pourtant ne se découragea pas ; un secret pressentiment lui disait que son oncle était dans le château même, et elle épiait avec des yeux de lynx le moindre mouvement qui portait la plus légère apparence de mystère.

Elle avait attendu dire à l'hôtellerie où elle avait passé une nuit qu'une sorte de voiture couverte était arrivée secrètement au château, entourée d'une forte garde. En accompagnant, le dimanche, Têlésile et Lucienne à l'église de Saint-Pierre (car le sire de Cressy avait jugé à propos de fermer les yeux à ce sujet), elle aperçut dans une des cours qu'on traversait une voiture de construction grossière, semblable à celles dont on se servait pour transporter les récoltes, mais dans laquelle on avait établi une espèce de cabane soigneusement fermée, où deux hommes auraient pu, à la rigueur, se tenir, et qui était percée de quelques trous fort petits comme pour y admettre un peu d'air. C'était là, sans doute, la voiture en question. Elle n'était pas venue pour chercher quelqu'un puisqu'elle n'était pas repartie ; elle n'était pas venue vide, puisqu'elle avait été accompagnée d'une si forte garde. Elle avait donc amené quelqu'un, qu'on ne voulait pas laisser voir, et ce quelqu'un était encore dans le château.

Une autre remarque vint confirmer ses soupçons. De la fenêtre qui éclairait l'escalier, on plongeait sur la cour intérieure, et on était si bien en face de l'entrée, que la vue se prolongeait, à travers les deux autres cours, jusqu'à la sortie extérieure. Pour voir un peu ce qui se passait, Sédilia regardait souvent par cette fenêtre, et elle acquit ainsi la certitude que tout le monde pouvait entrer assez librement, mais que, ne restât-on qu'un instant, on était toujours accompagné pour sortir. Pourquoi cette formalité si on n'avait pas peur que quelqu'un s'échappât ? Ordinairement on est plus inquiet de ceux qui entrent dans une place fortifiée que de ceux qui en sortent ; il y avait donc une raison pour qu'on en agit autrement dans celle-ci, et cette raison devait être qu'il y avait des prisonniers.

À l'étage au-dessus de celui qu'habitaient les dames de Cressy, il y avait certainement une personne un peu mystérieuse, bien que se ne pût être celle que Sédilia désirait tant retrouver, puisque c'était une femme. Elle avait, disait-on, une cinquantaine d'années ; elle était grande et

taillée en force, mais Sédilia n'avait pas pu la voir en face pour connaître ses traits. Cette femme qu'on appelait Gertrude, bien qu'elle fût évidemment d'un rang très-inférieur, car sa mise était grossière et commune, ne se mêlait pourtant d'aucun des soins de la domesticité, mais vivait dans un appartement où on lui portait, au contraire, tout ce qu'il lui fallait, et où Lucienne entraît seule de temps en temps. Une partie de cet appartement passait au-dessus de la chambre de Sédilia, et celle-ci y entendait quelquefois marcher avec une rapidité extrême : ce ne pouvait être que Gertrude, qui se livrait à ce singulier exercice. Était-elle donc prisonnière pour se donner ainsi un mouvement qu'elle aurait pu, sans cela, prendre bien mieux hors des murs ? En ce cas, ce pouvait être elle qu'on surveillait, elle qu'on avait amenée secrètement la nuit. Sédilia garda quelques jours cette pensée, qui la contrariait, car elle affaiblissait son espérance ; mais elle lui fut bûce bientôt, car elle vit un jour Gertrude traverser fort tranquillement les cours, et sortir, avec la simple formalité d'être accompagnée, comme tout le monde, jusqu'à la porte extérieure par un des gardes. Elle resta plus d'une heure après sans qu'on semblât s'occuper d'elle. Elle était donc libre, et ce n'était pas elle qu'on surveillait. Sédilia put espérer encore.

Elle tâcha de faire causer un peu Yvette au sujet de cette femme, dont l'existence ne lui semblait pas d'un genre tout à fait ordinaire ; mais elle n'en put tirer que fort peu de chose. C'était une personne pour laquelle on avait quelques égards ; elle était d'un caractère sauvage, et ne voulait pas qu'on allât chez elle. Ces réponses vagues firent croire à Sédilia qu'elle ne devait pas en savoir davantage, et comme ce secret-là (si vraiment il y avait quelque secret) ne pouvait guères concerner celui qu'elle désirait tant pénétrer, elle n'insista pas.

Lucienne et Térésile étaient toujours bonnes et même affectueuses pour elle. La seconde semblait se plaire beaucoup à la faire causer, et fixait quelquefois sur elle un regard pénétrant, comme si elle doutait, de plus en plus, qu'elle fût réellement ce qu'elle prétendait être. Du reste, elle ne communiquait jamais ce soupçon à Lucienne, qui, douée de moins de perspicacité, ne s'imaginait rien de semblable, et croyait de bonne foi que tout ce qu'il y avait de supérieur dans l'esprit et les manières de sa jeune suivante, provenait seulement de l'éducation qu'elle avait reçue. Sédilia, de son côté, aimait à écouter Térésile, car elle trouvait chez elle des principes si solides et une force d'âme si grande, que tout ce qu'elle désirait était d'apprendre à l'imiter ; mais son cœur penchait peut-être un peu en faveur de Lucienne, dont elle comprenait mieux les chagrins de sœur, qu'elle ne comprenait les chagrins d'épouse de l'autre. Ces derniers pouvaient finir soit par la séparation, soit même par la mort, et comme il y avait absence d'affection, ils ne laisseraient pas de trace ; au lieu que les autres tenaient à un lien par sa nature indissoluble, et, basés, comme ils l'étaient, sur un attachement réel et sincère, devaient être d'autant plus vifs. Elle ignorait tous les secrets de la douleur de Térésile. De temps en temps, elle croyait remarquer qu'elle avait pleuré et se demandait pourquoi elle se chagrinait tant pour les mauvais procédés d'un époux qu'elle n'aimait pas ; elle était tentée même de la trouver, sous ce rapport là seulement, un peu faible : tant il faut s'abstenir de juger les autres ! tant on est sujet à se tromper quand on ne sait pas parfaitement les causes secrètes de tout ce qu'on remarque en eux !

Le sire de Cressy semblait avoir conservé une impression assez

forte de l'étrange prestige qu'une mauvaise conscience, peut-être, avait fait passer devant ses yeux, car, de quelque temps, il ne suscita aucune nouvelle querelle à son infortunée épouse. Il la laissait aller à l'église les dimanches et fêtes, sans faire de remarque à ce sujet, jugeant sans doute au-dessous de sa dignité de paraître céder, et, d'un autre côté, ne se souciant peut-être pas de risquer l'éclat que Télésile semblait si disposée à faire dans le cas où il persisterait dans son refus. Il y eut ainsi une espèce de trêve ; mais cette trêve ne s'étendit point en dehors des murs du château : il était toujours la terreur des environs, et l'exécration des malheureux vassaux tombés sous son pouvoir, qui avaient, chaque jour, à pleurer quelque parcelle de leur bonheur que ses mains cruelles avaient détruite.

Sédilia aurait bien voulu se promener un peu seule et écouter les on dit des uns et des autres : mais Lucienne, par une juste considération pour son extrême jeunesse, ne voulait pas le lui permettre. Elle l'emménait quelquefois avec elle faire des courses assez longues, dont le but secret était presque toujours quelque douleur à soulager ; mais Télésile n'était jamais de la partie : Cressy ne lui permettait de sortir qu'avec lui, et il était bien rare qu'il eût la pensée de lui accorder ce plaisir. Quand, par hasard, l'idée lui en venait, il la conduisait à cheval, et entourée d'une escorte, à Châtres ou à tout autre endroit, dans un rayon de deux ou trois lieues. Puis il se passait des semaines, des mois même sans qu'elle traversât le dernier pont-levis du château, où elle ne vit les campagnes autrement que du haut des tours.

Sédilia apercevait quelquefois de loin le châtelain, dont la figure dure ajoutait à l'horreur qui lui inspiraient ses vices ; mais elle l'évitait avec soin, selon la recommandation de Lucienne et celles de sa propre prudence, qui lui conseillait de n'avoir aucun démêlé quelconque avec lui avant de pouvoir lui porter les grands coups. Lui, de son côté, il ne cherchait pas beaucoup à la voir. Peut-être, s'il avait su combien elle était belle, aurait-il été un peu plus curieux ; mais tout le monde avait assez de charité pour ne point parlé devant lui des charmes de la pauvre jeune orpheline, et attirez ainsi sur elle l'attention d'un homme dont la haine et l'admiration pouvaient lui être également funestes.

peut-être, avait  
suscita aucune  
à aller à l'église  
et, jugeant sans  
à autre côté, ne  
semblait si dis-

Il y eut ainsi  
en dehors des  
s, et l'exécration  
avaient, chaque  
mains cruelles

et écouter les  
e considération  
tre. Elle l'em-  
ngues, dont le  
soulager; mais  
ettait de sortir  
lui accorder ce  
uisait à cheval,  
droit, dans un  
aines, des mois  
eau, où elle ne

, dont la figure  
mais elle l'évitait  
es de sa propre  
melconque avec  
e son côté, il ne  
u combien elle  
le monde avait  
es de la pauvre  
homme dont la  
tes.

## CHAPITRE VII

Le printemps n'était pas encore arrivé, mais il jetait de loin sur la terre ce premier vague sourire qui réveille l'oiseau dans les bois encore dépouillés et la primevère dans les gazons déjà verts. A genoux devant Lucienne, près d'une croisée qu'on avait ouverte pour laisser entrer les doux rayons d'un tiède soleil, Sédilia tenait sur ses deux jolies mains des écheveaux de laines que la demoiselle de Cressy dévidait et formait en pelottes qui devaient lui servir à continuer sa tapisserie commencée. Les yeux de la jeune fille semblaient interroger celle qu'elle appelait sa maîtresse comme si celle-ci avait commencé une histoire ou une confidence dont elle désirait savoir la fin.

« — Savez-vous, Sédilia — dit Lucienne après un moment de silence — que je n'ai jamais raconté cela à personne ? »

« — J'en serais d'autant plus flattée si vous vouliez bien m'en parler. »

« — Curieuse ! et comment pourrez-vous me comprendre si, dans ce secret, il entre un peu d'amour ? »

« — L'amour ressemble-t-il toujours à celui que le sire de Cressy porte à sa femme ? — demanda Sédilia avec une naïve innocence qui la rendait charmante. »

« — Non, fort heureusement — répondit Lucienne avec un léger sourire — il peut en différer même beaucoup ; mais c'est presque toujours une folie, une folie qui n'est nullement nécessaire au bonheur, et qui trop souvent le détruit. »

« — Mais enfin, est-ce vraiment une affection ? »

« — Pour être franche, hors quelques cas assez rares peut-être, c'est au moins douteux, car je crois que l'imagination y entre pour beaucoup. Mais on se figure pourtant que c'en est une, et on finit par se le persuader. »

« — Eh bien ! si on ne se le persuade réellement, je comprends que, comme toutes les affections, il puisse causer plaisir et peine. »

« — Cela suffira-t-il pour m'obtenir de votre part un peu de sympathie ? »

« — Puis-je n'en pas avoir pour tous vos chagrins ? vous êtes si bonne pour moi ! »

« — Ah ! pour ces gentilles paroles là il faut que je t'embrasse — dit Lucienne en lui donnant un baiser sur le front — douce enfant ! le cœur le plus dur s'ouvrirait pour toi. Eh bien ! je vais tout te dire. »

« — Je vous écoute non seulement des oreilles, mais de l'âme. »

« — C'était une belle soirée d'été — reprit Lucienne en mettant de côté sa dernière pelotte de laine, pendant que Sédilia, assise par terre, l'écoutait en silence et les yeux levés sur elle — c'était une belle soirée d'été, il y a près de six ans de cela. J'étais alors à Montereau chez des

parents de ma mère. Comme j'ai toujours aimé la promenade, je sortais souvent à cheval avec ma suivante et une escorte de quelques hommes ; je faisais ainsi des courses assez longues. Ce soir là je suivis la rive de la Seine en me dirigeant du côté de Bray... Pourquoi ce mouvement, Sédilia ? connaissez-vous cet endroit ?

» — Je l'ai vu, et j'ai bien admiré le beau château qui se mire si fièrement dans les eaux du fleuve.

» — Je ne suis jamais allée jusqu'à ce château. Il appartient, je crois, au comte de Troyes ?

» — Oui — dit Sédilia en renfermant son émotion — et votre frère, je le sais, ne l'aimait pas.

» — Je n'ai jamais approfondi les causes de cette aversion — dit Lucienne d'un ton qui semblait indiquer qu'elle avait craint d'en percer le mystère — fasse le ciel qu'elles aient été justes, car haïr sans motifs... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Du reste, la circonstance à laquelle vous venez de faire allusion et qui est trop vraie, l'éloignement de Hugues pour ce seigneur, suffisait naturellement pour m'empêcher de m'approcher trop de ses domaines, et je n'avais d'autre dessein que de faire une lieue ou deux sur les bords du fleuve et de revenir ensuite par un chemin plus court.

» — Allâtes-vous plus loin que vous n'en aviez le projet ?

» — Non ; mais je me laissai séduire par la ravissante beauté de cette soirée ; et, descendant de cheval, je fis une partie de la route à pied pendant qu'on conduisait mon palefroi derrière moi. Je m'arrêtai à chaque pas pour admirer quelque point de vue, tout en causant avec cette pauvre Claude dont les goûts se rapprochaient assez des miens. Nous perdîmes ainsi beaucoup de temps ; le soleil se coucha même sans que nous nous en aperçussions, et le crépuscule était déjà gris quand Claude remarqua tout à coup, et me fit remarquer l'heure avancée. Nous avions près de deux lieues à faire pour retourner à Montereau ; j'ordonnai donc qu'on m'amenât tout de suite mon cheval et je me hâtai de me remettre en selle.

» Ce cheval était jeune et assez fougueux. Il avait donné des signes non équivoques d'impatience en se voyant forcé, comme il l'avait été depuis plus d'une heure, de me suivre tranquillement au pas. Ses jambes nerveuses demandaient à battre plus vivement la terre, ses yeux étincelants et ses naseaux ouverts exprimaient l'ardeur de la course : à peine me sentit-il sur son dos qu'il voulut s'élançer comme la flèche, je modérai son ardeur, il se cabra, et un des hommes qui m'accompagnaient lui ayant donné comme correction un léger coup, il se retourna soudain, et, sans écouter le son de ma voix ni la pression du mors, il s'enfuit dans la direction de Bray avec la vélocité de la foudre.

» Assez bonne cavalière, je ne me laissai pas démonter, mais j'avoue qu'une vive terreur me gagna quand je vis que le cheval, animé encore par le pas de mon escorte qui s'était élancée en avant pour me secourir, s'était jeté dans un assez mauvais chemin qui conduisait à la rivière où il faisait un détour à gauche pour en suivre la rive, mais à une élévation de trente pieds au moins au-dessus du fleuve qui coulait gros et rapide en ce moment au pied de la berge presque perpendiculaire. Je me regardais comme perdue, trop sûre que mon cheval, qui n'était plus maître de lui, ne tournerait pas avec le chemin, mais, s'élançant toujours en avant, ne manquerait pas de tomber avec moi dans la Seine.

» — Étiez-vous alors près de Bray ? — interrompit Sédilia dont toute

la figure avait pris l'expression de quelque surprise et d'une attention extrême.

«— Je ne devais guères en être à plus d'une lieue. Il faisait déjà très-sombre; la lune était levée mais convertie d'un voile de nuages assez épais. Je me regardais, je vous l'ai dit, comme tout à fait perdue. quand j'entendis une voix s'écrier: «— O ciel! elle va périr.»— et au même instant un jeune homme, jetant par terre un manteau de couleur sombre qui l'enveloppait, s'élança vers mon cheval, au risque de se faire fouler aux pieds, et en le saisissant vigoureusement par les naseaux, parvint à l'arrêter. Je me laissai glisser jusqu'à terre où je tombai presque sans connaissance.

«— Et ce jeune homme, était-il seul?— dit Sédilia avec une sorte d'agitation.

«— Il avait avec lui un enfant, une petite fille qui pouvait avoir une dizaine d'années. Elle était sa parente peut-être, mais je ne l'ai jamais su; je n'ai pas pensé à m'informer d'elle plus tard.

«— Vous avez donc revu ce jeune homme? souvent?

«— Laissez-moi achever d'abord cette première partie de mon histoire. Mon escorte arriva presque au même instant; quelques hommes se ressaisirent du cheval que le jeune homme avait lâché pour me relever, et d'autres, avec Claude, l'aiderent dans ce dernier soin. Je n'étais pas tout à fait évanouie, et je reviens bientôt à moi. Soudain la lune sortit brillante et pure de derrière un nuage, et donna en plein sur la figure de mon libérateur. Il était beau, Sédilia, mais je ne remarquai pas tout de suite cela; je fus plus frappée de l'expression noble, douce et mélancolique à la fois de toute sa figure. Je me suis dit tout de suite: il a souffert, j'en suis sûre; et cette pensée m'intéressa plus encore que le service qu'il m'avait rendu.

«— Vous pleurâtes en le regardant?

«— Comment savez-vous cela, Sédilia?— dit Lucienne avec surprise.

«— Mais...il me semble que cela devait être— répliqua Sédilia un peu embarrassée— quand je vois quelqu'un qui a l'air triste, j'ai souvent envie de pleurer.

«— Que ce fut cette raison là, ou plutôt l'effet de la terreur extrême que je venais d'éprouver, il est très vrai que je pleurai. Mon jeune libérateur me parla comme un bon frère m'aurait parlé. Revenue enfin de mon émoi, je lui demandai son nom. «— Noble dame— répondit-il— me pardonneriez-vous si je le tais? » «— Je vous le pardonnerai, assurément— répondis-je— mais alors vous me permettrez de taire aussi le mien. » «— La punition sera rigoureuse— dit-il— mais je dois m'y soumettre.

«— Je me hâtai d'ajouter que je ne lui en porterais pas moins une vive et éternelle reconnaissance. En ce moment l'enfant qui était avec lui s'approcha, et me regarda avec quelque curiosité. Je la vis peu car les rayons de la lune ne donnaient pas sur sa figure; mais je remarquai qu'elle avait de beaux yeux noirs et de beaux cheveux blonds comme ceux que j'admire tant en vous. J'étais, je l'avoue, plus occupée de son compagnon que d'elle, et je demandai assez machinalement à celui-ci qui elle était. Je ne sais trop ce qu'il me répondit, car ma tête était en ce moment un peu bouleversée. Je crois qu'il me parla d'enfant confié, mais je n'en suis pas bien sûre. Enfin je sentis la nécessité de prendre congé de lui, mais je trouvai moyen de lui laisser savoir...oh! oui! l'amour est une dangereuse folie, car il fait descendre quelquefois à des

ruses bien ignobles ! je trouvai moyen, dis-je, de lui laisser savoir que je me promenais souvent sur le bord de la rivière, et que l'accident qui m'était arrivé ne serait pas une raison qui m'empêcherait de m'y promener encore.

« — Qu'y avait-il d'ignoble à cela ? c'était sans doute pour lui faire savoir que vous n'étiez pas peureuse ? — dit naïvement Sédilia dont l'âme toute candide ne pouvait en effet rien comprendre aux ruses d'une passion qu'elle ne connaissait ni ne désirait connaître.

« — Enfant ! c'était pour lui faire savoir qu'il y aurait moyen de nous revoir. Il me comprit sans doute, car depuis ce jour, quand je venais de ce côté un peu tard dans la soirée (et je remarquai que ce n'était qu'alors) je le rencontrais souvent. Je descendais toujours de cheval pour lui parler, sans m'écarter jamais de mon escorte. Je causais quelquefois assez longtemps avec lui, mais il refusait toujours de me dire son nom. Il m'avoua seulement qu'il était de noble naissance ; on s'en doutait bien en le regardant. Il était très-instruit, il savait parler sur tous les sujets, et je me plaisais beaucoup à l'entendre ; mais tant qu'il conservait son secret je voulais connaître le mien, et je ne me nommai pas.

« — Vous parla-t-il d'amour ?

« — Jamais ; mais je crus comprendre, le ciel seul sait si je me suis trompée ou non, que je ne lui étais pas indifférente. Cette pensée était un bonheur pour moi : j'étais folle, Sédilia, car, que savais-je de lui ?

« — Il avait l'air si bon ! — dit Sédilia, — comment pouvait-on ne pas l'aimer, soit d'une manière, soit d'une autre ?

« — Vous en parlez vraiment comme si vous l'aviez vu, — dit Lucienne en souriant, — il faut croire que j'ai eu le talent de bien le dépeindre. Il me semble pourtant que je ne vous ai rien dit encore de son physique, et que je n'ai parlé que de l'expression de sa figure.

« — C'est aussi de cela que je vous parlais, d'après ce que vous m'en avez dit. Mais vous n'avez donc jamais rien su sur le compte de l'enfant qui était avec lui ?

« — Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas même pensé à lui en parler une seconde fois, et je ne l'ai plus revue.

« — Avez-vous appris enfin si réellement il vous aimait ?

« — Jamais ; mais j'ai trop lieu de croire que cela n'était pas. Écouter le peu qu'il me reste à vous en dire. Pendant environ un mois, je le voyais ainsi assez souvent dans mes promenades ; nous causions un peu tout en suivant, à pas lents, le rivage de la Seine avec Claude et une partie de ma suite, pendant que le reste gardait les chevaux ; puis nous nous séparions, moi, pour m'en retourner à Montereau, lui, pour aller du côté opposé. Claude me disait qu'il me suivait quelquefois des yeux, mais je pense à présent que c'était une illusion. Quoi qu'il en soit, je commençais à me lasser un peu de notre incognito mutuel, et, dans l'espoir que ma confiance provoquerait la sienne, je lui dis un soir, en le quittant : « — Je me reproche, après ce que je vous dois, de me couvrir à vos yeux d'un mystère inutile ; vous me direz votre nom ou vous me le direz pas, comme vous le voudrez, mais je veux que vous sachiez, dès ce soir, que celle dont vous avez sauvé la vie et qui vous en portera une reconnaissance éternelle, est Lucienne de Cressy.

« — Parut-il surpris à ce nom ?

« — Je ne sais : je ne restai pas pour le voir. J'étais déjà à cheval quand je lui dis cela, et je partis d'un pas rapide : j'étais presque hon-

teuse de lui avoir fait ainsi cette espèce d'avance, et je me demandais si j'avais bien ou mal agi. Je suis encore à me le demander, car, depuis ce jour, je ne l'ai plus revu.

« — Il ne vint plus à votre rencontre en vos promenades ?

« — Plus jamais. Je fus assez sotte pour m'en faire longtemps une véritable peine, et, même à présent, j'y pense avec une sorte de serrement de cœur que je ne puis maîtriser. Du reste, il est heureux peut-être que cela se soit terminé ainsi, car, si je l'avais connu plus longtemps, je crois que je l'aurais beaucoup aimé.

« — Vous ne l'aimez donc plus ?

« — Je ne dis pas cela. Je pense au contraire, en vérité, que je l'aime encore un peu.

« — Et vous n'avez jamais su ni soupçonné son nom ?

« — Jamais. Je ne suis pas habile à percer les mystères. Il serait bien facile de m'en imposer, car la finesse me manque tout à fait. »

Sédilia éleva vers le ciel un regard qui semblait lui demander conseil ; puis, sa tête s'inclina sur ses genoux et elle resta quelque temps enfoncée en des réflexions profondes. Lucienne demeura silencieuse aussi ; elle semblait toute dans le passé et dans le premier rêve de sa jeunesse. Ce ne fut qu'au bout d'un grand quart d'heure qu'elle remarqua le silence de sa jeune compagne, et lui demanda à quoi elle rêvait ainsi : « — A bien des choses, — répondit Sédilia. — D'abord, je priais, et je demandais conseil à Dieu ; puis, j'interrogeais toutes les facultés de mon âme et je leur demandais conseil aussi.

« Et sur quoi ?

« — Sur ce que je je dois faire en ce moment. Mon Dieu ! — ajouta-t-elle tout bas, — je crois que je dois. La révélation de ce secret serait, il me semble, un moyen sûr de lui inspirer de l'intérêt pour lui ; dois-je le négliger ?

« — Mais vous parlez bas comme une vieille sybille, — dit Lucienne en souriant, — que marmôtez-vous donc ainsi ?

« — Je parlais encore à Dieu, et il a répondu à mon âme. Je lui demandais si je devais vous dire quelque chose que je sais, et il m'a répondu que oui.

« — Et qu'avez-vous à me dire ? — reprit Lucienne avec quelque inquiétude.

« — Je peux, si vous le voulez, vous révéler le nom de celui qui vous a plu.

« — Vous le pouvez ? vous, ma chère enfant ? Je crois que vous rêvez.

« — Oh ! non, je ne rêve pas. Voulez-vous que je commence par vous donner son signalement ? Rappelez-vous que vous ne m'en avez rien dit.

« — Si vous pouvez me le dépeindre avec exactitude, je croirai en effet que vous le connaissez ; mais cela m'étonnerait bien, car votre âge...

« — Me donnerait, à l'époque dont vous parlez, environ dix ans, et l'enfant qui l'accompagnait avait, dites-vous, les yeux et les cheveux comme les miens.

« — Quelle idée ! il serait possible ?... Oh ! parlez ! parlez ! faites-moi son portrait et je croirai tout le reste.

« — Eh bien ! il était grand ; bien plus grand que votre frère, mince et bien fait. Sa démarche était gracieuse, et son port noble et fier.

« — Ensuite.

» — Ses yeux noirs étaient grands et doux, son nez aquilin, ses cheveux d'un beau châtain clair. Il portait peu de barbe, et sa main était d'une grande beauté.

» — Achevez, Sédilia ! — dit Lucienne fort agitée, son nom ! son nom ?

« — Milon, comte de Troyes. »

Lucienne devint aussi pâle que le petit bouquet de perce-neiges qu'elle tenait à la main. « — Malheureuse ! — dit-elle avec un soupir, — tout est maintenant expliqué ; il n'aurait jamais pu m'aimer !

» — Je ne sais rien à cet égard, mais il était trop juste pour ne pas, au moins, vous rendre justice.

» — Ah ! j'avais rêvé plus que cela. N'importe. Je vois, à présent, que c'était impossible : mon frère lui avait déjà fait tant de mal ! D'ailleurs, qu'ai-je à lui reprocher ? il ne m'a jamais dit un mot d'amour. Si je me suis fait une vaine chimère, la faute n'en est pas à lui. Mais, Sédilia, comment savez-vous tout cela ? étiez-vous, vraiment, l'écuyer qui l'accompagnait quand je l'ai vu pour la première fois ?

« — Oui.

» — Et comment vous trouviez-vous avec lui ? êtes-vous de ses vassales ?

« — Non, noble demoiselle. » — Elle pouvait dire cela avec vérité ; mais, pour le reste, ne voulant pas, dire ce qu'elle était, elle fut obligée de dissimuler un peu. — Mon oncle le voyait quelquefois. Le comte m'emmena un soir promener avec lui.

» — Et comment se fait-il que vous ne m'avez pas reconnue quand vous me vîtes ici ?

» — Songez que je ne vous avais aperçue que le soir, au clair de lune, et que mes yeux, comme je vous l'ai dit, étaient bien faibles alors. Je ne vous ai pas reconnue du tout. Je crois, d'ailleurs, que les enfants remarquent peu les figures qu'ils ne voient qu'en passant.

» — La singulière circonstance ! — dit Lucienne. — Et votre oncle connaissait-il beaucoup le comte de Troyes ? lui était-il très-attaché ?

» — Pas d'une manière particulière. Il y avait peut-être peu de personnes qu'il n'aimât pas autant que lui. »

Elle le dit hardiment, car le noble caractère de l'infortuné Milon n'avait jamais été entaché d'égoïsme, et elle fut bien aise de pouvoir, par cette réponse véridique, ôter à Lucienne l'idée qu'aucun lien quelconque eût attaché personne de sa famille au légitime seigneur de Montlhéry, de peur qu'elle ne pénétrât quelque chose du motif qui l'avait amenée au château. Il était vrai que Lucienne, comme elle le disait elle-même, n'avait pas une grande perspicacité ; mais elle pouvait en parler à Télésile, qui était douée de cette qualité à un haut degré, et elle aurait fini, peut-être, par découvrir le vérité tout entière.

» — Et c'était le comte de Troyes ! — reprit Lucienne avec un soupir, — oh ! double, double folie, d'avoir cru, pour un moment, qu'il songeait à moi !

» — Mais, noble demoiselle, êtes-vous sûre qu'il n'y a pas songé ? Il parlait beaucoup de vous en s'en retournant : il disait qu'il vous trouvait aimable et belle.

» — Il a pu dire cela comme il aurait pu dire tout autre chose. J'ai plus de raison, Sédilia, d'avoir cette assurance. Savez-vous qu'à l'époque dont je parle son cœur devait être pris ou bien près de l'être ? savez-vous qu'il était le chevalier dévoué et aimé de Télésile de Morfont ?

» — De la dame de Cressy ? juste ciel ! que m'apprenez-vous !

» — Oui ; à peu près à l'époque où j'ai fait mon rêve insensé, il l'avait demandée en mariage à son père, qui, après l'avoir bercé d'espérance pendant plusieurs années, mit enfin la main de sa fille à des conditions que, sujet fidèle, il ne pouvait accepter. Il eut le courage de refuser, et elle de renoncer à lui. Ah ! ils ont bien souffert, Sédilia ; et Têlésile, au moins, souffre bien encore.

« — Je suis confondue de ce que vous venez de me dire : je l'ignorais tout à fait. » — Puis elle se dit tout bas : « — Oh ! que Têlésile va être désormais en vénération à mes yeux ! il l'aimait ! »

Des larmes d'attendrissement, provoquées par le souvenir de celui pour qui elle avait si bien un cœur de fille, mouillèrent sa paupière. Puis, tout à coup, saisissant la main de Lucienne : « — Mais vous, — dit-elle, — allez-vous vous chagriner de tout ceci ? ai-je mal fait de vous le dire ? »

» — Non, ma chère Sédilia, ne vous le reprochez pas. Il vaut toujours mieux savoir à quoi s'en tenir ; et quant au chagrin que cela pourrait me causer, le sacrifice était déjà fait. Je n'ai aucun droit de me plaindre. Têlésile est bien plus malheureuse que moi. Je ne regrette qu'un rêve, qui me souriait ; elle regrette une réalité, qui était son seul bonheur ici-bas.

» — Son seul bonheur, quand elle a encore son père ?

» — Son père ne l'a jamais aimée. Sa mère aussi ne pensait qu'à son fils, et mourut de chagrin de sa perte, sans trouver, même sur son lit de mort, un mot de tendresse ni une bénédiction pour sa fille.

» — Quand cette pauvre fille avait tant besoin d'elle ? Mais c'est affreux ! O noble dame de Cressy, je ne vous ai pas rendu justice !

» — Elle est sublime, Sédilia. Jugez, maintenant, si j'ai quelque droit de me regarder comme malheureuse. Ah ! ma croix est si légère près de la sienne, au moins sous ce rapport, que je me reproche de la sentir même.

» — Vous venez pourtant de perdre l'espérance.

» — Elle était déjà perdue.

» — Cela vous empêcherait-il de prendre quelque intérêt au malheureux comte de Troyes, si vous le saviez en danger ou en peine ?

» — Oh ! non, cent fois non ! car je lui dois toujours la vie.

» — Ne croyez-vous pas que votre frère lui a fait bien du mal ?

» — Je sais qu'il lui a suscité mille tracasseries et mille désagréments. Il est aussi trop vrai qu'il lui a enlevé le plus cher espoir de sa vie.

» — Et ce château ? c'était le sien.

» — Oui ; mais il l'a cédé volontairement.

» — Franchement, noble demoiselle, le croyez-vous ? Donne-t-on les tours où l'on naquit, le manoir paternel, l'héritage sacré de ses aïeux, dont on a été remis en possession par un roi qu'on révère assez pour lui avoir sacrifié même son amour (car vos paroles m'ont donné à entendre cela), le donne-t-on au mortel ennemi de ce roi même ? à son propre ennemi à soi ? à son rival ? à un homme dont on n'a jamais reçu des marques de haine ?

» — Cela paraît étrange en effet ; mais les choses les plus étranges sont possibles quelquefois.

» — Vous croyez donc que ce château est venu dans les mains de votre frère par des moyens légitimes ?

» — Hugues l'assure. Le roi s'est contenté de sa parole : comment sa sœur ne s'en contenterait-elle pas ?

» — Le roi, d'après ce que j'ai entendu dire, n'était pas assez en fa-  
pour prouver qu'il ne s'en contentait point ; il connaissait pourtant assez  
le comte de Troyes pour savoir qu'il n'aurait pu le trahir, et la cession  
volontaire de ce château à un ennemi de la couronne eût été assurément  
une trahison flagrante. D'ailleurs, un fait véritable existe : la garnison  
tout entière fut massacrée.

» — Hélas oui.

» — Et pourquoi ?

» — Pour avoir fait quelque résistance.

» — En eût-elle fait contre la volonté de son légitime seigneur ? Et  
qu'est devenu le comte de Troyes, qui a disparu cette même nuit, sans  
qu'on en ait entendu parler une seule fois depuis ?

» — O Sédilia, ne me faites pas douter de la vérité de ce que mon  
frère a dit ! ce doute serait plein d'horreur.

» — Mais, au fond du cœur, n'en doutez-vous pas un peu ?

» — Hélas ! des soupçons affreux se sont, par moments, élevés dans  
mon âme. Mais si le comte n'est pas en Palestine, où croyez-vous qu'il  
soit ?

» — Dans les fers de Hugues de Cressy, soit dans les cachots de  
Gometz, soit ici même.

» — Dieu de miséricorde ! si cela était ? si cela pouvait être ? s'il  
avait ajouté encore ce crime à tant d'autres ?

» — Ne l'avez-vous jamais soupçonné ?

» — Je ne puis dire que non. Telle qu'un horrible météore, cette  
idée a traversé quelquefois mon esprit. Je me souviens de plusieurs  
faits étranges : d'une surveillance active qu'on exerçait à Gometz, d'une  
voiture fermée que Hugues promenait souvent de château en château,  
tantôt chez lui, tantôt chez quelqu'un des confédérés, et qui est enfin  
arrivée ici. Tésile, qui n'a point habité Gometz, et qui, depuis qu'elle  
est à Montlhéry, ne sort presque jamais de chez elle, n'a pu remarquer  
tout cela ; mais moi, je n'y ai que trop songé, et souvent je ne puis  
chasser la pensée qu'il y a des prisonniers ou un prisonnier ici. Il se  
peut pourtant que ce ne soit pas lui.

» — Mais, si c'était lui, ne croiriez-vous pas devoir faire quelque  
chose pour le découvrir et pour le sauver ?

» — Tout ce que je peux faire pour lui, sans mettre la vie de mon  
frère en danger, je le dois.

» — Ne connaissez-vous personne que vous puissiez gagner pour  
savoir, au moins, s'il y a ici quelque captif ?

» — Je ne vois personne auprès de qui j'aurais le moindre espoir de  
succès. Hugues a deux confidants qui savent tout, sans doute : Romuald  
et Gontran ; mais je les crois incorruptibles, et quelque mystère qu'il y  
ait en ce château, je ne pense pas qu'aucun autre le sache.

» — Réfléchissez-y du moins ; peut être quelque idée heureuse vous  
viendra-t-elle ?

» — Ah ! je n'y réfléchirai que trop souvent. Ce que vous venez de  
me suggérez m'a mis l'horreur dans l'âme, et me sera présent, pour mon  
malheur, jour et nuit.

» — La dame de Cressy n'a point de soupçons pareils ?

» — Je ne le crois pas ; ou, si elle en a, elle cherche, comme moi, à  
les étouffer. Elle se fait un devoir de tâcher de ne plus penser du tout

à celui qu'elle a tant aimé. Je sais que son père, aussi bien que Hugues, lui a donné l'assurance positive que Milon est en Palestine; mais je doute que le comte de Montfort sache autre chose, à cet égard, que ce que son gendre lui a dit. Il n'est pas dans la confiance de toutes les actions de celui-ci, car, tout dur et sévère qu'il est parfois, il est un peu plus scrupuleux et pourrait ne pas approuver bien des choses.»

Cette conversation avait évidemment attristé Lucienne. On aurait pu croire que son espérance avait encore conservé jusqu'à ce moment une sorte de vie, et qu'elle venait seulement d'expirer. Sa douleur avait, du reste, le caractère que tout prenait chez elle : celui d'une douceur résignée; et on pouvait juger qu'elle avait un peu plus de chagrin que de coutume, uniquement par son regard abattu et par son désir de solitude, solitude qu'elle chercha bientôt.

Restée seule aussi, Sédilia réfléchit profondément sur la découverte qu'elle venait de faire. Ce rêve d'amour de Lucienne lui semblait favorable à l'entreprise qu'elle avait si fort à cœur : la délivrance du comte de Troyes.

« — Elle ne le laissera pas, assurément, massacrer sous ses yeux — pensa-t-elle — ni tenir en prison s'il y a la moindre possibilité de l'en tirer. Elle lui est redevable de la vie, elle doit sauver la sienne. Au moins je ne vais pas travailler à présent tout à fait seule : j'ai une personne plus âgée que moi et qui, par conséquent, a beaucoup plus d'expérience pour me conseiller et m'aider. Mon Dieu, je vous en remercie ! »

Elle était pourtant sincèrement peinée du chagrin que Lucienne semblait éprouver, car elle aimait Lucienne et prenait une vive part à sa position cruelle de sœur affectueuse, sans cesse inquiétée, affligée, effrayée des vices et des crimes de son frère. Mais elle n'y pouvait rien : il fallait prendre les choses comme elles étaient et tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. Sans avouer à Lucienne son projet, elle l'avait portée à y prendre intérêt, et elle comptait bien tout ce qui était en son pouvoir pour l'y attacher de plus en plus. Cette espérance ranima son courage qui avait commencée, depuis peu, à s'abattre cruellement. Elle avait passé maintenant, plus de trois mois dans le château de Montlhéry, et ne se trouvait guère plus avancée que le jour de son arrivée. La seule découverte qu'elle eût faite d'elle-même était qu'il y avait certainement dans le château des mystères de plus d'un genre.

D'abord ses pas étranges qui circulaient sans cesse au-dessus de sa tête, elle les entendait toujours; souvent même si elle se réveillait au milieu de la nuit; et cette Gertrude, dont c'était là le logement, ne paraissait pas une femme plus active que d'autres, plutôt le contraire. Du reste elle la voyait fort rarement, et toujours de loin; elle passait évidemment presque toute sa vie renfermée chez elle, ne recevant d'autre visite que de temps en temps celle de Lucienne ou d'Yvette qui ne disaient jamais un mot sur son compte.

Mais tous les mystères du château de Montlhéry ne se bornaient pas à elle. Il y en avait d'un genre plus effrayant, mais dont Sédilia ne pouvait plus révoquer en doute la réalité, car elle en avait eu encore pour garant le témoignage de ses propres yeux. Un soir (c'était la veille de Noël) les deux dames ne pouvant assister à l'office de minuit parce que toutes les portes du château étaient fermées et que le sire de Cressy défendait qu'on les ouvrît, les deux dames, disons-nous, avaient résolu qu'elles veilleraient tard, passant leur temps en prières et lectures pieuses. Sédilia et Yvette eurent la permission de se joindre à elles, et

le beau jour de la naissance du Sauveur avait déjà au moins une heure d'existence, quand on se leva pour prendre du repos. A peine Lucienne fut-elle dans sa chambre qu'elle se souvint qu'elle aurait besoin de bonne heure d'un livre que Telesite avait dans la sienne, et, sûre que sa belle-sœur n'était pas encore couchée, elle pria Sédilia d'aller le lui chercher. Mais comme personne dans le château n'avait su leur veille prolongée et qu'elles ne se souciaient pas que la nouvelle en parvint aux oreilles du châtelain, qui n'aurait pas manqué de faire à ce sujet mille plaisanteries impies, Lucienne recommanda à Sédilia de sortir par la porte très-silencieuse d'Yvette, de descendre l'escalier, de passer dans un étroit corridor au rez-de-chaussée, et d'arriver ainsi à l'escalier de la tour du donjon, où elle trouverait au premier étage la porte de l'appartement que la châtelaine occupait en ce moment, ayant été forcée, à cause de réparations urgentes, de quitter momentanément sa chambre habituelle, qui donnait d'un côté dans son salon de réception, comme la chambre de Lucienne y donnait de l'autre.

En ces temps-là on était bien plus accoutumé qu'à présent au sombre aspect et aux détours obscurs des vieux châteaux, une fille plus timide que Sédilia n'aurait donc trouvé rien de bien effrayant dans une pareille mission, et celle-ci se mit en devoir de l'accomplir sans un seul sentiment de crainte. Elle descendit et fut bientôt dans le corridor du rez-de-chaussée. Elle n'avait pas pris de lumière, car la lune était dans son plein et une clarté quelconque, autre que la sienne, aurait pu trahir ses mouvements aux yeux de quelque espion du féroce tyran, que dans les choses les plus ordinaires on était forcé de ménager et de craindre.

Sédilia était arrivée à peu près à la moitié de la longueur du corridor, quand son attention fut attirée par un bruit fort singulier à une pareille heure. C'était celui d'une brosse mouillée, passée soigneusement sur un pavé de pierre. — Est-il possible — pensa-t-elle — qu'il y ait encore des domestiques de levés? et qu'ils s'occupent à nettoyer le château au milieu de la nuit? — elle s'arrêta un moment, incertaine si elle avancerait ou non. — Faisons au moins quelques pas de plus — pensa-t-elle — je saurai mieux d'où vient le bruit et s'il me sera possible d'éviter les yeux de celui ou de celle qui le cause.

Elle s'avança donc jusqu'au bout du corridor. Le bruit venait évidemment de la chambre qui formait le rez-de-chaussée de la tour du donjon, chambre ronde, haute et voûtée en arceaux de pierre comme les ruines en font encore foi. La destination de cette pièce, dont l'élévation avait quelque chose d'imposant, était de servir de salle de gardes, mais il n'y avait de soldats que dans les grandes occasions, puisqu'elle ne communiquait qu'avec l'appartement que les anciens seigneurs avaient eu coutume d'occuper, et qui était maintenant vide; Hugues de Cressy s'en étant choisi un autre.

Sédilia s'approcha avec précaution de la porte de cette chambre qui était ouverte aux trois quarts, ne concevant pas la singulière idée qu'on avait eue de venir s'occuper ainsi, au milieu de la nuit, de blanchir le pavé de pierre d'une salle où on n'entrait presque jamais. La lune y versait ses rayons plus par la porte que par la fenêtre qui était, comme elle l'est encore, placée vers le nord. Sédilia forcée pour gagner l'escalier de passer devant cette porte, eut la présence d'esprit de se courber jusqu'à terre, pour ne pas intercepter les rayons de la lune qui, provenant d'une croisée, y versaient une vive lumière sur laquelle la moindre ombre aurait trahi le passage de quelqu'un. Elle crut apercevoir le bout

d'une robe de femme, mais ne s'arrêta pas pour regarder. Contente d'avoir gagné l'escalier sans être vue, elle monta les étroites et massives marches de pierre, et entra dans la chambre du premier dont la porte était ouverte. Cette salle, aussi voûtée en pierre, servait aux réceptions officielles, les châtelains ayant toujours coutume de recevoir, dans le donjon de leurs manoirs, l'hommage de leurs vassaux et les envoyés des seigneurs avec qui ils étaient en paix ou en guerre. Sédilia la traversa, laissant à droite la porte de l'ancienne chambre de Télésile, bouchée momentanément à cause des réparations, et ouvrant celle qui conduisait à l'appartement actuel de la châtelaine, fut bientôt en sa présence et en reçut le livre qu'elle était venue demander.

Ne voulant pas la déranger par aucune conversation, car elle venait de s'agenouiller pour faire sa prière, Sédilia quitta la dame de Cressy sans parler du singulier incident qui excitait tant sa surprise. Le livre sous le bras, elle traversa encore une fois la salle du premier et descendit. On nettoyait toujours, et cette fois la jeune fille ne put résister à la tentation de voir quelle était la personne dont l'excessive activité ne voulait point s'accorder la nuit entière pour le repos. Remarquant que, placée derrière la porte, elle pourrait avancer la tête sans faire obstacle aux rayons de la lune, elle regarda avec précaution, et vit une femme à genoux, mais dont le dos était tourné de son côté, et qui, des deux mains, passait lentement avec un soin extrême sur le pavé une brosse mouillée dans de l'eau qu'elle avait auprès d'elle.

Sédilia ne put la reconnaître pour aucune des servantes du château, et elle était fort surprise de voir que cette femme lavait toujours la même place sans aller jamais plus à droite ou plus à gauche, et continuait pourtant avec une persistance extrême. Quand sa brosse devenait sèche, elle la mouillait encore, et commençait de nouveau en y mettant évidemment toute sa force et une application si grande qu'on eût dit que le destin du château dépendait de la propreté de cette seule pierre.

L'étonnement riva Sédilia à sa place, et elle ne songeait pas encore à la quitter quand très-subitement l'inconnue releva la tête et se retourna vers elle en laissant tomber sa brosse comme avec découragement. Oh terreur ! c'était la vision mystérieuse de la chambre de Lucienne, le spectre sans doute de Claude !

À la vue de ces yeux énormes et fixes qui la regardaient ou regardaient au moins de son côté, de cette figure osseuse et pâle qui semblait sortir de la tombe même, un frisson parcourut tout le corps de Sédilia et elle s'enfuit. Arrivée chez Lucienne, et trouvant celle-ci déjà couchée, elle posa le livre à côté d'elle, lui souhaita le bonsoir et se hâta de rentrer dans sa chambre pour cacher une agitation qu'elle ne se souciait pas de laisser voir, voulant toujours, par pitié pour des femmes déjà si malheureuses, en garder pour elle la cause. Malgré sa frayeur, la fatigue d'une veille si prolongée l'emporta, et elle s'endormit assez promptement.

Au jour ces sortes de terreurs se dissipent aisément, et Sédilia, comme nous avons déjà pu le voir, n'était pas d'un caractère à leur laisser prendre trop d'empire sur elle. Sa première pensée, le lendemain, fut donc de tâcher de voir s'il restait quelque trace de l'étrange fait dont elle avait été témoin. Malgré l'éclat du soleil et malgré elle, le cœur lui battit encore un peu en s'approchant de la tour du donjon : mais elle s'était dit : je veux y entrer ; et la volonté humaine est bien forte quand elle ose parler ainsi. Elle y entra donc, et vit tout de suite

que la grande pierre carrée qui était au milieu de la salle, était certainement beaucoup plus blanche que les autres; mais elle vit aussi qu'au milieu de cette pierre il y avait deux taches, l'une aussi large que la main, l'autre plus petite, et que ces taches, d'un noir rougeâtre, avaient l'air d'être des taches de sang.

Glacée d'horreur, Sédilia regardait ces marques accusatrices et se demandait quel en était le terrible secret quand un soldat vint dans cette salle chercher sa pique qu'il y avait laissée. Il trouva la jeune fille les yeux fixés sur le pavé, toute pâle comme on l'est devant une découverte affreuse. «— N'avez-vous jamais vu ces taches? — lui demanda-t-il.

«— Jamais. Je suis rarement venue ici. Quelle en est la cause?

«— Vous ignorez donc que c'est là que Claude est tombée morte, et la tête fracassée? Cette histoire là, vous le savez assurément; tout le monde la sait.

«— Je n'avais pas appris au juste où elle s'était passée. C'est un sujet si pénible, que je n'ai jamais osé faire des questions là-dessus. C'était donc ici?

«— Oui; la dame de Cressy allait remonter chez elle par le petit escalier, elle vit le châtelain dans cette salle et y entra pour lui parler. Il se mit en grande colère; vous savez le reste.

«— Hélas, oui! Mais pourquoi n'a-t-on pas nettoyé ce sang?

«— On n'y pensa pas dans le moment; et au bout de quelques jours ces taches-là sont trop incrustées dans une pierre molle comme celle-ci pour pouvoir en être enlevées. Elles y resteront toujours.

«— On dirait pourtant que la pierre a été lavée. Voyez comme elle est plus blanche que les autres.

«— Oui; elle blanchit toujours de plus en plus. Il y a quelqu'un qui est chargé par le ciel, peut-être, de la nettoyer. Pauvre femme!»

En disant ces mots, il sortit. L'idée de Sédilia était complètement confirmée. La vision étrange qui s'était deux fois offerte à ses yeux était bien le spectre de Claude. Il ne pouvait en être autrement. Quel vivant se serait amusé à venir ainsi, la nuit et sans témoins, essayer d'effacer des taches qu'on savait ineffaçables, et qui devenaient seulement plus visibles encore, à mesure que la pierre blanchissait? et quel mort aurait reçu la mission d'exercer son influence mystérieuse sur cette place, hors la victime même qui y était tombée? Sédilia vivait dans un siècle où un doute, à ce sujet, eût été impossible.

Elle avait quelque curiosité de savoir si Yvette, qui était descendue après elle, lui parlerait de tout cela, car elle avait dû voir, comme elle, l'étrange scène de la salle d'armes. Mais elle n'y fit pas la moindre allusion, et Sédilia, pour les raisons que nous avons dites plus haut, n'en parla pas non plus.

M  
ont d  
bien  
qu'ell  
qu'ell  
prote  
Hugu  
et cet  
semb  
eût ét  
de bo  
pour  
C  
Lucie  
nait t  
pouva  
trouv  
S  
elle e  
elle-m  
l'infor  
vis-à-v  
obligé  
était i  
prend  
demm  
ment  
dange  
que S  
peut-è  
plus le  
sans d  
pouva  
vie, m  
place,  
elle et  
S  
Elle ré  
même  
gardar  
sûre d

## CHAPITRE VIII

Malgré toute la vie et toute la force que l'espérance et le bonheur ont dans une âme de seize ans, la pauvre Sédilia était, au fond du cœur, bien triste et bien abattue. Plus le contact des personnes plus âgées qu'elles mûrissait son esprit et développait son jugement, plus elle voyait qu'elle devait trembler pour le seul bien qu'elle eût sur terre, le cher protecteur de son enfance. Sans avoir jamais échangé une parole avec Hugues de Cressy, elle le connaissait de mieux en mieux, chaque jour, et cette connaissance n'était guère faite pour la rassurer. Tous les vices semblaient s'être donné rendez vous dans le cœur de cet homme, et il eût été difficile à la charité la plus indulgente de trouver quelque chose de bon en lui, hors son courage incontestable, et une sorte de mépris pour l'or, qui pouvait passer pour de la générosité.

Qu'attendre, qu'espérer d'un cœur semblable ? Quelle influence Lucienne même pouvait-elle avoir sur lui ? Aucune, Sédilia le comprenait trop bien. Aussi, tout son espoir n'était que dans la ruse. «— Si je pouvais savoir qu'il est vraiment ici, — pensait-elle, — je suis sûre que je trouverais moyen de le sauver. Oh ! si je pouvais le savoir ! »

Sa vie s'usait, pour ainsi dire, dans cette inquiétude continuelle, et elle en souffrait d'autant plus qu'elle était forcée de tout renfermer en elle-même, car cette inquiétude aurait pu trahir ce qu'elle était pour l'infortuné captif. Elle croyait devoir conserver son incognito même vis-à-vis de Lucienne, sentant bien qu'elle serait peut-être, après tout, obligée d'agir sans elle. Si elle découvrait que le comte était là et s'il était impossible de le sauver autrement, il n'y aurait qu'un seul parti à prendre, celui d'en prévenir tout de suite le roi. Tout en désirant ardemment sauver le malheureux captif, Lucienne ne voudrait probablement pas qu'on eût recours à ce moyen, qui pourrait exposer à quelque danger un frère qu'elle aimait malgré tous ses défauts ; et si elle savait que Sédilia était la nièce et la fille adoptive de Milon, elle se méfierait peut-être un peu d'elle, dans la crainte que son zèle pour lui ne la portât plus loin que la sûreté de Hugues ne pouvait le permettre. Elle serait, sans doute, tentée même de contrecarrer un peu ses desseins, car elle ne pouvait ni ne devait, pour un homme qui lui avait, en effet, sauvé la vie, mais seulement comme tout homme courageux l'aurait fait à sa place, sacrifier ou risquer les jours de son frère unique, quand même elle eût porté à celui-ci un attachement moins profond.

Sédilia comprenait parfaitement la difficulté d'une pareille position. Elle résolut donc de l'épargner à Lucienne et de rester plus libre elle-même en cachant toujours sa naissance. Elle était sûre, au moins, en gardant son secret, de ne pas nuire à sa cause ; elle n'était pas également sûre de ne pas lui nuire un peu en le révélant ; cette seule considération

suffisait pour lui faire prendre la résolution de rester encore ce qu'elle était aux yeux de Lucienne et de tous.

Bien qu'il y eût maintenant plus de trois mois qu'elle habitait sous le même toit que lui, Hugues de Cressy ne l'avait jamais vue, ou ne l'avait vue que voilée. Lucienne, qui semblait redouter beaucoup l'effet que sa beauté pourrait faire sur son frère, ne la laissait jamais paraître autrement quand il était proche. Elle s'était trouvée ainsi une ou deux fois en sa présence, et les regards qu'il portait constamment sur elle prouvaient qu'il n'était pas peu curieux de voir les traits qu'on lui cachait avec tant de soin. Il est présumable même qu'il ne se serait guère gêné pour lui arracher son voile, si les yeux vigilants de Lucienne n'avaient veillé sur tous ses mouvements. Il avait, comme nous avons déjà vu, une sorte de déférence pour elle ; au moins, elle pouvait plus sur lui qu'aucune autre personne au monde, quoique ce plus fût encore bien peu.

Sédilia se demandait souvent si l'apparition mystérieuse, qui s'était déjà deux fois présentée à elle, ne le tourmentait jamais de sa présence. Elle ne pouvait croire que Dieu eût permis ce miracle seulement pour l'effrayer, elle, l'innocente fille, qui n'avait jamais fait à personne l'ombre même du mal. C'était pour le coupable, sans doute, que le spectre pâle de celle qui était morte sa victime revenait ainsi sur la terre des vivants, et traînait ses pas silencieux dans le château qu'il avait arrosé de son sang. Jamais pourtant, excepté le premier soir de son arrivée, elle n'avait entendu dire qu'il eût éprouvé aucune terreur de la sorte. Personne, dans tout le château, ne parlait de l'ombre de Claude, mais il n'était pas possible de croire qu'elle parût pour Sédilia seule ; celle-ci, toute peu craintive qu'elle était, avait éprouvé de cette rencontre étrange une impression que le temps avait peine à effacer tout à fait. Elle ne circulait plus qu'un peu timidement, le soir, dans les pièces solitaires du vieux manoir, et elle s'étonnait que Hugues de Cressy, n'eût-il vu qu'une seule fois un objet semblable, pût dormir encore.

Un jour, Lucienne lui ordonna d'aller lui chercher quelques fleurs dans un petit parterre qu'on avait pratiqué, non sans peine, sur le penchant de la hauteur, en dedans du mur crénelé et flanqué de grosses tours, qui formait alors la première fortification de ce redoutable castel. Contente de cette mission (car la plus faible apparence d'un jardin est agréable par un beau jour du mois de mars), la jeune fille s'acheminait tranquillement pour l'accomplir, quand elle entendit un grand tumulte de voix dans la première cour du château. Elle était alors dans le corps de logis qui séparait cette cour de la seconde, et dans lequel se trouvait une galerie qui communiquait au jardin. Elle s'approcha d'une fenêtre qui donnait sur la première cour, et vit Hugues de Cressy pâle de fureur, tandis qu'un de ses confidents, Gontran, se tenait devant lui, entouré de gardes qui, évidemment, venaient de le saisir. « — Misérable ! — s'écriait le châtelain, — tu oses avouer que tu m'as trahi ainsi ? »

« — En vérité sire de Cressy, je ne rougis pas de convenir que je n'ai pas eu le cœur de faire mourir un pauvre enfant de quatorze ans, parce qu'il avait voulu porter, en faveur de ses parents âgés et malheureux, une supplique à la châtelaine, votre épouse.

« — Et ne sais-tu point que je veux pas qu'elle reçoive des suppliques ? Ne sais-tu point que les parents de cet enfant sont au nombre de ces vassaux incorrigibles et pervers qui se permettent encore de regretter tout haut un rival que je déteste ? Que venait-il faire en ce château ?

Ourdir contre moi quelque trahison sans doute, ou bien jouer le rôle d'espion. Et quand, je l'ai fait saisir en te le livrant pour qu'il passât par les oubliettes, tu le fais évader, et tu me l'avoues!

— Oui, parce que cette vengeance-là me semblait trop atroce. Je vous ai servi assez fidèlement, je crois, contre ceux qui étaient réellement vos ennemis, je n'ai pas le cœur plus tendre que d'autres : mais quand ce pauvre enfant s'est jeté à mes pieds en pleurant et m'a supplié de l'épargner pour ses parents, qui n'ont que lui au monde, j'ai senti comme si les miens me criaient du fond de leurs tombeaux que, si je faisais une pareille chose, je serais maudit à jamais, et je l'ai fait échapper. On s'en est aperçu et on vous l'a dit; mais j'espère qu'il est en sûreté maintenant et hors de votre pouvoir.

— Tu ne l'es pas, au moins! et je jure par tous les diables de l'enfer, si enfer il y a, que, puisqu'il n'a pas passé par les oubliettes, tu y passeras! Soldats! qu'on l'y conduise et qu'on l'y jette devant moi!

— Avez-vous la clé de la tour, monseigneur? — demanda un homme.

— Non; où est Romuald? c'est lui qui l'a.

— Romuald est sorti.

— Que toutes les postes qui ont jamais ravagé la terre se saisissent de lui! Je veux pourtant que ce misérable ait cette mort-là; celle-là et aucune autre: il en a toujours eu une horreur extrême. Eh bien! il l'aura quand il faudrait suspendre un instant ma vengeance. On attendra le retour de Romuald; il aura ainsi le temps de se repaître d'avance du plaisir qui lui est réservé. Mettez-le dans le cachot de cette tour-là, et qu'on le garde à vue.»

On traîna le malheureux, qui était pâle comme la mort, dans la prison indiquée; quatre ou cinq soldats y entrèrent avec lui; la porte se referma et le reste de la garde s'y mit en sentinelle. Frémissante d'horreur, Sédilia s'éloigna de la fenêtre et entra dans le jardin, mais ses esprits étaient tellement bouleversés qu'elle fut quelques minutes avant de songer seulement à ce qu'elle y venait faire.

Ce sang allait donc encore couler! une victime de plus allait être offerte à la rage insatiable de Cressy! C'était, il est vrai, un homme pour lequel elle n'avait jamais éprouvé le moindre intérêt, car elle l'avait toujours regardé comme un des instruments les plus actifs du féroce usurpateur, mais il avait fait une bonne action au moins, et c'était pour cette action qu'il allait subir une mort affreuse! La pauvre jeune fille était toute tremblante comme si elle avait dû mourir elle-même, et machinalement elle arrachait, à droite et à gauche, le peu de fleurs que le printemps eut déjà fait éclore.

Elle avait hâte de finir, car ni le beau soleil, ni le jardin, ni les fleurs n'avaient plus aucun charme en ce moment à ses yeux. L'horreur avait paralysé toutes ses facultés, elle ne voyait que l'image affreuse de ce malheureux livré à la mort qu'il redoutait le plus, pour n'avoir pas voulu commettre une barbarie atroce, et écoutant, dans les convulsions de l'effroi, le premier bruit du pont-levis, qui annoncerait le retour de celui dont l'absence avait seule prolongé pour un moment sa vie. Cédant à l'impulsion naturelle de toute âme sensible qui, dans les moments de suprême angoisse; se jette toujours dans les bras de Dieu, elle tomba sur ses deux genoux au milieu du jardin et s'écria, en levant ses mains jointes vers le ciel: «— Seigneur, ayez pitié de lui! Sauvez, ô sauvez ce malheureux Gontran qui ne meurt que pour avoir fait le bien; et le pauvre enfant qui devait mourir!»

Il eût été difficile peut-être de voir un tableau plus ravissant que celui de cette innocente fille, belle comme un ange, mais pâle comme une mortelle qui souffre, à genoux ainsi à prier Dieu. Son voile relevé était jeté tout à fait en arrière par le vent léger qui murmurait autour d'elle, laissant à découvert les brillantes tresses de ses cheveux d'or et de soie. Sous cette éclatante auréole, ses beaux yeux noirs s'élevaient humides vers le ciel ; ses mains tremblantes avaient laissé échapper les fleurs qu'elles tenaient, et la terre, tout autour d'elle, était couverte de narcisses, de giroflées et de violettes. Elle se croyait bien inaperçue, ou plutôt elle ne songeait à rien qu'à l'objet pénible qui occupait sa pensée ; mais quelqu'un la regardait ; caché derrière un buisson toujours vert, Hugues de Cressy était là, et, les yeux rivés sur elle, il respirait à peine, comme s'il avait peur de la voir disparaître semblable aux visions d'un songe.

Enfin, d'un pas presque timide, il s'avança un peu.

« — Les anges existent-ils réellement ? — dit-il d'une voix toute différente de celle qui exprimait habituellement ses transports de fureur ou ses sarcasmes ironiques. — « Les anges existent-ils réellement et viennent-ils sur terre ? » — La jeune fille, en le voyant, se leva avec un cri perçant, et s'enfuit comme elle aurait fui devant la gueule béante du crocodile lui-même.

Le terrible Cressy resta comme interdit ; cette fuite semblait avoir produit sur lui un effet extraordinaire qu'il ne comprenait pas. Debout à la place où Sédilia l'avait laissé, il regardait du côté par où elle avait disparu comme s'il croyait la voir encore. Jamais on n'aurait cru que c'était le même homme qui venait de condamner un de ses plus fidèles serviteurs à mort pour une action de louable humanité. Soudain ses lèvres s'entr'ouvrirent.

« — Elle a peur de moi, — dit-il ; — peur !...elle me regarda donc comme un monstre ? »

Était-il possible que cette idée pût faire quelque effet sur le farouche tyran de Mont'héry ? On aurait presque pu le croire, car il s'assit et, appuyant sa main sur son front, parut réfléchir comme il n'en avait guère l'habitude. « — Quelle ravissante figure, — murmura-t-il enfin, — quel parfait modèle d'angélique pureté ! Je ne croyais pas que l'innocence pût être aussi jolie que cela !

« — Elle souffrait, — ajouta-t-il après une pause, — l'idée d'un arrêt de mort lui faisait horreur. Il paraît que cette idée est affreuse pour les faibles esprits ; et elle est si jeune ! il peut bien lui être permis d'être faible un peu. »

Il réfléchit encore en silence. « — Quelle singulière chose que la pitié ! — reprit-il enfin. — Elle semblait craindre pour ces misérables comme si elle aurait réellement souffert de leur mort. Avec quelle ardeur elle demandait à son Dieu (je n'ose dire le mien) de les secourir !... Eh bien ! si je les savais ? Si j'étais, moi, le Dieu qui exauçât sa prière ? Ma puissance est peut-être, après tout, plus vraie... Mais comment puis-je dire cela face à face avec moi-même, quand j'ai si vainement cherché depuis longtemps quelque preuve que Dieu n'existait pas !... Elle aurait du chagrin si ces gens là mouraient... Ce serait dommage, car le chagrin altère la beauté. Télésile n'est déjà plus si belle que lorsque je l'ai épousée. Quelle sottise que de se faire de la peine pour quelque chose que ce soit !... Mais cette sottise existe pour bien des personnes ; cette enfant pourrait être du nombre... Allons ! elle est trop jolie pour ne pas

faire quelque sacrifice pour elle : elle aura moins peur de moi peut-être après cela...Ja ne sais pourquoi, mais sa peur m'a fait une sorte de mal. Je n'avais jamais éprouvé cela...Eh bien ! c'est résolu, ils vivront tous les deux.

Il se leva et sortit du jardin ; à la porte, il s'arrêta.

« — Mais je peux à peine le croire, — dit-il, — Hugues de Cressy faire grâce ? quelle faiblesse !...On dit partout qu'il y a du plaisir à pardonner ; c'est une absurdité, je le sais, mais essayer une fois ne me fera pas grand mal, et s'il y a plaisir ou peine, je le saurai au moins.

Il retourna dans la première cour et s'arrêta devant la porte de la tour où Gontran était renfermé. « — Romuald est-il revenu ? » — demanda-t-il aux soldats.

« — Non, Monseigneur, pas encore.

« — Eh bien ! nous n'avons pas besoin de lui ; ouvrez la porte... Gontran, approchez. »

Gontran sorti, un peu agité, car il était convaincu que sa dernière heure était venue. « — Gontran, — dit Hugues, — vous pouvez vivre et continuer votre service au château comme d'habitude. Je vous pardonne pour cette fois ; mais malheur à vous si vous m'offensez encore. L'enfant maudit qui devait mourir peut vivre aussi, je ne m'occuperai plus d'un vermisseau pareil. Allez ; et si vous rencontrez la jeune suivante de ma sœur, rendez-lui grâce, et dites-lui que c'est elle qui vous a sauvé la vie.

Gontran regarda son maître comme s'il ne pouvait croire que ce fût lui qui venait de parler ; et tous les soldats paraissaient également stupéfaits. « — Qu'attendez-vous ? — s'écria Hugues, — êtes-vous fâché qu'on vous laisse la vie ?

« — Non, Monseigneur, — répondit Gontran, — je suis seulement... bien reconnaissant. » Et comme s'il n'osait exprimer sa surprise, il s'éloigna.

Pendant ce temps, la tremblante Sédilia était retournée auprès de Lucienne, qui, en la voyant revenir sans les fleurs, lui demanda ce qu'elle avait fait. Elle lui raconta tout. « — Encore des crimes ! — dit Lucienne.

« — Et ne pouvoir les empêcher ! — dit Télése, qui était présente. — C'est affreux. — Elle appuya ses deux mains sur sa poitrine et regarda le ciel ; puis elle se leva et entra dans sa chambre : elle avait besoin de se mettre à genoux devant Dieu.

« — Mais ne pouvez-vous rien pour sauver ces malheureux ? — dit Sédilia à Lucienne, — le sire de Cressy vous écoute quelquefois.

« — Non pas quand il s'agit d'épargner ceux qu'il condamne. Jamais, Sédilia, je n'ai pu obtenir de lui un seul acte de miséricorde. Il souffre parfois que je lui parle, mais tout mon empire sur lui se réduit à cela. Oh ! que je suis lasse du monde et de la vie ! Que je voudrais pouvoir me renfermer dans quelque retraite sacrée, et ne plus voir, entendre, ni savoir rien de ce qui se passe sur terre. Sédilia, ne pensez-vous pas que la vie du cloître doit être une vie bien heureuse ?

« — Oui, quand le caractère s'y prête ; car ce doit être une délicieuse pensée que de pouvoir se dire : J'appartiens à Dieu plus spécialement encore que d'autres ; il est le maître de ma foi ; je ne peux être qu'à lui. Oui, cette pensée-là doit être douce parmi toutes les douces pensées de la terre. Mais la captivité qu'on y a ajoutée ? oh ! songez à cela ! ne plus pouvoir fouler librement les belles campagnes que Dieu a faites ! ne plus pouvoir contempler un horizon sans bornes ! ni promener à son

gré son regard, le jour, de nuages en nuages, la nuit d'étoiles en étoiles ! ne plus respirer les parfums des champs ni l'énivrante haleine des bois ! ne plus sentir le vent dans ses cheveux, ni entendre mugir les forêts ou les eaux ! ne plus dévorer l'espace, ne plus voir l'infini ! Oh ! comment peut-on bien adorer Dieu sans tout cela ? on le connaît à peine.»

Assise, selon son habitude, aux pieds de Lucienne, Sédilia tourna la tête vers la croisée ouverte, et son regard se plongea brillant dans le magnifique paysage, pour se lever ensuite vers le ciel avec une expression de ferveur et de foi, qui semblait dire : «— Mon Dieu, tout cela parle-t-il bien de vous ! » — Lucienne la contempla un moment.

«— Non, — dit-elle, — la vie du cloître ne te conviendrait pas ; la douleur même ne briserait pas tes ailes : Dieu te les a données plus longues qu'à moi : sers-t'en pour monter d'autant plus vers lui.»

Elles gardèrent pendant assez longtemps le silence, réfléchissant douloureusement, chacune selon son caractère, sur la sanglante exécution qui avait lieu peut-être en ce moment. Sédilia, trop agitée pour rester en place, sortit enfin de la chambre et alla vers la fenêtre de l'escalier afin de voir s'il y aurait, dans les cours du château, quelque mouvement extraordinaire qui annoncerait que Romuald était de retour. A peine là, elle entendit un pas qui montait : elle se retourna et fut prête à pousser un cri, en reconnaissant Gontran lui-même.

«— Vous vivant ! — s'écria-t-elle, — vous libre ?

«— Oui, et le sire de Cressy m'a dit que c'est grâce à vous. Je ne sais comment vous l'avez obtenu, mais ma reconnaissance vous est acquise jusqu'à la mort.

«— A moi ? le châtelain vous a dit que c'est pour moi qu'il vous a pardonné ? — demanda Sédilia avec une surprise qui était presque de la terreur.

«— Il me l'a assuré. Il a laissé la vie aussi à l'enfant qui a manqué être cause de ma mort.

«— Grâces soient rendues au ciel pour tout cela ! — dit Sédilia ; — mais je n'y comprends rien. Je ne lui ai jamais adressé une seule parole. J'ai seulement prié Dieu pour vous.

«— Le châtelain vous aura peut-être entendue et aura voulu vous faire ce plaisir ; ou Dieu vous a accordé un miracle ; je ne sais ; mais, je vous le répète, ma reconnaissance envers vous sera éternelle, n'en doutez jamais.»

Il la quitta ; presque stupéfaite d'une semblable nouvelle, elle courut la raconter à Lucienne, qui parut plutôt y voir un sujet d'effroi que de bonheur sans mélange. Déjà fort contrariée que Cressy eût vu la jeune fille à figure découverte, elle fut tout à fait effrayée, pour elle, de l'empire qu'elle avait déjà pris sur lui, et la supplia de l'éviter plus soigneusement que jamais. Sédilia y était toute disposée, car la pensée d'un seul moment d'entretien avec lui la faisait frissonner d'horreur.

Mais comme tout, dans son esprit, se rapportait à une seule et souveraine pensée, elle se demandait aussi quelque fois si rien ne pouvait surgir de cet événement en faveur de son plus cher espoir. Sans avoir rien fait de plus que d'adresser une prière au ciel, elle s'était gagné un ami, qui venait de lui jurer une éternelle reconnaissance. Gontran ne voudrait sans doute pas se liguer contre son maître, surtout après la sévère leçon qu'il avait reçue ; mais, sans aller jusques-là, il pouvait la servir un peu. Il serait sans doute désormais plus communicatif avec elle ; elle pourrait en tirer, peut-être, quelques lumières sur

ce qui se passait au château, et elle finiraient ainsi par découvrir, au moins, s'il y avait des prisonniers ou non. Ce serait toujours un grand pas de fait ; et qui pouvait assurer qu'elle ne découvrirait point quels étaient ces prisonniers ? Elle communiqua ses espérances à Lucienne, qui les partagea, tout en l'engageant à être fort circonspecte avec Gontran, et à ne pas lui laisser savoir que personne, dans le château, prenait le moindre intérêt au destin du comte de Troyes.

Depuis le jour dont nous venons de rapporter les événements, un changement assez étrange semble se manifester chez Hugues de Cressy. Il n'était ni plus aimable ni meilleur pour les malheureuses femmes qui lui tenaient de si près ; il n'était pas plus doux pour ceux qui l'offensaient ni plus humain pour ses vassaux ; mais, au lieu de l'espèce de gâterie diabolique qui siégeait ordinairement sur son front, un nuage de tristesse semblait couvrir sa figure, et il était devenu sombre et taciturne. Souvent il allait dans le jardin et regardait la place où il avait trouvée Sédilia en prières ; puis, ramassait, l'une après l'autre, les fleurs, maintenant fanées, qui étaient tombées de ses mains, les tenait pendant quelques moments, les regardait, les sentait, puis les rejetait avec un mouvement d'impatience qui semblait dire qu'il était en colère contre lui-même. Par moments, ces paroles mystérieuses et étranges s'échappaient de sa bouche :

« — Ce ne peut être cela : cela n'y ressemble pas du tout : mais qu'est-ce donc ? qu'est-ce que cela peut être ? »

Une nuit, après être resté longtemps absorbé en des pensées qui semblaient nouvelles pour lui, il se livra à un tardif repos ; mais le sommeil avait à peine fermé ses yeux qu'un songe effrayant vint s'offrir à son imagination. Il se voyait debout au milieu d'une mer de sang dont les flots épais soulevaient et roulaient autour de lui des bûches de cadavres. Une foule de monstres horribles nageaient à travers cette mer pour venir jusqu'à lui, et leurs gueules béantes et affamées semblaient le demander pour proie. Soudain, une blanche vision apparut, portée sur un nuage qui passait sur les flots sanglants sans que leur écume pût y mettre une tache ; cette vision avait la forme d'une jeune fille, les traits ravissants de Sédilia. Un ange au front lumineux descendit et, étendant la main vers elle : « — Laissez-le ! — s'écria-t-il, aux monstres affamés, — Ne le touchez pas ! son supplice est là ! » — Tout à coup, et Hugues se réveilla avec un frisson d'horreur qu'il n'avait senti, jusqu'à ce moment, que lorsque son imagination troublée avait mis l'ombre sanglante de Claude entre Télésile et lui.

Il ne lui fut plus possible de fermer l'œil de la nuit. Le matin, il se rendit d'assez bonne heure à l'appartement de sa femme, comme si la solitude n'était plus supportable pour lui. Il trouva Télésile déjà levée et humblement prosternée devant Dieu.

« — Toujours à genoux ! — dit-il, — toujours en prières ! Y a-t-il donc en tout cela quelque bonheur ? »

« — J'en ai toujours trouvé beaucoup dans la religion, — répondit Télésile, qui s'était levée à son approche.

« — Quoi, vraiment ? un bonheur réel ? »

« — Très-réel. Ne croyez pas que la religion ne soit qu'un prestige. Si on ne l'a pas appris en d'autres temps, on sent bien, au jour du malheur, que c'est une réalité.

« — J'attendrai donc le jour du malheur pour le savoir, — dit Hugues en reprenant quelque chose du ton ironique qui lui était habituel. —

Mais, voyons, quittez, entre nous, toute hypocrisie, et parlez-moi franchement : ce que vous venez de dire, est-ce bien le fond de votre pensée ? intime et véritable ?

— Oui, Hugues ; et non-seulement c'est ma pensée, mais c'est ma conviction ; conviction fondée sur l'expérience que j'en ai eue depuis que je suis au monde. Le bonheur n'en a guère traitée en enfant gâtée ; vous ne l'ignorez pas, je crois. Je ne dirai pas non plus que j'aie jamais été heureuse. Mais à part quelques moments affreux, j'ai été tranquille, résignée et contente au moins de me sentir en paix avec moi-même et avec Dieu. N'avez-vous jamais, à aucune époque de votre vie, senti aussi cela ?

— Je ne sais. Je crois me souvenir qu'étant tout enfant encore, sur les genoux de ma mère, quand elle me disait que j'avais bien prié Dieu et que les anges viendraient veiller près de mon lit, je m'endormais avec un sentiment de plaisir que je n'éprouvais pas toujours. Je croyais alors à toutes ces folies-là.

— Et vous y croyez encore, Hugues, sans penser au fond du cœur que ce soient des folies ; voyons, ne mentez ni à vous-même, ni à moi : êtes-vous aussi convaincu, aussi tranquille dans votre état actuel d'irréligion, que vous l'étiez autrefois dans votre enfance (car je crains qu'il ne faille remonter jusques-là dans votre état de foi et de piété ?

— Ne me faites pas de ces questions là, elles me déplaisent.

— Eh bien ! je ne vous les ferai plus ; mais il en est une qu'il faut que je vous fasse, car mon devoir aussi bien que mon inclination m'y force. Qu'avez-vous aujourd'hui ? êtes-vous souffrant ? êtes-vous affligé ?

— Ni l'un ni l'autre. Que voyez-vous en moi qui vous l'annonce ?

— Je connais trop la tristesse pour me tromper aisément sur ses symptômes. Vous êtes triste, Hugues ; ne cherchez pas à me le cacher. Voyons ! tâchez d'avoir un peu de confiance en moi. Parlez-moi à cœur ouvert, quel que soit le sujet de votre chagrin. Voilà près de deux ans et demi que nous sommes époux, n'est-il pas temps que nous soyons amis ?

— Quelle amitié attendre de vous qui me haïssez ? de vous à qui je suis plus odieux que le serpent que vous frémiriez d'écraser sous votre pied ?

— Quel langage, Hugues — répondit Télésele avec une angélique douceur — quel droit vous ai-je jamais donné de me le tenir ? mon regard exprime-t-il maintenant la haine ? ne vous dit-il pas au contraire que je suis toute prête à écouter vos chagrins, à y prendre part, à les consoler si je le puis ?

— Pendant que votre âme entière est pleine d'un autre, et que toutes vos pensées languissent sur Milon de Troyes.

— Vous êtes peu généreux, Cressy, de prononcer ce nom devant moi ; mais vous pouvez me regarder, car il ne me fera pas rougir. Il y avait trop de pureté dans le sentiment auquel vous faites allusion pour que j'aie à baisser les yeux devant le ciel ou devant la terre. Mais vous faites ce qui n'est pas dans vos droits. Vous me reprochez ce qui n'a jamais été un mystère pour vous, et ce qui ne vous a pas semblé devoir être un obstacle à notre union. D'autres vous diraient, peut-être, que cette considération suffirait pour leur permettre de mourir, au moins dans le silence de leur âme, un souvenir qui est tout ce qui leur reste ; mais je n'ai pas compris ainsi les devoirs d'une épouse, et j'ai senti que je devais être toute à vous. Que Dieu bénisse celui que vous avez nom-

mé,  
com

sile  
der  
dign  
dou

vou  
ne l  
ble,  
je p  
tious  
votr  
vou  
ense  
un s  
moi  
vous  
ne v

comm  
tine  
comm  
fleur  
quoi  
je su  
que j  
tôt j  
pren

dilia  
trem  
avoir

façon  
elle  
cesse  
naiss  
essay  
ne qu  
l'atta  
toute  
d'ent  
semb  
qu'el  
et qu  
marié

U  
Hugu  
Mais  
respi  
aubé

mé, sur la Terre-Sainte où il est allé chercher des consolations et du courage ; c'est tout ce que je me permets de dire, au ciel même, de lui.»

Hugues ne répondit rien. Que pouvait-il en effet répondre ? Télé-sile qui croyait sans doute le moment propice pour pousser jusqu'à ses dernières limites son abnégation sublime, s'approcha avec la gracieuse dignité qui lui était habituelle, du fauteuil où il était assis, et, posant doucement une main sur son épaule :

« — Voyons ! — dit-elle — laissons tout cela, et parlons de ce qui vous concerne. Vous n'êtes pas dans votre état ordinaire, aujourd'hui ; ne le niez pas, cela se voit trop clairement. Quelque chose vous trouble, vous chagrine ; profitez-en pour éprouver ce que je vaud et ce que je peux faire. Profitez-en pour apprendre tout ce qu'il y a de consolations et de paix dans le cœur d'une épouse fidèle. Je voudrais, pour votre bonheur, vous faire sentir le prix d'un monde légitime et sacré. Je voudrais vous sauver : vous arracher du bord de l'éternel abîme ; vous enseigner à prier Dieu et à goûter mille douces émotions qui sont encore un secret pour vous. Laissez-moi y travailler : mais, pour cela, ouvrez-moi votre cœur. Quel que soit le secret qui l'opprime, je n'aurai pour vous que des paroles de consolation et de paix qui, si elles blâment même, ne vous blesseront au moins pas. »

Cressy la regarda un moment et secoua la tête. Puis, se levant comme hors de lui, il s'écria : « — O que n'avez-vous sur le front l'enfantine innocence de seize ans ! que n'êtes-vous à genoux à regardé Dieu comme l'ange seul peut le regarder ! à genoux au milieu des fleurs ! ou que n'êtes-vous ainsi devant moi à me dire... je ne sais pas quoi ! à me nommer... je ne sais comment ! je suis las du nom d'époux, je suis las du nom d'amant ! il me semble que j'ai soif d'autres affections que je n'ai jamais connues, que je n'ai jamais voulu connaître. Ou plutôt je ne sais ce que je veux ; je ne sais ce que je sens ; je ne me comprends pas moi-même, et je ne me connais plus ! »

Il sortit brusquement. « — O ciel ! — pensa Télé-sile — aime-t-il Sé-dilia?... S'il en est ainsi, pauvre enfant ! quel sera ton sort ? » — Et, toute tremblante, elle alla conter à Lucienne la découverte qu'elle croyait avoir faite.

Pendant ce temps, la jeune fille, loin de se douter de l'effet que de façon ou d'autre (car il semblait un peu difficile de préciser comment) elle avait produit sur l'esprit du terrible châtelain, réfléchissait sans cesse à ses propres inquiétudes, à ce qu'elle pourrait obtenir de la reconnaissance de Gontran, et aux précautions qu'elle devait prendre tout en essayant d'en obtenir quelque chose. Elle sentait aussi bien que Lucienne qu'il ne fallait pas se confier aveuglément à lui, et voulant commencer l'attaque en cherchant à connaître un peu son caractère, elle saisissait toutes les occasions qui se présentaient d'avoir avec lui quelques instants d'entretien. Il s'y prêtait volontiers, car sa reconnaissance pour elle semblait vraiment sincère, et il la lui prouvait par mille petites attentions qu'elle recevait avec confiance, malgré la position qu'elle occupait alors, et qui ne l'élevait que faiblement au-dessus de lui, car c'était un homme marié et d'âge à être plus que son père.

Un jour il vint la trouver dans le jardin où elle n'était jamais quand Hugues de Cressy était au château, de peur de le rencontrer encore. Mais elle savait qu'il était sorti et elle avait pris cette occasion de venir respirer un peu l'air. Gontran lui apportait un bouquet de la première aubépine, et il lui fit quelques remarques sur la beauté du temps.

« — Oui — répondit-elle — le ciel est d'un azur magnifique. Comme la masse sombre du château se détache bien sur ce fond éclatant et pur.  
 » — C'est un bel édifice. Celui qui l'a fait bâtir entendait bien son affaire.

« — C'était Thibault de Montmorency, n'est-ce pas ?

« — Thibault de Montmorency le fit fortifier ; c'est prouvé par la permission que le roi Robert lui en donna ; mais on ne peut guère fortifier ce qui n'existe pas déjà.

« — Vous croyez donc que ce château remonte plus haut que lui ?

« — Je pense que c'est au moins probable. Mais en le fortifiant il peut l'avoir agrandi beaucoup : et la tour de bois a été certainement ajoutée depuis son temps.

« — Qu'appellez-vous la tour de bois ? y en a-t-il vraiment une qui soit bâtie ainsi ?

« — Oui ; mais on ne la voit pas d'ici. C'est une de celles qui est à gauche de la seconde cour. Elle est un peu masquée de ce côté-là par les bâtiments qui l'environnent. Elle domine la vallée du côté de Linais. On la voit très-bien de là.

« — Mais n'est-ce point étrange qu'il y ait dans un château comme celui-ci une tour faite d'une substance si peu solide ?

« — Oh c'est une masse énorme et d'une force extrême. Elle est à l'épreuve de tout, hors seulement du feu. Il est évident qu'on l'a toujours regardée comme telle, car elle contient des prisons.

« — Encore des prisons ! il y en a donc beaucoup en ce château ?

« — Philippe de Mantes et Hugues de Cressy en ont fait faire qui n'existaient pas avant eux.

« — Je ne sais si cela prouve en leur faveur. Mais combien y en a-t-il donc ? Comptons : d'abord le donjon de la grande tour, puis le cachot de cette petite tour de la première cour où vous avez été renfermé.

« — Oui. Je me souviens encore du vilain quart d'heure que j'y ai passé. Sans vous j'allais faire une intime connaissance avec une autre qu'il faut ajouter à votre compte ; la tour des oubliettes.

« — En voilà déjà trois, sans compter celles de la tour de bois. C'est assez.

« — Mais savez-vous qu'il y a encore des cachots souterrains ?

« — Vraiment ? Oh ! cela, ce doit être bien affreux ! y en a-t-il beaucoup ?

« — Sept ou huit.

« — Sans air et sans lumière ?

« — Quelques-uns n'ont que de petits soupiraux, près de la voûte, qui suffisent seulement pour rendre les objets visibles ; d'autres n'ont point de jour, et seulement un petit souffle d'air qui vient par un trou où on ne passerait pas la main.

« — Si je dois jamais être renfermée dans une de ces jolies demeures, je prie Dieu que ce soit plutôt dans le donjon de la tour. Mais maintenant que nous avons compté les prisons, comptons aussi les prisonniers. Y en a-t-il beaucoup en ce moment ?

« — Oh ! non.

« — Y en a-t-il enfin ? »

Gontran jeta un regard autour de lui comme pour voir s'ils étaient bien seuls, et, rassuré sur ce point, il reprit en baissant un peu la voix :  
 « — Le sire de Cressy ne veut pas qu'on le sache, mais je vous dirai entre nous qu'il y en a un.

« — Ah ! vraiment ? dit Sédilia en cherchant à contenir l'émotion qu'elle éprouvait — et dans quelle prison est-il ?

« — Oh pour cela je ne peux pas le dire, même à vous. Si on savait seulement que je vous ai avoué qu'il y a ici un captif, vous pourriez avoir encore à demander grâce pour ma vie, peut-être.

« — Soyez tranquille : je ne vous mettrai jamais en aucun danger. Mais pour revenir à ce prisonnier, vous ne pouvez pas me dire son nom ?

« — Bien moins encore que le lieu qui le renferme.

« — Est-il jeune ? est-il vieux ?

« — Assez jeune encore.

« — Beau ou laid ?

« — Assez bien partagé par la nature.

« — Un prisonnier jeune et beau ! — dit Sédilia en affectant une gâté qui était en ce moment loin de son cœur. — Savez-vous que cela devient fort intéressant ? bien des troubadours ont chanté de jeunes et beaux captifs. Mais comme je ne suis pas en position d'être la bonne fée ou la noble dame qui travaille à leur délivrance, vous pouvez me dire quelque chose de plus sur son physique sans aucune crainte.

« — Je crois que je vous en ai déjà dit bien assez, et même trop, peut-être.

« — Oh ! à moi ? je vous appellerai ingrat si vous me parlez ainsi ; et une autre fois je vous laisserai passer tout tranquillement par les oubliettes sans m'occuper de vous.

« — Non, non, je ne suis pas ingrat ; mais vous êtes une petite curieuse bien rusée. Vous avez beau me regarder avec votre air innocent ; c'est vrai. »

Le sourire qui accompagna ces paroles disait assez qu'il n'était pas bien en colère contre elle. Sédilia le voyait, et elle revint à la charge.

« — Eh bien ! oui ; je suis curieuse, je l'avoue — dit-elle avec une expression enfantine qui la rendait plus jolie qu'un ange — prenez donc pitié de mon faible. Allons, mon bon Gontran, encore un mot sur ce mystérieux prisonnier. Si vous saviez combien j'aime les mystères !

« — Friponne ! je ne vous en dirai plus rien du tout ! un mot peut conduire à un autre ; et on se trouve bientôt comme cela entraîné beaucoup trop loin.

« — Vous me direz au moins, j'en suis sûre, la couleur de ses yeux ?

« — Eh bien ! noirs.

« — Et ses cheveux ?

« — Châtain clair. »

Ce ne fut que par un violent effort sur elle-même que Sédilia empêcha son visage de trahir tout ce qu'elle éprouvait en ce moment ; mais elle eut la force de continuer du même ton badin.

« A-t-il un beau nez, surtout, car je tiens beaucoup à cela ?

« C'est peut-être ce qu'il a le plus à admirer dans toute sa figure.

« — Et vous serez assez cruel, méchant que vous êtes ! de ne pas me dire où gémit ce charmant captif ? mes songes poétiques ne seront pas complets si je ne peux me figurer l'endroit qui le renferme.

« — Laissez-moi tranquille, avec vos songes poétiques ! il n'y a pas de poésie en tout ceci, je vous en assure.

« — Il n'est pas en danger de mort, j'espère ? — dit Sédilia en se baisant rapidement pour ramasser une fleur, de peur qu'il ne remarquât sa pâleur.

« — Pas pour le moment ; mais cela viendra probablement un jour.

En voilà assez ; adieu ; et ne me demandez plus jamais rien sur son compte.»

Il la quitta, et cela fut peut-être heureux pour elle, car ses dernières paroles l'avaient rendue pâle comme une morte. Au bout de quelques instants, elle tâcha de se rassurer. « — Pas pour le moment — répéta-t-elle — ô mon Dieu, venez-moi en aide avant que ce moment ne passe ! »

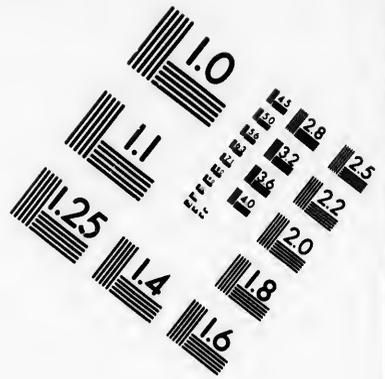
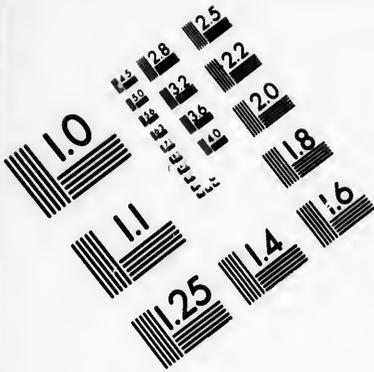
dit  
épro  
qui  
la p  
capit  
s'off  
était  
que  
avons  
mèn  
rien  
pouv  
pour  
Sa se  
sème  
et les  
soup  
fond  
illusi  
affec  
vive  
peut  
pren  
était  
qu'el  
solat  
Heur  
ferai  
tesse  
C  
de sa  
qu'el  
de T.  
parla  
signa  
ser p  
répét  
doule  
s'il n'

## CHAPITRE IX

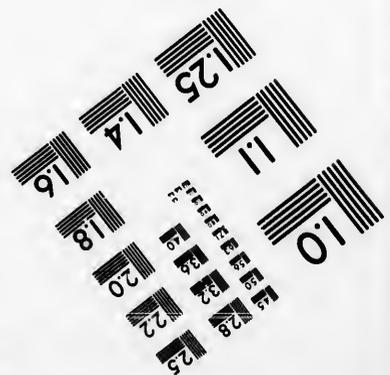
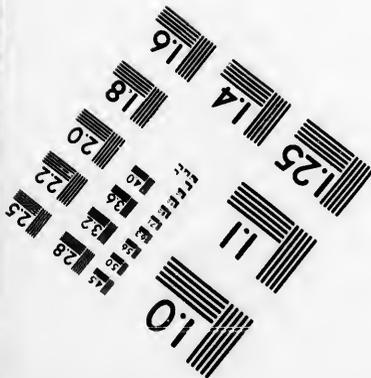
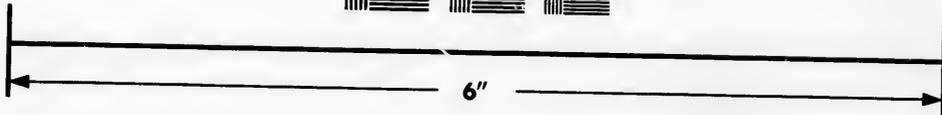
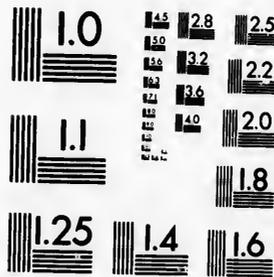
La première fois que Sédilia se trouva seule avec Lucienne, elle lui dit ce que Gontran lui avait appris. L'infortunée sœur de Gressy en éprouva un saisissement extrême, car, malgré tous les vagues soupçons qui la poursuivaient, elle n'avait jamais eu une croyance bien arrêtée à la présence de Milon dans le château de Montlhéry, ni peut-être à sa captivité même. Elle cherchait toujours à chasser l'idée importune qui s'offrait quelquefois à son imagination, et à se persuader que son frère était trop hardi, même dans le crime, pour s'abaisser au mensonge, et que sa parole pourrait encore être crue. Lucienne était, comme nous avons déjà pu le voir, d'un caractère doux et timide; peut-être y avait-il même chez elle un petit fond d'indolence qui faisait qu'elle ne désirait rien autant que le calme et le repos, et cherchait à éviter tout ce qui pouvait la faire sortir trop violemment de cet état si doux assurément pour tous les cœurs, mais qui pour le sien était une véritable nécessité. Sa sensibilité était profonde, mais son caractère flexible se résignait aisément; comme le roseau, elle haïssait la tête sous les vents de la tempête et les laissait passer, sans faire entendre d'autre plainte qu'un faible soupir. D'un esprit peu pénétrant, elle ne connaissait peut-être pas à fond le cœur de son propre frère; elle cédait facilement au moins aux illusions qu'elle cherchait à se faire encore sur son compte, moitié par affection réelle, moitié par la crainte de trop souffrir elle-même. Une vive et déchirante souffrance eût été presque au-dessus de ses forces, peut-être même n'était-elle pas tout à fait capable de la sentir. La douleur prenait toujours chez elle le caractère d'une douce mélancolie. Elle était de celles qui peuvent parler à chaque instant d'un objet chéri qu'elles ont perdu; de celles pour qui le soin des tombeaux est une consolation et qui prennent un triste plaisir à y répandre des larmes et des fleurs; de celles, enfin, qui, si elles n'avaient pas de chagrins réels, s'en feraient peut-être d'imaginaires pour pouvoir se laisser aller à une tristesse qu'elles aiment, et pleurer.

Cette définition du caractère de Lucienne de Gressy n'est point hors de sa place ici, car c'était par suite de cette sorte de mollesse d'âme, qu'elle cherchait tous les moyens possibles de se persuader que le comte de Troyes était tranquillement en Palestine; et que lorsque Sédilia lui parla du mystérieux prisonnier qu'on gardait au château, et dont le signalement se rapportait si bien avec le sien, elle ne voulut pas se laisser persuader que ce fût vraiment lui. Au premier moment, nous le répétons, son saisissement fut extrême, et elle entrevit la possibilité d'une douleur si vive que, lorsqu'elle fut revenue un peu à elle, elle chercha s'il n'y avait pas moyen de douter encore, et comme il est rare qu'on ne





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10  
16 18 20 22 25  
15 16 18 20 22 25  
16 18 20 22 25

10  
16 18 20 22 25  
15 16 18 20 22 25

trouve pas ce moyen lorsqu'on le veut absolument, elle le trouva. Le comte de Troyes n'était pas le seul homme au monde qui eût les yeux noirs et les cheveux châtain ; Gontran avait pu seulement s'amuser aux dépens de la curiosité et de la crédulité de Sédilia. S'il y avait vraiment eu dans les fers de Hugues de Cressy un captif de cette importance, il n'en aurait certainement rien dit, ou si, par inadvertance, il en avait laissé échapper le secret, il aurait réparé de son mieux cette imprudence en donnant un signallement imaginaire. Non, ce n'était pas Milon, ce ne pouvait être lui ; et elle en rendait grâce au ciel, en engageant Sédilia à se méfier plus que jamais de Gontran et de toutes les révélations qu'il prétendait lui faire.

« — Mais, noble demoiselle, — dit la jeune fille, un peu impatientée au fond du cœur de cette incrédulité inattendue, — si pourtant il disait vrai ?

« — Ce serait une chose affreuse, ma chère Sédilia, et qui me briserait le cœur. Mais vous voyez combien c'est improbable, impossible même. Si Hugues avait jamais tenu le comte de Troyes en son pouvoir, il l'aurait tué tout de suite. Ce serait une véritable absurdité que de croire le contraire. »

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de réveiller cette âme tendre mais faible, de la sécurité dans laquelle elle aimait à se plonger, Sédilia quitta Lucienne, contrariée et fort mécontente au fond du cœur. Elle était sûre, elle, que son malheureux oncle était au château de Montlhéry, un secret pressentiment le lui disait et tout semblait venir à l'appui de cette opinion pour ceux qui ne fermaient pas volontairement les yeux. D'un caractère bien différent de celui de Lucienne, cette jeune fille, qui n'avait pas encore seize ans, résolut, dès ce moment, de prendre tout dans ses propres mains, de ne plus consulter personne et d'agir seule, en se recommandant à la protection de Dieu. Elle aurait bien voulu pouvoir mettre Téliésile dans son secret, sûre que son âme énergique et sa forte tête, sans parler du cœur si vivement intéressé, lui seraient d'un secours immense ; mais, toute jeune qu'elle était, elle sentait que c'était impossible. Epouse, Téliésile devait oublier tout à fait une affection qui n'était pas pour son époux ; et, ne pouvant se mêler de rien de ce qui concernait le comte de Troyes, elle devait tout ignorer. La malheureuse dame de Cressy n'eut donc pas la douleur de savoir que Milon était trop probablement captif dans quelque lieu horrible, sous le sol qu'elle foulait de ses pas ; et elle échappa ainsi à des inquiétudes qui, chez elle, auraient été bien vives, et sur lesquelles Lucienne aimait à s'avengler encore.

Mais il y avait un point sur lequel les deux belles-sœurs étaient également tourmentées et inquiètes, c'était l'étrange et violent effet que Sédilia semblait avoir produit sur l'âme de Hugues de Cressy, Téliésile, qui savait la scène du jardin, avait saisi tout de suite le sens des paroles ambiguës de son mari et compris à qui il faisait allusion. Elle en avait parlé avec Lucienne, et toutes les deux frémissaient des dangers que l'innocente fille pouvait courir de la part d'un homme, maître souverain en ces lieux et capable de tout. Téliésile aurait voulu qu'on la renvoyât tout de suite secrètement du château en la plaçant dans quelque convent éloigné, où elles veilleraient toujours sur elle et où elle pourrait, pour le moment au moins, vivre en sûreté ; mais Lucienne, qui était accoutumée à elle et tenait à la conserver, fut d'avis qu'il suffirait de continuer à la surveiller avec soin, et de l'empêcher de mettre le pied hors de leur appartement, à moins d'être bien sûres que le châtelain fût sorti.

Du reste, quel que fut le sentiment, mystérieux évidemment pour lui-même, qui entraînait Cressy vers la jeune Sédilia, il ne semblait nullement influer sur sa conduite envers son épouse. Il était toujours, par moments amoureux d'elle comme au premier jour, et par moments, froid, insensible et dur. Sa jalousie avait toujours la même violence, sa susceptibilité les mêmes inquiétudes. Ce n'était pas une véritable affection, Télésile le savait bien ; c'était un mélange d'égoïsme, d'orgueil et d'admiration ; une dévotion enfin, qu'un caractère violent en tout comme le sien pouvait seul sentir ; mais, tel qu'il était, cet amour ne changeait pas, et Lucienne, aussi bien que sa belle-sœur, se demandait comment le sentiment, selon toutes les apparences aussi vif dans son genre que l'animait pour Sédilia, n'y avait porté aucune atteinte.

Fort peu occupée de lui, la jeune nièce de Milon ayant pris la résolution d'agir désormais par elle-même, se consultait sans cesse sur la marche qu'elle devait suivre. Chercher à découvrir la prison de son oncle pour voir s'il y aurait moyen de le faire évader, lui semblait une entreprise difficile et qui emploierait beaucoup de temps. Elle avait beau lever les yeux vers le donjon de la tour et examiner, d'un regard curieux, toutes les fenêtres qui étaient défendues par des grilles, elle ne voyait rien qui annonçât qu'il y eût là un habitant quelconque. Milon était donc probablement dans les cachots souterrains, mais elle ignorait où ces cachots se trouvaient et par où on pouvait y arriver. Elle aurait bien cherché à surveiller un peu les démarches de Gontran, qui devait quelquefois s'y rendre ; mais l'espèce de captivité à laquelle on l'avait réduite rendait cette entreprise impossible, et les paroles de Gontran : « — Il n'est pas en danger de mort pour le moment, mais cela viendra probablement un jour, » — lui faisaient sentir la nécessité de ne pas perdre, s'il était possible, une semaine de plus en tentatives inutiles, mais de prendre tout de suite quelque moyen énergique d'en venir à ses fins.

Il n'y en avait, elle le voyait bien, qu'un seul : faire prévenir le roi qu'il était presque certain que son fidèle chevalier était prisonnier à Montlhéry, et mettre ainsi sa délivrance dans les mains royales. Résolue d'agir sans Lucienne, elle n'avait aucune crainte d'être contrariée en ce dessein, que celle-ci n'aurait guère pu approuver comme sœur du coupable, mais dont, au fond du cœur, elle ne la blâmerait certainement pas, quand elle saurait le lien qui l'attachait au malheureux comte. Le devoir de sauver celui-ci était son premier devoir à elle, et sa pitié pour Lucienne ne devait pas l'emporter sur lui. Elle ferait, d'ailleurs, tout dans son pouvoir pour qu'il arrivât, à celle qu'elle aimait à regarder comme une amie, le moins de peine possible.

Sa résolution était donc parfaitement prise ; mais comment la mettre à exécution ? comment prévenir le roi ? qui charger du message ? Sa tête se perdait presque à cette pensée, car elle ne voyait personne, et, dans une angoisse mortelle, elle demandait sans cesse à Dieu de l'inspirer et de la secourir.

Un jour, pendant que Hugues de Cressy se trouvait dans la première cour du château, il entendit une voix qui demandait à lui parler. Jetant un regard vers la porte d'entrée, il vit un moine, jeune encore, dans lequel il reconnut le prieur de Longpont. Son premier mouvement fut de le faire renvoyer avec mépris ; il haïssait les moines comme tout ce qui tenait, de quelque façon que ce fût, à cette religion qu'il outrageait sans cesse ; mais il revint sur cette décision, et ordonna qu'on le lassât

entrer. Le prieur s'approcha de lui d'un air noble et grave. « Puis-je vous parler un moment ? » — dit-il.

« — Qui vous en empêche ? — répliqua l'orgueilleux châtelain, — ne suis-je pas là ? »

« — Oui ; mais des témoins y sont aussi, et vous ne vous soucieriez peut-être pas que le sujet sur lequel j'ai à vous parler soit entendu de tous. Si, pourtant, cela vous est égal, je vous prévien que, moi, je ne demande pas mieux. »

Cressy réfléchit sans doute qu'il serait prudent de ne pas donner trop de liberté à la langue du prieur, et il le conduisit jusqu'à la seconde cour, où il n'y avait personne. Puis, le tenant toujours debout au milieu de cette cour, et se retourna vers lui, il croisa ses bras et le regarda avec des yeux pleins de haine et de menace. « — Et qu'avez-vous à me dire, sire moine ? — dit-il, — si c'est un sermon, abstenez-vous en.

« — Ce n'est pas un sermon, — répondit tranquillement le prieur, — on n'est pas forcé de tenter l'impossible. Je n'ai même rien à vous dire, mais seulement à vous demander.

« — Quoi ? de l'argent pour quelque œuvre pieuse ? des terres pour votre monastère ? Vos moines ne sont-ils pas assez gras ? »

Le ton ironique avec lequel ces paroles furent prononcées ajoutait à leur insolence ; mais le prieur, qui semblait s'être préparé à tout quand il avait pris le parti de franchir la porte du redoutable castel, n'eut pas l'air de s'en apercevoir même. « — Vous vous méprenez entièrement sur mes intentions, — dit-il, — je ne désire ni argent ni terres. Je ne veux que vous faire une question, que j'ai assurément bien le droit de vous adresser entre nous : Qu'est devenu le malheureux comte de Troyes ? »

Avec l'œil étincelant du tigre qui croit qu'on va toucher à sa proie, Cressy répondit : « — Que vous importe ? »

« — Pardon, sire châtelain, — dit le prieur avec une fermeté calme qui ne se démentit point, — cela m'importe beaucoup. Le comte de Troyes est mon ami, je l'ai toujours aimé comme un frère. Vous sentez pas la force d'un pareil lien contracté dès l'enfance, mais vous devez savoir qu'il existe des cœurs qui la sentent. Le mien est de ce nombre. Vous m'avez cruellement martyrisé, croyez-le bien, depuis près de deux ans. Vous avez mis mon amitié aux prises avec les devoirs de mon état ; vous m'avez dit : « Si vous prononcez un mot de ce que vous savez au sujet de Milon de Troyes, je fais passer tout votre couvent au fil de l'épée. » Je vous savais assez puissant, et, je ne crains pas de vous le dire, assez méchant pour exécuter cette menace ; je vous aurais livré volontiers ma propre vie ; mais je sentais que je ne devais pas risquer celle de tout ce troupeau sans défense dont je suis le pasteur, et je vous fis le serment de silence que vous m'arrachâtes ainsi par force. Ce serment, je l'ai gardé, et la preuve en est que vous êtes encore seigneur de Montlhéry, car, si faible que soit en ce moment l'autorité royale, soutenue par l'indignation générale que la révélation de votre crime, aurait soulevée, elle eût été encore plus forte que vous. Mais je me suis tu et tous vous le prouve. N'exigez pas que j'oublie aussi, car cela me serait impossible. Souffrez que je vous parle, au moins puisque je ne puis en parler à d'autres, de ce que vous savez aussi bien que moi. Je vous répète ma question : Qu'est devenu le comte de Troyes ? »

« — Je vous répète ma réponse : Que vous importe ? »

« — Sire de Cressy, je ne puis regarder ceci que comme une mauvaise

plaisanterie. Vous ne pouvez croire qu'il y ait pour vous la moindre nécessité de me refuser la grâce, bien simple, que je vous demande : celle de savoir si mon pauvre ami existe encore ou si je dois prier pour le salut de son âme.

» — Priez toujours, cela vous occupera ; c'est tout ce que vous avez à faire.

» — Ce n'est pas me répondre. Vit-il ?

» — Si l'âme est immortelle, comment peut-il ne pas vivre ?

» Vit-il dans son corps humain comme nous vivons tous sur terre, ou l'avez-vous tué ? voilà ce que je vous demande.

» — Je ne vois rien qui m'oblige à vous le dire ; voilà ma réponse.

» — Sire châtelain, je suis déjà lié par mes serments à taire tout ce qui s'est passé dans cette nuit fatale qui vous rendit maître du château ; vous pensez peut-être que ces serments là ne regardaient pas ce que l'avenir pourrait m'apprendre, et vous avez parfaitement raison. Mais je suis prêt à vous faire un nouveau serment de silence sur tout ce que vous pouvez me dire, plutôt que de rester dans cette ignorance cruelle que je ne puis supporter plus longtemps. Parlez donc, je vous en conjure ! je plie le genou devant vous pour vous le demander, et je ne rougis pas de vous laisser voir mes larmes.

» — Ho ! ho ! ceci devient touchant ! — s'écria Hugues en éclatant de rire, — un moine à genoux devant moi et les larmes aux yeux ! les rôles sont-ils changés ? Mon très-cher frère dans le Seigneur, avez-vous besoin de ma bénédiction ? »

Cette impie dérision ne fit pas sortir le prieur de sa patience toute chrétienne ; il se releva seulement, et, le regardant avec une noble assurance : « — Je comprends — dit-il, — que ma robe me rend odieux à vos yeux ; mais je vous demanderai pourtant si chevalier, vous ne trouvez pas quelque lâcheté à insulter un homme, votre égal peut-être par la naissance, mais à qui il n'est point permis de vous en demander raison, et qui n'a pour défendre sa poitrine désarmée que cette simple croix ? »

» — Misérable ver de terre ! est-ce à toi de me faire des leçons ? Connais-tu seulement la différence qu'il y a entre le courage et la lâcheté pour oser t'en établir le juge ? »

» — Je crois vous prouver en ce moment que je la connais assez bien. Si je n'avais pas quelque courage je ne serais pas venu chercher des nouvelles de mon malheureux ami jusques dans ce repaire de brigandages et de sang. Je savais parfaitement à quoi je m'exposais ; de plus, je connais aussi bien que vous les lois et les devoirs de la chevalerie, que vous n'enfreignez pas à présent pour la première fois.

» — Alors, il n'est pas très-important si je les enfreins une fois de plus, et ce n'est pas la peine de me priver d'un petit amusement pour cela. Soldats ? approchez. Faites promener ce révérend personnage pendant deux heures pieds nus sur le pavé pointu de la première cour, et s'il nous laisse quelques traces de son sang précieux, tant mieux ! cela portera l'honneur au château.

Les soldats regardèrent leur maître d'un air consterné.

» — Sire châtelain, — dit un de leurs chefs, — ce n'est pas assurément du saint prieur de Longpont que vous voulez parler ainsi ? »

» — Et de qui serait-ce donc, vile canaille ? Allez-vous élever aussi la voix et me prêcher à votre tour ? »

« — Veuillez nous renouveler votre ordre, Monseigneur ; nous craignons de l'avoir mal compris. »

Hugues, étouffé par la colère, garda un instant le silence, comme s'il ne savait quelles paroles choisir pour exprimer l'excès de rage. — « Je vais vous le répéter, — dit le prieur avec douceur aux soldats, — il vous ordonne de me faire marcher déchaussé sur ces pierres jusqu'à ce que le sang coule de mes pieds. Faites-le, mes amis, ce n'est pas à vous que Dieu en demandera compte. Ne privez pas votre maître du plaisir d'illustrer cette punition à l'ami fidèle et dévoué du malheureux comte de Troyes.

Au moment où le prieur commençait à parler, deux femmes franchissaient l'entrée de la cour où se passait cette scène. C'était Lucienne qui revenait d'une promenade avec Sédilia, et qui s'arrêta un instant, stupéfaite d'horreur de ce qu'elle venait d'entendre. Pendant ce temps, sur l'ordre réitéré de Hugues, on détachait la chaussure du prieur, qui se laissa faire sans aucune résistance ; et sa cruelle torture allait commencer quand Lucienne s'élança éperdue vers Cressy, en s'écriant : — « Oh ! ne pousse pas plus loin la plaisanterie, ce serait affreux. Mon frère, je t'en conjure !

— Va-t'en chez toi ! — s'écria Hugues, en la repoussant avec colère, — tu n'as rien à faire ici.

— Oh ! oui, j'ai affaire ici, car il s'agit de t'empêcher de commettre un crime horrible. Réfléchis, de grâce, à ce que tu fais ! réfléchis... »

— Je réfléchis qu'il faut apprendre à toute cette moignée à se tenir en respect. Continuez, soldats ! j'enfonçe mon épée dans la poitrine du premier qui hésite. Bon ! le voilà déchaussé, commencez la danse, et qu'il se souvienne...

Il s'arrêta tout à coup ; ses yeux s'étaient portés sur Sédilia. La pauvre jeune fille, toute tremblante, était debout à quelques pas de Lucienne. Son visage déconforté était inondé de larmes, et des sanglots soulevaient sa poitrine oppressée d'horreur. — « Un prêtre du Seigneur ! — s'écria-t-elle enfin, en levant avec angoisse ses yeux vers le ciel, — ô Dieu ! »

L'aspect de ses larmes sembla faire chez le terrible Cressy une révolution complète ; il la regarda un moment avec des yeux dont il serait impossible de dépeindre l'expression indéfinissable ; puis, se retournant vivement vers les soldats : — « Non, non, — s'écria-t-il, — en voilà assez ; retirez-vous tous, et qu'on le laisse libre. »

Les soldats lui obéirent à l'instant et se retirèrent dans la première cour, bien aises d'être quittes ainsi d'une action dont l'impiété les révoltait. Hugues, après avoir jeté un autre regard sur Sédilia, s'élança vers le château en cachant sa figure dans ses mains, comme s'il était honteux de lui-même.

Lucienne fit quelques pas pour le suivre ; mais quand elle fut près de la porte du château, elle se retourna pour chercher Sédilia et la vit à genoux au milieu de la cour, devant le prieur qu'elle aidait à se rechausser avec tout le respect qu'on portait alors à la robe monastique. Mais bien que ce respect fût vif et profond dans son cœur, ce n'était pas en ce moment le seul sentiment qui la portait à lui rendre ce service. Elle avait entendu ce moine, inconnu pour elle, dire qu'il était l'ami fidèle et dévoué du comte de Troyes ; c'était peut-être l'émissaire que le ciel lui envoyait pour porter au roi le message qu'elle désirait lui transmettre. Sûre que, seuls au milieu de la cour comme ils l'étaient, personne ne pourrait entendre un mot de ce qu'elle lui dirait, si seulement elle parlait bas, elle s'approcha de lui et se mit à genoux pour rattacher sa chaussure.

sure.  
moi f  
défaire  
laissez  
Troyes  
tif dor  
savoir

» —  
» —  
peut ri  
Mais s  
par pit  
» —  
elle.

» —  
» —  
» —  
» —  
» —

en bien  
Ell

« —  
en sera  
n'arrive  
égard a  
en fave  
quel ty  
a pu ar  
Ell

et ne se  
mais Lu  
en plus  
lia, avec  
brillante  
son cher  
avait us  
cœur, qu  
moins n  
pouvait  
pour tra  
jeune fil  
et se rép  
d'avoir d  
événement  
sammen  
ce que s  
elle ne p  
Surs  
sieurs jo  
cienne q  
l'emmen  
me la soi

sure. Le prieur la supplia de ne pas se donner cette peine. — « Laissez-moi faire, — dit-elle sans lever les yeux et paraissant tout occupée à défaire un nœud qu'elle avait fait exprès, — j'ai à vous parler ; mais ne laissez pas échapper un seul geste de surprise. Je crois que le comte de Troyes est prisonnier en ce château. Il y a du moins, pour sûr, un captif dont le signalement se rapporte parfaitement avec le sien. Faites-le savoir, je vous en supplie, au roi.

» — Quelle nouvelle m'apprenez-vous ! êtes vous bien informée ?

» — J'ai tout lieu de croire que je le suis. En tous les cas on ne peut risquer rien en faisant savoir au roi ce que je viens de vous dire. Mais suppliez-le aussi d'avoir quelque indulgence pour Hugues de Cressy, par pitié pour un ange de vertu qui lui tient de près.

» — Je devine qui vous voulez dire. Elle mérite qu'on s'intéresse à elle.

» — Vous vous acquitterez de mon message, n'est-ce pas ?

» — Si je m'en acquitterai ? Oh ! vous pouvez bien compter sur moi !

» — Qui êtes-vous ?

» — Le prieur de Longpont.

» — Donnez-moi votre bénédiction à haute voix.

» — Je vous bénis, ma fille, de tout mon cœur. Que Dieu vous rende en bienfaits le respect que vous m'avez témoigné.

Elle se releva, et alla rejoindre Lucienne qui l'attendait.

« — Je la sers malgré elle, — pensa Sédilia, — mais je suis sûre qu'elle en sera contente un jour. Celui qui lui a sauvé la vie sera délivré, et il n'arrivera rien de sérieux à son frère. Je suis convaincue que le roi aura égard aux vertus de la sœur et de l'épouse. Ah ! je fais un grand effort en faveur de la première quand j'intercède pour lui ! Quel monstre ! quel tyran altéré de sang et de crimes ! quelle secrète influence du ciel a pu arrêter cette fois sa fureur barbare ! »

Elle n'avait point remarqué le regard que Cressy avait jeté sur elle et ne se croyait nullement la cause de son changement de résolution ; mais Lucienne avait vu ce regard et en concevait des alarmes de plus en plus vives qui la rendaient préoccupée et sérieuse, pendant que Sédilia, avec l'ardente imagination de seize ans, habitait déjà l'avenir de brillantes couleurs et se laissait aller à des rêves de joie. Elle voyait son cher oncle délivré et son farouche ennemi dépouillé des biens qu'il avait usurpés ; elle voyait Lucienne et Têlésile heureuses au fond du cœur, qu'elles osassent l'avouer ou non ; et qui savait que Lucienne au moins ne serait pas heureuse tout à fait ! Si le comte de Troyes, qui ne pouvait plus prétendre à Têlésile, ne lui trouverait pas assez de charmes pour transporter son amour sur elle ? Reconnaissante et affectueuse, la jeune fille aimait à se figurer la possibilité de ce bonheur pour son amie, et se répétait sans cesse tout bas : « — Elle me remerciera bien un jour d'avoir osé plus qu'elle. » — Son inexpérience de la marche ordinaire des événements lui faisait regarder la vie de Hugues de Cressy comme suffisamment garantie par ce qu'elle avait fait dire au roi ; et sa vie était tout ce que sa sœur elle-même devait désirer de lui conserver. Pour le reste, elle ne pouvait trouver mauvais que la justice eût son cours.

Surveillée plus que jamais par ses deux gardiennes, Sédilia fut plusieurs jours sans mettre le pied hors de leur appartement. Enfin, Lucienne qui sentait combien elle devait avoir besoin d'exercice et d'air, l'emmena un soir jusqu'à Châtres. Elles revinrent par la vallée, et, comme la soirée était charmante, elles revinrent doucement, l'escorte de

quelques hommes qui les accompagnait restant de plusieurs pas en arrière. La nuit arrivait rapidement, mais peu leur importait ; le château était en vue. Soudain, Sédilia fit un mouvement de vive surprise. Elle venait d'apercevoir, au sommet d'une tour qu'on ne voyait bien que de ce côté, une lumière solitaire, et la fenêtre qui la laissait passer semblait grillée.

» — Regardez — dit-elle à Lucienne — voyez-vous cette lumière ?

» — Oui ; mais c'est la première fois, bien que j'aie souvent regardé de loin le château en revenant à cette heure. Elle est au dernier étage de la tour de bois.

» — C'est la tour de bois, dites-vous ?

» — Oui, regardez. C'est la première après la grande tour du donjon.

» — Mais la tour de bois ne contient que des prisons.

» — C'est peut-être quelqu'un qui y sera entré par hasard.

» — La lumière est bien stationnaire pour qu'on puisse le croire. Nous verrons si elle disparaîtra.»

Elles allèrent fort doucement pour donner le temps ; mais la lumière restait toujours là. — Ce n'est point quelqu'un qui y est venu par hasard — dit Sédilia — j'en suis sûre.

» — Au moins il y reste longtemps.

» — Et quel amusement trouverait-on à rester là ? noble demoiselle, c'est une prison ; vous le savez bien.

» — Oui je le sais.

» — C'est une prison ; — répéta Sédilia en la regardant fixement — ne me comprenez-vous pas ?

» — Encore ces folles idées, ma chère enfant ! S'il y avait la moindre possibilité à la chose que vous soupçonnez, croyez-vous que je serais tranquille comme je suis ?

» — Vous ne le seriez certainement pas si vous croyiez à cette possibilité. Mais si vous ne voulez pas absolument y croire ?

» — Vous êtes cruelle, Sédilia, de vouloir vous-même, à toute force, me persuader une chose qu'il est absurde de supposer, et qui serait affreuse si elle était vraie. D'ailleurs qui vous dit que cette lumière soit habituellement là ? Carloman — dit-elle en se retournant vers un homme de son escorte — voyez vous ce reflet d'une lampe au sommet d'une des tours ?

» — Oui, noble demoiselle.

» — Y est-il toujours ?

» — Je le vois pour la première fois.

» — Voyez-vous souvent le château du dehors, la nuit ?

» — Fort souvent, et je n'ai remarqué cela que ce soir.

» — Vous ne savez pas si quelqu'un loge là ?

» — Il n'y aurait qu'un captif qui pourrait y loger, puisque dans cette tour il n'y a que des prisons. C'est peut-être quelqu'un que monseigneur y aura fait renfermer. Il avait l'air fort soucieux et fort inquiet aujourd'hui. Il a reçu un message de Paris qui a semblé le troubler.

» — Un message ? vous ne savez pas de qui ?

» — Non, noble demoiselle ; mais après l'avoir reçu, il est resté longtemps renfermé en conférence secrète avec Romuald et Gontran.

» — C'est ici le cas d'exercer votre pouvoir sur ce dernier — dit Lucienne tout bas à Sédilia — mais, je vous en prie, que ce soit avec prudence.

» —  
Ille — p

» —  
vous ne  
que je le

Sédi

aussi qu

au mêm

sans dou

du roi, e

changer

de la tou

à la tour

mystérie

fois ente

elle qui

ment sur

au sujet

c'était u

mystère

Il fu

main, qu

Mais que

cesse les

faire dep

d'impatic

Le s

ou trois

descendu

loin, elle

Sédilia,

le voulai

beau qu'

ainsi dir

les haute

parterre

dont l'un

était au

odeur du

Il y

roche iso

masse in

peu sévè

harmoni

était ente

Elle

grossier

querettes

entière à

bien autr

du roi, s

les résolu

de la ma

« — Je ne vois pas à quoi cela pourra servir — répondit la jeune fille — puisque vous ne voulez rien croire.

« — Si vous me procurez des preuves véritables, j'y croirai. Mais vous ne pouvez vous étonner que je cherche à me faire autant d'illusion que je le puis sur une chose qui me ferait une si vive peine. »

Sédilia, au fond du cœur, s'en étonnait un peu. Mais elle sentait aussi que, n'étant pas à sa place, elle ne pouvait tout à fait voir les choses au même point de vue qu'elle. Elle pensait que Hugues de Cressy avait sans doute reçu quelque nouvelle un peu alarmante sur les mouvements du roi, et qu'il avait jugé à propos, pour des raisons à lui connues, de changer la demeure de son captif, et de lui donner pour séjour le sommet de la tour de bois. Si elle avait été libre, elle serait allée le même soir à la tour du donjon voir si de là elle pourrait apercevoir cette lumière mystérieuse ; et elle en aurait eu le courage, bien qu'elle eût plus d'une fois entendu, en passant à la brune près de là, le bruit, si horrible pour elle qui en savait le secret, de cette brosse passée lentement et longuement sur le pavé taché de sang. Elle chercha à questionner Gontran au sujet de la lumière, mais il resta impénétrable ; il était évident que c'était un mystère, et elle n'en fut que plus convaincue que c'était le mystère qu'elle croyait.

Il fut évident, pour tous ceux qui virent Hugues de Cressy le lendemain, qu'il avait éprouvé en effet un surcroît d'inquiétude et de souci. Mais quelle qu'en fut la cause, cela ne m'empêchait pas de guetter sans cesse les abords de l'appartement de sa sœur, comme il ne cessait de le faire depuis quelque temps, et de laisser échapper souvent ce mouvement d'impatience qui annonce un espoir déçu.

Le soir on le vit monter à cheval et sortir avec une escorte de deux ou trois hommes. De leur appartement Télésile et Lucienne le virent descendre dans la vallée et prendre la route de Châtres ; sûres qu'il était loin, elles crurent le moment favorable pour donner un peu de liberté à Sédilia, et elles lui dirent de laisser son ouvrage et de descendre, si elle le voulait, au jardin. Elle ne se le fit pas répéter, car le temps était si beau qu'elle était tentée d'en jouir, et bien que le jardin, arraché pour ainsi dire aux flancs pierreux et stériles de la montagne, et enclavé dans les hautes murailles crénelées des fortifications, ne fût, à dire vrai, qu'un parterre fort insignifiant semé de gazon, planté de quelques fleurs et dont l'unique ombrage était deux ou trois buissons assez maigres, on y était au moins en plein air et on pouvait respirer à son gré la douce odeur du peu de fleurs qui s'y trouvaient.

Il y avait au milieu de ce jardin une singularité de la nature, nue roche isolée qui sortait du flanc de la montagne, présentant en face sa masse informe. Cette roche de grès plaisait à Sédilia par son aspect un peu sévère, et elle restait quelquefois longtemps à admirer le contraste harmonieux que sa belle couleur grise faisait avec la verdure dont elle était entourée.

Elle y resta encore longtemps cette fois, et s'assit même sur un banc grossier qui s'y trouvait pour mettre en ordre un bouquet de petites paquerettes qu'elle avait prises dans le gazon. Elle semblait livrée toute entière à cette occupation d'enfant, quoique ses pensées fussent au fond bien autrement sérieuses et importantes, car elles étaient à Paris, près du roi, son seul espoir, dont elle priait ardemment le ciel d'influencer les résolutions en faveur de l'infortuné Milon et de diriger les conseils de la manière qu'il jugerait le mieux pour son bien.

Elle se croyait parfaitement seule, mais déjà depuis quelque temps elle ne l'était plus. Hugues de Cressy, dont la sortie n'avait été qu'une feinte, était rentré par les souterrains et, se doutant bien qu'elle serait au jardin, s'y était rendu, inaperçu par tous. Il ne paraissait pas, du reste, avoir contre elle des intentions bien hostiles, car il resta longtemps à la regarder seulement, comme si en se donnant tant de peine il n'avait eu pour but que cela. Mais l'expression de ce regard était étrange, et semblait aussi plein de doute qu'elle l'était évidemment d'une tendresse qu'on n'aurait pas cru ces yeux capables d'exprimer. « — Qu'elle est jolie ! — murmura-t-il enfin — quel bonheur de pouvoir, après tant de jours de vaine attente, la regarder à mon aise ! il me semble que cela me fait du bien ; il me semble... mais que veut donc dire tout ceci ? que se passe-t-il en moi ? »

Il ferma un moment les yeux comme pour s'interroger lui-même, puis, secouant lentement la tête : « — Non, non — dit-il — ce n'est pas tout cela... je connais cela... et je ne connais pas ceci. Je m'y perds tout à fait.

« — Petit ange ! — reprit-il — si tu voulais n'avoir pas peur de moi ! — si tu voulais seulement me dire tout tranquillement, comme on parle à un ami, que tu ne me sais quelqû gré d'avoir pardonné, au prier, parce que je ne pouvais souffrir tes larmes ! des larmes ! j'en ai tant vu pourtant ! jamais elles ne m'ont rien fait ; et les tiennes me faisaient mal comme si c'eût été mon cœur qui pleurait... si j'osais l'embrasser !... Elle aurait une frayeur affreuse sans doute... mais ai-je jamais reculé devant une considération pareille quand il s'est agi de me procurer la moindre satisfaction, le moindre plaisir ?

Il s'avança tout doucement sur la pointe du pied et se penchait déjà pour lui donner un baiser sur le cou, quand par une sorte de mouvement instinctif elle se retourna, et aperçut Hugues de Cressy, se leva avec un cri étouffé, et s'enfuit jusqu'à l'extrémité du jardin, car pour arriver à la sortie, il aurait fallu passer près de lui.

Une expression d'indicible angoisse se peignit sur les traits durs du châtelain. Faisant encore quelques pas vers elle : « — Oh ! n'aie pas peur ! — s'écria-t-il — je ne te veux pas de mal. Laisse-moi seulement l'embrasser une seule fois, je t'en supplie. Tu ne peux refuser cela à ton seigneur, à ton maître. »

Il s'avança encore ; elle le repoussa avec force des deux bras et détourna la tête. « — Enfant ! — dit-il — quelle est ta folie ? quel mal te ferais-je en prenant un seul baiser sur ton doux front d'ange ? crains-tu que le contact de mes lèvres ne le souille ? sais-tu que si cela pouvait être, je mourrais plutôt que de les en approcher même ; car ton innocence... Ah ! je ne sais pourquoi, mais crois-le, crois-le ! elle m'est plus chère que la vie. Tu n'as rien à craindre de moi, Sédilia ; rien au monde, je le jure. Ne me refuse donc pas la seule grâce que je te demande ; j'ai fait deux actes d'humanité pour toi, fais-en un pour moi du moins, car je souffre bien.

Il y avait une grande apparence de vérité dans toutes ces paroles, mais elles ne touchèrent nullement Sédilia. Pâle de terreur, elle le repoussa encore et chercha à s'échapper, mais il la tenait par le bras gauche, et, irrité d'une résistance que son caractère violent ne pouvait guère supporter, il allait prendre de force le baiser qu'il demandait, quand Sédilia, par un effort désespéré qui déchira sa manche et découvrit son bras, parvint à s'arracher de ses mains. Mais il avait vu son bras ; c'était celui qui portait les deux signes dont nous avons

parlé.  
droyant.

« —  
Sédilia

Ma  
trée du  
se jeta,

« —  
qui s'éta  
sous la

faut...  
« —

d'un ton  
rière ell  
rer le p

« —  
n'as rien

en ta pr

« —  
Moï seul

La  
ment, ex

Il resta  
« —

peut elle

mençe à  
Luci

faire atte

révolutio

Il devint

demanda

« — Je ne

instant,  
Luci

tueuseme

frère, et

releva sa

maintena

connait p

« —  
rieuxes p

« —  
moins.

« —  
aies au r

Hug

qu'elle n'

il, — elle

besoin d'

« —  
Elle  
qu'il cho

parlé. Il jeta un cri qui semblait causé par une surprise presque foudroyante, et s'élança comme un fou après elle en disant :

« Arrête ! arrête ! il faut absolument que je te parle. Arrête, Sédilia ! »

Mais Cédilie n'entendait rien et courait toujours, lorsque, à l'entrée du jardin, elle rencontra Lucienne, qui venait la rejoindre, et elle se jeta, toute tremblante, dans ses bras.

« Que signifie tout ceci, — dit Lucienne avec sévérité à son frère, qui s'était arrêté devant elle ; — oubliez-vous que cette jeune fille est sous la protection sacrée de votre cœur ? »

« Mais il faut que je lui parle, — répondit Cressy très-agité, — il faut... »

« Vous n'avez rien à faire avec elle, — interrompit Lucienne d'un ton ferme. — Rentrez, Sédilia, — ajouta-t-elle en la poussant derrière elle et restant elle-même à l'entrée du jardin comme pour en barrer le passage, — remontez tout de suite chez nous. »

« Tu es folle ! — s'écria Cressy avec une vive impatience, — tu n'as rien à craindre pour elle ; mais il est nécessaire que je lui parle : en ta présence, si tu le veux. »

« En ma présence ou non, vous ne pouvez avoir rien à lui dire. Moi seule, j'ai quelques droits sur elle. Vous ne la verrez pas. »

La fermeté de Lucienne aurait probablement, en tout autre moment, excité la colère de Cressy ; mais il ne semblait plus lui-même. Il resta silencieux et interdit.

« Quelle démonce ! — s'écria-t-il enfin ; — mais, en effet, que peut elle y comprendre ? ce n'est que depuis un instant que je commence à y comprendre quelque chose moi-même »

Lucienne fixa sur lui un regard interrogatif, mais il ne parut pas y faire attention. Il était comme un homme qui vient d'éprouver une révolution si violente, qu'il sait à peine ce qui se passe autour de lui. Il devint même, petit à petit, si pâle que sa sœur s'approcha de lui et lui demanda, rendue à toute l'affection qu'elle lui portait, s'il était souffrant. « — Je ne sais, — dit-il, — tout tourne autour de moi. Soutiens-moi un instant, cela va se passer. »

Lucienne l'entoura d'un de ses bras, et, de l'autre main, prit affectueusement la sienne. Elle ne pouvait, en ce moment voir en lui qu'un frère, et un frère tendrement aimé. Au bout de quelques instants, Cressy releva sa tête qu'il avait appuyée sur celle de sa sœur. « — C'est passé, maintenant, — dit-il. — Oh ! que l'homme est un être étrange et qu'il se connaît peu lui-même ! »

« Que veux tu dire, Hugues ? je ne comprends rien à tes mystérieuses paroles. »

« — Tant mieux ! personne ne doit les comprendre ; pas encore au moins. »

« — Pas même moi, ta sœur ? la meilleure amie peut-être que tu aies au monde ? »

Hugues la regarda un moment avec une sorte d'attendrissement qu'elle n'avait jamais vu sur ses traits. « — Merci de ces paroles, — dit-il, — elles m'ont fait du bien. Mais laisse-moi rentrer au château ; j'ai besoin d'être seul pour réfléchir sur bien des choses. »

« — Eh bien, j'y retournerai avec toi, et je te quitterai à l'entrée. »

Elle passa son bras dans le sien et s'y achemina du pas assez lent qu'il choisit lui-même. Elle se demandait ce qui pouvait être le secret

de cette émotion étrange qui semblait avoir fait de lui un être nouveau. Jamais il ne lui avait témoigné, par la moindre parole, que son affection lui fût douce. Il avait plutôt l'habitude de ne pas paraître même s'en apercevoir, bien moins de lui en donner la moindre pensée ; et maintenant, il semblait, pour la première fois de sa vie, trouver quelque consolation dans l'idée qu'il avait une sœur. Qu'est-ce qui avait pu produire en lui un changement si extraordinaire ? Ce n'était certainement pas un des effets naturels d'une passion violente qui, trop souvent, absorbe tout en elle. Lucienne commençait à croire qu'il avait raison, en effet, de dire qu'elle n'y pouvait rien comprendre.

La  
Hugues  
parce q  
Saint-P  
signifia  
reçut l'  
inquiète  
époux.

Elle  
de ces j  
précocu  
entier, t  
dait pre  
Apr  
confier

» —  
n'en soi  
connais

» —  
écoutez-  
temps?

» —  
rieur du

» —

» —

» —

timidem

» —

elle fait

l'une ni

» —

» —

ble, et je

ces épau

L'avez-v

» —

» —

doute; r

tre nouveau.  
son affection  
e même s'en  
; et mainte-  
quelque conso-  
pu produire  
ment pas un  
absorde tout  
en effet, de

## CHAPITRE X

La matinée du lendemain était encore assez peu avancée quand Hugues de Cressy se rendit chez Télésile, qu'il savait trouver seule, parce que Lucienne était sortie pour aller faire sa prière dans l'église de Saint-Pierre. Yvette était pourtant près de sa maîtresse, mais Hugues signifa à celle-ci qu'il voulait lui parler sans témoins. La suivante reçut l'ordre de se retirer, et Télésile attendit, non sans quelque vague inquiétude, les premières paroles qui sortirent des lèvres de son terrible époux.

Elles furent sévères et froides. Il n'était évidemment pas dans un de ces jours où elle avait encore quelque empire sur son cœur. Des préoccupations profondes et mystérieuses semblaient l'absorber tout entier, et il ne jeta même pas sur elle ce regard passager qu'il lui accordait presque toujours et qui semblait dire : Qu'elle est belle !

Après s'être assis, « — Madame, — dit-il, — j'ai une mission à vous confier ; j'espère que vous n'y serez pas contraire.

« — Je ne le serai certainement pas, — dit-elle, — à moins que ce n'en soit une qui pourrait blesser ma conscience, et je crois que vous me connaissez trop bien pour songer à me mettre à cette épreuve-là.

« — La conscience n'a rien à voir en ceci, — répondit-il gravement, écoutez-moi donc avec attention. Lucienne est-elle sortie pour quelque temps ?

« — Je crois qu'après sa prière, elle compte faire une visite au supérieur du chapitre.

« — Tant mieux ! Et Sédilia n'est pas avec elle ?

« — Non.

« — Où est-elle ?

« — Dans l'appartement de sa maîtresse, — répondit Télésile un peu timidement, car elle ne savait pas à quoi ces paroles pourraient conduire.

« — De sa maîtresse ! — répéta Cressy d'un ton d'impatience ; — est-elle faite pour en avoir une ? aveugles que vous êtes ! N'avez-vous pu l'une ni l'autre, découvrir encore que cette fille est aussi noble que vous ?

« — Elle ? une simple paysanne ?

« — Paysanne ? Sottises ! Trouvez-moi une paysanne qui lui ressemble, et je vous permettrai de la croire telle. Paysanne vraiment ! avec ces épaules superbes, ce beau port de tête, ces mains et ces pieds de race. L'avez-vous regardée au moins ?

« — Je sais qu'elle est jolie.

« — Ce n'est pas encore ce que je veux dire. Elle est jolie, sans doute ; mais, quant à cela, des paysannes le sont aussi. Il ne s'agit pas

de savoir quel est le degré de sa beauté, mais de quel genre elle est. Tout, en elle, est gracieux, élégant, au dessus même de ce qu'on remarque en bien des filles de haut parage. Niez cela, si vous le pouvez.

« — Je ne le nie pas : elle a reçu un peu d'éducation, et...

« — Oui ; Lucienne m'a conté, je crois, quelque chose de cela. Un peu d'éducation d'un parent, qui en avait un peu aussi. Sottises ! je le répète, que tout cela ! Cette fille, madame, je vous le dis encore, est aussi noble que nous.

« — Mais, s'il en est ainsi, qu'est-ce qui a pu la porter à jouer le rôle qu'elle joue ici ? à se faire, en un mot, la suivante de votre sœur ?

« — Voilà ce que je ne sais pas, et ce que je veux savoir. Cela me conduit à vous parler de la mission que j'ai pour vous. Il faut le découvrir, madame, et cela aujourd'hui même.

« — Vous m'embarrassez, Cressy ; comment voulez-vous que je m'y prenne pour cela ? je crois que si quelqu'un pouvait y réussir, ce serait plutôt Lucienne. Elle est plus dans sa confiance que moi.

« — Lucienne n'est pas assez adroite, et Lucienne, d'ailleurs, ne le vaudrait pas. Elle s'est mis je ne sais quelles idées absurdes en tête, et croirait mes intentions bien différentes de ce qu'elles sont.

« — Mais franchement, Cressy, ne nous donnez vous pas quelque cause de nous mêler de vous ? Il est très-évident que cette jeune fille a fait sur votre esprit une impression extraordinaire. Je vous ai donné assez de preuves que je ne suis pas jalouse pour pouvoir vous parler à ce sujet. Songez que c'est une orpheline sans appui qui s'est confiée à nous, notre devoir est de veiller sur elle et de la défendre de tout mal comme de toute peine.

« — Quelles que soient vos idées, madame, gardez-les pour vous. Il ne s'agit pas de me faire des raisonnements, mais de m'obéir. Je vous répète qu'il faut que je sache aujourd'hui même, pourquoi cette jeune fille est venue ici, et quel est son vrai non ?

« — Mais, encore une fois, comment l'apprendre si elle ne veut pas le dire ?

« — Vous allez la faire venir tout de suite ; vous lui parlerez seule, vous lui direz tout net que vous soupçonnez qu'elle est bien au-dessus de ce qu'elle prétend être.

« — Pour cela je peux le dire, car c'est la vérité.

« — Vous l'avez vraiment soupçonné ?

« — Plus d'une fois.

« — Vos soupçons ne sont pas allés plus loin ? vous n'avez pas la moindre idée de sa naissance ?

« — Pas la moindre. Pour me distraire, j'ai quelquefois cherché à faire des conjectures à ce sujet, mais elles n'ont abouti à rien.

« — Et Lucienne ?

« — Je ne crois pas que Lucienne ait jamais eu ce soupçon. Je ne lui en ai point parlé.

« — Eh bien ! puisque vous pensez ainsi, il vous sera plus facile de bien jouer votre rôle. Je le répète, vous ferez venir cette jeune fille, et vous lui direz franchement votre idée à ce sujet. Vous ne lui permettrez aucune réponse détournée ; vous exigerez qu'elle vous dise oui ou non.

« — Et en supposant qu'elle me réponde non ?

« — Vous lui direz que vous savez qu'elle ment ; que vous avez des raisons d'être sûre du contraire. Vous ferez enfin tout ce qu'il faut pour arracher la vérité de sa bouche.

« — Et si elle me répond oui, tout en refusant de m'en dire davantage ?

« — Vous lui répliquerez alors que vous savez qui elle est ; et vous lui direz, sans plus de détours, qu'elle est la nièce de Milon de Troyes. »

A ce nom, Téléstile devint pâle et tremblante, mais c'était évidemment plutôt d'effroi que d'émotion, car elle jeta sur son mari un regard qui semblait lui demander quel sinistre projet il roulait dans son âme. « — Est-il possible — dit-elle enfin — est-il possible que vous soupçonniez vraiment qu'elle le soit ? »

« — Non-seulement je le soupçonne, mais j'en suis presque sûr. Je tiens seulement à entendre l'aveu de sa propre bouche. »

« — Mais si elle est la nièce de celui que vous avez nommé, la haine que vous lui portez retombera sans doute sur elle. Vous voudrez la punir de s'être introduite ici. Vous allez, j'en suis sûre, me rendre l'instrument de quelque projet affreux. »

« — Je ne vous ai pas parlé de haine ni de punition. N'anticipiez point quand vous ne savez pas. »

« — Mais je vous connais, Cressy ! — s'écria Téléstile avec désespoir — cette pauvre enfant en sera, de façon ou d'autre, la victime. Et vous voulez que j'arrache de sa bouche innocente un aveu qui la perdra peut-être ? Non ; cette mission que vous me donnez, et qui semblait inoffensive d'abord, change maintenant de caractère. J'y vois des crimes et du sang. Je ne m'en chargerai pas. »

« — Vraiment, — dit Cressy, dont l'œil sombre commençait à étinceler, — mais vous faites une erreur ; je ne vous ai point demandé si vous vouliez vous charger de cette commission ; je vous ai signifié qu'il fallait la remplir. »

« — Vous ne pouvez m'y forcer ; aucune puissance au monde ne peut m'obliger à prononcer les paroles qu'on veut taire. »

« — Je vous demande pardon, madame ; il y a une puissance qui le peut, et c'est la mienne. Écoutez-moi. Je resterai caché dans ce cabinet, qui est là, pendant tout cet entretien. Non-seulement j'attendrai chacune de vos paroles, mais je verrai chaque mouvement de vos figures, car vous aurez soin de vous placer de manière à ce que je le puisse. Eh bien ! si vous refusez de dire ce que je vous ordonne, si vous lui faites le moindre signe pour lui faire comprendre que vous n'êtes pas seule à l'écouter, si vous prenez, enfin, quelque moyen détourné que ce soit pour vous mettre en opposition avec ma volonté, Sédilia tombera à vos pieds, percée de mon épée. Vous voilà avertie ; obéissez donc sans réplique. »

« — Vous la tueriez, elle ? »

« — Oui, elle. Cela vous étonne ? Vous aviez prévu, pourtant, que la découverte de son nom pourrait changer mon amour en haine ; comment savez-vous si le changement n'est pas déjà fait ? »

Le malheureuse Téléstile tremblait comme la feuille. Rien ne lui semblait si horrible que l'idée d'être l'instrument qui conduirait peut-être à quelque punition affreuse une innocente fille, qui, certainement, ne se méfierait pas d'elle. Sa raison était prête à l'abandonner. « — Oh ! pourquoi, — s'écria-t-elle douloureusement, — pourquoi, puisqu'il faut en venir là, ne pouvez-vous remplir vous-même cette mission cruelle ? Je la ferai venir, si vous le voulez, pour que vous l'interrogiez devant moi. »

« — Et que me dirait-elle, quand elle ne peut me voir sans une terreur qui glace tous ses sens ? Vous avez su me mettre en grande estime auprès d'elle. »

» — Hélas ! Cressy, ce sont vos actions et non nos paroles qui vous y ont mis. Mais essayez, au moins ; devant moi elle vous parlera peut-être. »

Téléstile avait ses raisons pour lui donner ce conseil ; elle espérait, pendant qu'il parlerait à Sédilia, trouver quelque moyen de faire à celle-ci un signe inaperçu par lui, qui pourrait la mettre sur ses gardes. Mais elle ne réussit pas à obtenir ce qu'elle souhaitait. Convaincu que la jeune fille, surtout si elle était ce qu'il soupçonnait, se méfierait trop de lui pour laisser échapper son secret, et, peut-être aussi, craignant un peu de n'être pas assez maître de lui pour conserver tout le sang-froid qu'exige un interrogatoire, il refusa positivement de s'en charger, et déclara à sa malheureuse épouse que la mort de Sédilia serait le prix de son refus.

Ainsi, poussée à bout. Téléstile ne trouva pas, même dans son noble courage, le moindre moyen de résistance. Se rejetant avec un mouvement de désespoir contre le haut dossier du siège qu'elle occupait, « — Oh ! que vous êtes ingénieux à m'inviter des supplices ! — s'écria-t-elle. — Dieu de toutes les miséricordes ! quand mon martyr finira-t-il ? »

Elle était si belle sous la mate pâleur qui couvrait alors son front, que le farouche Hugues ne put s'empêcher de jeter sur elle un regard plus doux. « — Allons ! allons ! — dit-il, — pas de toutes ces folies-là ! Vous ai-je dit, après tout, que la découverte de son nom lui serait fatale ? Je ne me souviens pas d'avoir prononcé une parole qui eût une semblable signification. »

» — Elle est trop claire pour avoir besoin d'être exprimée, — dit douloureusement Téléstile, — si vous n'aviez pas l'intention de lui faire subir quelque peine affreuse en découvrant en elle la nièce de celui que vous haïssez, vous n'auriez jamais le cœur de la tuer pour une faute qui ne serait que la mienne. »

» — Croyez donc ce que vous voudrez, peu m'importe, — dit Hugues en reprenant son ton sévère ; — mais ne perdez plus de temps. Il faut que cette affaire soit terminée avant le retour de Lucienne. Je vais me cacher, et rappelez-vous bien qu'il faut avoir soin de vous mettre de manière à ce que je puisse bien vous voir toutes les deux. Ne commentez pas non plus trop brusquement à la questionner ; cela lui donnerait peut-être à penser, si elle sait que je viens de vous parler, que vous n'agissez que par mon ordre. Parlez-lui plutôt d'abord avec amitié comme si vous désiriez sa présence pour vous distraire. »

» — La tromper ainsi ! — s'écria Téléstile, les larmes aux yeux, — abuser de son innocente confiance pour la trahir ! Oh ! c'est affreux ! je ne le puis. »

» — Résignez-vous donc à voir sa mort ! — s'écria Hugues en frappant du pied avec fureur ; — elle n'est pas certaine, si vous obéissez ; elle l'est, si vous refusez. Cédez-vous ? ou faut-il que j'aie à plonger ce glaive dans son sang ? »

» — Je cède, — dit Téléstile en baissant son noble front avec une expression de cruelle angoisse, — ce sera prolonger, au moins, sa vie. »

» — Eh bien ! appelez Yvette, mais sans sortir de la chambre, et dites-lui de vous envoyer Sédilia. »

D'un pas tremblant et agité, Téléstile s'approcha de la porte et appela sa suivante.

» — C'est assez. Revenez, — dit Hugues, — vous lui donnerez vos ordres ici. Surtout, tournez-vous de manière à ce que je vous voie. »

Il entra rapidement dans le cabinet où il voulait rester, et quand Yvette entra, la tenture retombée le dérobait parfaitement à sa vue ; mais il eut soin de se réserver un faible jour par lequel il pouvait voir la chambre tout entière.

« — Envoyez-moi Sédilia, — dit Télésile à sa suivante, — elle doit s'ennuyer seule.

« — J'étais avec elle, noble dame, et elle me racontait des choses qui m'amusaient bien, de ces belles choses, vous savez, qu'elle prend dans les chants des troubadours.

« — Eh bien ! elle m'en racontera aussi. Cela me distraira un peu.

« — Voulez-vous, noble dame, que je vienne avec elle ?

« — Non. J'aime mieux que vous alliez porter à la maladrerie de Linais l'argent que je vous ai donné pour cela.

« — C'est bien, noble dame. J'irai tout de suite. »

Elle sortit, un peu contrariée, peut-être, au fond du cœur de ne pas entendre les belles histoires qu'elle se figurait que Sédilia allait conter à sa maîtresse. Télésile s'assit de manière à ce que Hugues de Cressy pût très-bien, de l'endroit où il était, la voir de profil, et attendit, dans un état de muette souffrance, l'entrée de Sédilia.

Celle-ci ne tarda guère à paraître. Elle entra avec quelque empressement, car elle était toujours contente d'une occasion de causer avec la dame de Cressy, dont elle estimait, à juste titre, le caractère et l'esprit. « — Vous m'avez fait demander, noble châtelaine, — dit-elle, — puis-je faire quelque chose pour vous être agréable ?

« — Oui, ma bonne petite : vous me tiendrez compagnie. Asseyez-vous là, à mes pieds, comme vous aimez à être aux pieds de Lucienne. Tournez-vous comme cela, en face de moi, pour que je vous voie. »

La jeune fille obéit, et présenta en plein sa charmante figure à la tenture fatale dont elle était loin de pénétrer le secret. Que n'aurait donné Télésile pour trouver moyen de lui faire le plus léger signe ! de lui glisser à l'oreille le moindre mot ! Mais elle savait que Cressy avait l'ouïe si fine, qu'il ne fallait pas songer à cela, et le moindre signe, le moindre regard d'avertissement ne pouvait, placées comme elles l'étaient, échapper à ses yeux.

« — Pourquoi Lucienne ne vous a-t-elle pas emmenée ? — demanda Télésile, pour dire quelque chose, car elle ne savait comment entamer conversation.

« — Je ne sais, — répondit Sédilia, — j'ai peur que, depuis la scène d'hier, elle ne veuille plus me laisser sortir, même avec elle.

« — Cela vous ferait de la peine ?

« — Mais oui ; c'est si bon de marcher un peu loin ! de passer dans tous les jolis chemins de la vallée, et de se reposer à l'ombre des bois ! Croyez-vous que la demoiselle de Cressy m'accorde encore ce plaisir ?

« — Je n'en doute pas, ma chère enfant, avec elle vous serez toujours bien. Mais pour aimer la promenade comme vous l'aimez, vous avez donc été accoutumée à marcher beaucoup ?

« — Oui ; pendant que ma vue était faible, presque tous les soirs, au crépuscule, mon oncle m'emmenait assez loin.

« — J'ai toujours oublié de vous le demander, — dit Télésile, dont la voix tremblait un peu, — votre oncle était-il jeune ou vieux ?

« — Je le croyais presque vieux quand j'étais enfant ; mais je vois à présent qu'il était fort jeune encore.

Télésile garda un moment le silence : elle ne savait comment con-

tinuer ; la tâche était presque au-dessus de ses forces. Enfin, elle reprit du ton d'une victime qui se résigne : — Comment, si jeune, a-t-il pu savoir tant de choses ? Il avait donc reçu de l'éducation dans son enfance ?

Sédilia, qui était assez fine pour voir où cette question pourrait conduire, l'élucla avec adresse : — « Je ne le lui ai jamais demandé, » — dit-elle.

Encore une fois Télésile fut réduite au silence. L'angoisse qu'elle souffrait en ce moment était telle que, passant la main sur son front, elle y sentit une froide humidité presque semblable à celle de la mort. Enfin, comme un condamné qui s'élancerait sur le glaive du bourreau pour éviter le supplice de l'attente, elle sembla prendre la résolution de franchir tout d'un coup l'abîme ; et, baissant encore les yeux sur le front candide de Sédilia : — « Savez-vous, — dit-elle, — que je me suis figuré bien souvent que vous nous avez fait des contes, et que vous n'êtes pas plus paysanne que moi ? »

Une subite rougeur passa sur le visage de la jeune fille, qui ne s'attendait pas à cette attaque ; mais avec l'empire qu'elle possédait à un assez haut degré sur elle-même, elle se remit bientôt. — « En vérité, noble dame, dit-elle, — je n'ai dit que ce qui est lorsque je vous ai affirmé que je suis une fille de la campagne ; je n'ai pas menti.

» — De la campagne peut-être, — reprit Télésile, — mais il y a campagne. Les chaumières sont la campagne il est vrai, mais les châteaux le sont aussi.

» — Sans doute. Je trouve par exemple que celui-ci, s'il était moins sévèrement fermé et gardé, vaudrait toutes les campagnes du monde. La vue est si belle ! les environs si délicieux ! ne le trouvez-vous pas ? »

En tout autre moment, Télésile aurait peut-être souri de l'adresse avec laquelle Sédilia cherchait à détourner une conversation qui évidemment la gênait un peu ; mais dans la position où elle était, elle n'y pouvait trouver qu'un surcroît de peine. Elle souffrait de l'idée qu'il fallait absolument rendre inutiles ses innocents artifices, et profiter de sa noble horreur du mensonge pour lui arracher un secret qu'elle regardait peut-être comme un devoir de taire. Cherchant à donner quelque animation à ses traits abattus, de peur que le terrible et invisible témoin de cette scène ne trouvât leur tristesse trop significative.

» — Oui, dit-elle, — mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous êtes une petite-rusée assez adroite qui veut détourner le coup qu'elle sent qu'elle ne peut guère parer ; mais c'est inutile, il faut me répondre franchement. N'est-ce pas dans un château et non dans une chaumière que vous êtes née ?

» — En vérité, — répliqua Sédilia avec hardiesse car elle le pouvait. — je n'en sais rien. J'ignore tout à fait où je suis née, et de quel père, même.

» — Mais votre mère, quel était son nom ?

» — Je sais qu'elle s'appelait Eléonore, — répliqua la jeune fille, croyant qu'un nom de baptême assez ordinaire ne pouvait la compromettre beaucoup.

» — Eléonore de quoi ? — reprit Télésile plus émue que jamais intérieurement, car elle savait fort bien que Milon avait une sœur de ce nom, dont le sort mystérieux lui causait beaucoup de chagrin et qui lui avait confié sa fille. — « Achevez ! il faut qu'il y ait un de après cette Eléonore-là.

vous  
donne

»  
père,  
vous

L  
blesse

de Tél  
serait

crut m  
— avo  
cette s

P  
car elk  
soupps  
table n

»  
Quelle

»  
voix d

La  
le resp  
sa figu

Le  
elle, d

chérie  
porter

son sei  
d'une

accomp  
Que na  
dans se

remua  
la plac  
la figur

voulait  
positio

Fr  
la tête

obéit, e  
dame d

en est  
venue

tée, qu  
» —  
réserve

dépuis  
la moir  
peut-êtr  
appren  
dresser

déguist

« — Mais vous voulez donc absolument me croire de race noble ? Si vous avez cette conviction là, vous en savez plus que moi, car je vous donne ma parole que je n'en sais rien.

« — Vous pouvez dire cela, Sédilia, parce qu'on prend le sang de son père, et que les femmes ne transmettent point la noblesse. Mais pouvez-vous nier que votre mère elle-même ne l'eût en partage ?

La pauvre Sédilia, qui avait cru réussir à sauver son secret sans blesser la vérité, ne savait plus que dire. Elle baissa la tête. Le cœur de Télésile saignait pour elle, mais sentant que prolonger cette scène ne serait que prolonger ses propres souffrances sans lui épargner rien, elle crut mieux faire d'en venir tout de suite au fait. « — Voyons, — dit-elle, — avouez la vérité. Vous êtes la nièce du comte de Troyes ; la fille de cette sœur dont le destin a toujours été un mystère pour lui. »

Pour le coup, la foudre semblait être tombée sur la tête de Sédilia, car elle ne s'attendait nullement à cela. Elle comprenait qu'on pût la soupçonner peut-être de n'être pas une paysanne, mais deviner sa véritable naissance, cela lui semblait presque incompréhensible.

« — Juste ciel, madame ! — s'écria-t-elle, ne sachant que dire. — Quelle idée !

« — Il faut me répondre par un seul mot, Sédilia, — dit Télésile d'une voix dont il était impossible de dissimuler toute l'émotion, — oui ou non.

La jeune fille, vivement agitée, garda un moment le silence ; mais le respect pour la vérité ne pouvait que l'emporter chez elle, et, cachant sa figure dans ses jolies mains, elle répondit : « — Oui. »

Le cœur de Télésile se fendit et de grosses larmes coulèrent, malgré elle, de ses yeux. L'idée qu'elle avait à ses pieds la fille adoptive et chérie de celui qu'elle avait tant aimé, était plus qu'elle ne pouvait supporter avec calme, et, prenant les deux mains de Sédilia, elle l'attira sur son sein et la serra dans ses bras avec un amour qui ressemblait à celui d'une mère. Mais la partie la plus épineuse de sa tâche pénible restait à accomplir. Il fallait savoir pourquoi Sédilia était venue à Montlhéry. Que ne pouvait-elle lui glisser un seul mot ! Pressée, comme elle l'était dans ses bras, elle crut un moment qu'elle le pourrait, mais la tenture remua, et une main en sortit, faisant signe de faire reprendre à Sédilia la place qu'elle occupait auparavant. Cressy était sûr que celle-ci, dont la figure était cachée sur le sein de Télésile, ne pouvait le voir, et il ne voulait sans doute pas lui laisser conserver un moment de plus cette position qui pouvait trop faciliter un mot d'intelligence,

Frémissante sous le geste impérieux de cette main, Télésile releva la tête de Sédilia et lui dit avec douceur de se remettre à sa place. Elle obéit, et, après un moment de silence, pendant lequel la malheureuse dame de Cressy cherchait à rassembler toutes ses forces : « — Puisqu'il en est ainsi, — dit-elle, — je ne puis comprendre pourquoi vous êtes venue ici. Ce déguisement, cette place de suivante recherchée et acceptée, que signifie tout cela ?

« — Hélas ! — répondit Sédilia, résolue pourtant d'user de toute la réserve possible, et cela pour diverses raisons faciles à comprendre, — depuis que ce château est dans les mains de votre époux, je n'ai pas eu la moindre nouvelle de mon oncle. On le dit en Palestine ; il y est, peut-être ; mais vous savez comme l'affection est inquiète. Comment apprendre quelque chose de certain à ce sujet ? Je ne savais à qui m'adresser ; mais sûre qu'ici on saurait tout, je me suis décidée à venir, déguisée, à Montlhéry, pour voir ce que l'on pensait à ce sujet. La

nouvelle qu'une place de suivante était vacante dans le château m'inspira une idée, que je n'avais nullement en partant, celle d'y pénétrer, me flattant de pouvoir, là, tout apprendre. Et voilà, madame, comment il se fait que je suis ici.

« Cœur affectueux et dévoué ! — s'écria Télésile avec une vive émotion, — ah ! tu mériterais bien... Mais ton but, Sédilia, a dû être rempli : tu dois être maintenant convaincue que ton oncle est vraiment en Palestine.

« — Je vois, en effet, que tout le monde le pense. Je suis restée pourtant, parce que j'espérais toujours que quelqu'un incident viendrait m'éclairer tout à fait, m'expliquant pourquoi il ne m'a pas donné de ses nouvelles ; et puis, vous étiez toutes deux si bonnes pour moi !

« — Oh ! pour cela, nous le serons toujours. » — dit Télésile en lui serrant affectueusement la main. Elle commençait à se tranquilliser un peu, en voyant que les réponses de Sédilia avaient été d'une nature si inoffensive, que Hugues de Cressy ne pouvait guère, après l'impression si visible qu'elle lui avait faite, avoir le cœur de l'en punir. Ce fut donc d'une voix un peu plus calme qu'elle lui fit, pour sa propre satisfaction, une question qui ne pouvait être dangereuse.

« — D'où venez-vous, — dit-elle, — quand vous êtes arrivée ici ?

« — Du château de Bray, où je fus élevée.

« — Mais il y a plus de vingt lieues ; êtes-vous venue à pied ?

« — Je suis venue à pied ; j'y ai mis plusieurs jours.

« — Et n'est-on pas bien inquiet de votre absence ?

« — Il n'y avait, au château, pour s'inquiéter de moi, que les domestiques qui me servaient. Je leur ai laissé un mot d'écrit, qu'ils se seront fait lire, sans doute, par le prêtre du bourg, leur disant qu'une mission concernant mon oncle m'appelait assez loin, et que je ne savais quand je serais de retour.

« — Et votre mère, vous n'en avez jamais eu de nouvelles ?

« — Jamais. Mon oncle n'a toujours dit qu'il ignorait complètement son sort.

« — Ainsi, vous savez, au sujet de votre naissance ?...

« — Seulement que ma mère avait disparu mystérieusement de chez son frère, et qu'environ deux ans après, elle y était revenue un soir, pour un moment seulement, et m'avait remise entre les mains du comte de Troyes en lui disant que j'étais sa fille. On ne m'a jamais dit si elle avait ajouté à ces paroles quelque chose de plus. Aussi, je n'ai pas la moindre lumière pour m'aider à découvrir quel fut mon père.

« — Il me semble probable, ma pauvre enfant, qu'il n'est plus. Quelque crime affreux se sera accompli sans doute, et votre mère n'avait peut-être d'autre moyen de vous sauver des mains de ses ennemis que de vous confier à son frère.

« — Pourquoi, alors, n'est-elle pas restée elle-même près de lui ?

« — En effet, cela semble étrange. Mais nous faisons des conjectures inutiles ; je ne sais rien de plus que vous. »

Elle disait vrai, car elle avait oublié même, au milieu de ses cruelles peines, que Milton lui avait raconté les paroles que sa sœur avait prononcées en lui remettant sa fille, paroles qui semblaient faire de son époux un assez triste portrait. Elle commençait à s'étonner que Cressy, par quelque signe qu'il aurait pu lui faire, sans que Sédilia s'en aperçut, ne mit point fin à une scène qui le tenait dans une position gênante, sans pouvoir lui apprendre rien de plus ; mais comme il ne remuait pas,

elle n'e  
indiffé  
silence  
s'écarta  
roux, v

Sés  
qui, la  
s'écria

» —

« —

lui fera  
suis co

Té  
taient

fait le s  
lia n'en  
figure s

» —

au moi  
affreuse  
trahir.

« —

pas à ce  
Tre

Un obs  
presqu  
tint au  
cut. F

sembla  
Télésile

de men  
et je vo

que fus  
mon or

baisant

» —

dre lui-  
— craig

que voi  
Lu-

helle-sc  
l'avait t

» —

Sédilia

« —

che. O

un mys

veux q

sache c  
votre ap  
veillanc  
et lui p

elle n'osait renvoyer Sédilia. Elle lui parla donc de choses tout à fait indifférentes, et se demandait, en frémissant, ce que pouvait présager le silence prolongé de son redoutable époux, quand, soudain, la tenture s'écarta, et il s'avança lentement et sans aucune marque visible de courroux, vers le groupe étonné.

Sédilia, à sa vue, jeta un cri et se précipita dans les bras de Téliésile, qui, la serrant vivement sur son cœur, se retourna vers Hugues en s'écriant involontairement :

« — Allez-vous l'assassiner ? »

« — Non, madame, — répondit Cressy, — je ne la tuerai pas ; je ne lui ferai même aucun mal. Vous avez bien rempli mes intentions et je suis contents de vous. »

Téliésile le regarda avec effroi comme pour voir si ces paroles n'étaient point accompagnées de cette ironie qui en aurait changé tout à fait le sens ; mais elles paraissaient sérieuses et vraies. La terreur de Sédilia n'en fut pourtant nullement diminuée, et elle s'écria en se cachant la figure sur Téliésile : « — Il était là ? »

« — Par pitié, — dit la dame de Cressy à son époux, — justifiez-moi, au moins. Si vous ne lui voulez pas de mal, ne lui laissez pas la pensée affreuse que je lui ai volontairement arraché ses confidences pour les trahir.

« — Eh bien ! je consens à cela. Sédilia, regardez-moi ; je ne parle pas à ceux qui me cachent leurs traits. »

Tremblante et pâle, la pauvre jeune fille releva la tête et le regarda. Un observateur attentif aurait pu voir que Cressy tremblait en lui-même presque autant qu'elle ; mais, par la force d'une volonté de fer, il se contenta au point que ni l'une ni l'autre de celles à qui il parlait ne s'en aperçut. Fixant sur Sédilia un regard qu'il cherchait évidemment à rendre semblable à son regard ordinaire, « — Vous n'avez rien à reprocher à Téliésile, — dit-il, — elle n'a agi que par mon ordre, et mon ordre appuyé de menaces terribles. Je soupçonnais le secret que je viens d'apprendre, et je voulais en avoir la certitude. Mais je dois ajouter que jamais, quelles que fussent mes paroles, votre sang n'aurait coulé par ma main ni par mon ordre, et que vous n'avez rien à craindre de moi.

« — Ô merci ! merci ! — s'écria Téliésile en saisissant sa main et la baisant avec un transport de reconnaissance, — vous me rendez la vie ! »

« — Craignez de m'en trop dire ! — reprit Cressy qui semblait craindre lui-même que quelque mot indiscret ne vint allumer son courroux, — craignez de me prouver que vous vous intéressez trop à Sédilia depuis que vous savez qu'elle est la nièce de Milon de Troyes. »

Lucienne, qui venait d'arriver et qui entra en ce moment chez sa belle-sœur, entendit ces paroles, et resta immobile comme si la surprise l'avait transformée en statue.

« — La nièce de Milon de Troyes ? — s'écria-t-elle enfin. — Qui ? elle ? Sédilia ? »

« — Oui, dit Hugues de Cressy, — nous le savons de sa propre bouche. On vous expliquera comment, car il n'est pas nécessaire d'en faire un mystère. Maintenant, écoutez toutes trois ce que j'ai à vous dire. Je veux que cette jeune fille soit vêtue selon son rang, et que tout le monde sache ce qu'elle est. Je veux qu'elle ne soit plus retenue captive dans votre appartement, mais qu'elle puisse circuler librement et sans surveillance dans tout le château, afin que je puisse la voir quand je veux, et lui parler quand il me plait.

Les deux belles-sœurs se regardèrent d'un air consterné ; et Lucienne eut le courage de dire enfin à son frère :

« — Vous demandez trop, Hugues. Rentrez en vous-même, et dites si, avec votre caractère et vos antécédents, nous pouvons le permettre ? »

« — Oui, — dit Cressy avec une solennité qui faisait de sa part d'autant plus d'effet qu'elle était plus éloignée de son ton ordinaire, — vous le pouvez. Je n'ai pas l'habitude, Lucienne, de faire des affirmations aussi graves, mais tu peux compter sur celle-ci. Elle me sera sacrée comme toi. »

Lucienne inclina sa tête devant son frère, et lui dit :

« — Tu seras obéi. »

Cette confiance, que la sœur trouva dans son cœur, ne semblait point passer avec une égale force dans celui de l'épouse, car Téléstile regarda Cressy d'un air où un reste de doute se peignait encore. Le châtelain n'y fit aucune attention, et, reportant les yeux sur Sédilia : « — Allons, dit-il, — la paix est faite entre nous, je l'espère. Voici maintenant votre leçon. Vous n'aurez plus peur de moi ; vous ne m'éviterez pas. Quand je voudrai vous parler, vous me répondrez tranquillement et sans craindre de lever les yeux sur moi. Voilà ma volonté positive ; conformez-vous y toutes les trois, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. » — A ces paroles il sortit de la chambre, et rentra d'un pas précipité chez lui.

On comprend combien, après son départ, il y eut d'explications à faire à Lucienne, et combien, pendant toute la journée, la conversation roula sur la découverte inattendue de la naissance de Sédilia. La pauvre Yvette en fut consternée et n'eut pas assez de pardons à demander à la noble demoiselle de Troyes, comme elle l'appela, de l'avoir traitée en égale. Sédilia dissipa bien vite toutes ses inquiétudes à ce sujet, et déclara qu'elle se ferait un plaisir de continuer à rendre à Lucienne, à titre d'amie, la plupart des petits services qu'elle lui avait rendus comme suivante.

Mais, assise maintenant à la table de la châtelaine, ayant son fauteuil au salon, et son prie Dieu au même rang que le sien et celui de Lucienne à l'église, elle n'eut plus besoin de se surveiller sans cesse de peur de laisser échapper quelque marque trop évidente de ce qu'elle était ; et ce fut pour ce caractère naïf et franc un soulagement extrême. Elle se trouvait aussi bien plus libre en particulier avec Lucienne, pour lui parler du comte de Troyes, et ne craignait plus de lui laisser voir à ce sujet des inquiétudes plus vives que les siennes.

La liberté qu'on lui avait rendue, lui était aussi bien agréable. Le premier usage qu'elle en fit, le soir même, fut d'aller à la tour du donjon pour voir si elle pourrait découvrir de là quelque reflet de la lumière mystérieuse qu'elle avait aperçue au sommet de la tour de bois. En vraie écolière échappée, elle exécuta ce projet après le coucher de Lucienne, en sortant par la chambre d'Yvette, pendant que celle-ci était auprès de sa maîtresse, à peu près sûre d'être revenue avant elle.

Elle monta donc jusqu'au premier étage de la grande tour ; la fenêtre de cette salle donnait justement du côté de la tour de bois, elle y courut et regarda ; mais les croisées de cette dernière tour n'étaient point placées de manière à ce qu'elle pût les voir. Elle distinguait seulement, en profil quelque chose d'un côté des embrasures ; et sur celle qui appartenait à la fenêtre la plus élevée, il y avait un reflet de lumière.

Pour qu'une lumière y fût à cette heure, il y avait certainement un

habitan  
brasur  
parut ;  
l'avait

N  
la voix  
par la  
descen  
aucun  
était là,  
solitair

Sar

frappa  
n'avait  
qui l'en  
devant  
tresse.

de derri  
naturell  
moment

dre, elle  
elle, elle  
sa lamp  
gnit tou  
ne put c  
s'avance  
corridor  
un être  
pieds.

Intin  
se trou  
bien être  
vivemen  
dérobera  
regarder  
trouver,

Cett

courage  
point dor  
cendit au  
figure pr  
les voiles  
celle du  
fuit aussi  
elle enter  
que ces p

Mont  
d'Yvette,  
posant su

Elle  
rencontre  
la fatigue  
veilla au

habitant. Que n'aurait donné Sédilia pour pouvoir distinguer sur l'embrasure de la fenêtre l'ombre d'une figure ! Mais rien de semblable ne parut ; et, pendant qu'elle regardait, la lumière s'éteignit tout à coup. On l'avait probablement éteinte pour se livrer au repas.

N'osant rester plus longtemps, d'autant plus qu'elle croyait entendre la voix d'Yvette, qui semblait se disposer à sortir de chez sa maîtresse par la porte même qui donnait sur la tour du donjon, elle s'enfuit et descendit rapidement l'escalier. La salle du rez-de-chaussée était vide ; aucun bruit mystérieux ne s'y faisait entendre, et la pierre sanglante était là, blanche comme l'habitude, mais, pour le moment au moins, solitaire et délaissée.

Sans que Sédilia pût s'expliquer pourquoi, la vue de cette pierre la frappa en ce moment d'une sorte de terreur. Il y avait longtemps qu'elle n'avait circulé seule dans le château à la nuit, et le silence de tout ce qui l'entourait, la solennelle obscurité du long corridor qui s'étendait devant elle, lui fit une impression dont elle ne fut pas tout à fait sa maîtresse. Elle s'attendait à chaque instant à voir le spectre de Claude sortir de derrière quelque porte, et passer peut-être tout près d'elle. Son cœur, naturellement courageux, avait beau s'en indigner, elle sentait en ce moment qu'elle en aurait peur. Le bruit d'une porte s'étant fait entendre, elle crut que c'était Yvette qui descendait, et, désirant rentrer avant elle, elle s'élança en courant dans le corridor. Mais la faible flamme de sa lampe ne put résister à un mouvement aussi précipité, et elle s'éteignit tout à coup. Dans l'état d'esprit où était Sédilia, cette circonstance ne put qu'ajouter à son effroi involontaire. Elle continua pourtant à s'avancer, et elle était arrivée à peu près à la moitié de la longueur du corridor quand elle vit paraître une petite et rouge lumière, portée par un être tout en noir qu'un grand manteau enveloppait de la tête aux pieds.

Intimidée malgré elle, Sédilia se retira un peu de côté pour ne pas se trouver sur le passage direct de ce personnage qui pouvait tout aussi bien être un spectre qu'un mortel ; jamais elle ne s'était sentie plus vivement impressionnée : ce fut au point qu'elle crut que ses jambes se déroberaient sous elle quand cet être inconnu s'arrêta comme pour la regarder, en disant d'une voix rauque et caverneuse : — « Je ne puis la trouver, je la cherche toujours. »

Cette voix, qui lui semblait effrayante, ne lui ôta pourtant pas le courage de répondre : — « Qui ? » — La lumière qui, jusqu'alors, n'avait point donné sur la figure de l'être qui la portait, s'éleva un peu et redescendit aussitôt. Sédilia aperçut ainsi, pour un instant seulement, une figure presque aussi blanche que celle d'une statue de pierre, et qui, sous les voiles noirs qui l'enveloppaient, semblait aussi peu de ce monde que celle du spectre de Claude. L'effroi la prit enfin tout à fait, et elle s'enfuit aussi vite que l'obscurité pouvait le permettre ; mais, tout en fuyant, elle entendit la même voix répéter, comme si elle ne savait prononcer que ces paroles là : — « Je ne puis la trouver, je la cherche toujours. »

Montant rapidement l'escalier, Sédilia fut bientôt dans la chambre d'Yvette, et de là dans la sienne ; elle ferma doucement sa porte, et, posant sur la table sa lampe éteinte, elle gagna à tâtons son lit.

Elle eut quelque peine à s'endormir, car elle avait éprouvé de cette rencontre une frayeur plus forte qu'elle n'aimait à se l'avouer. Quand la fatigue l'emporta, enfin, son sommeil fut agité et pénible, et elle s'éveilla au milieu de la nuit, presque en sursaut, comme si elle avait eu

peur. Elle ouvrit les yeux; le croissant de la lune jetait une pâle lumière dans sa chambre. O terreur! le spectre aux grands yeux noirs, le spectre de Claude était debout, près de son lit, et la regardait!

Déjà saisie par sa rencontre étrange, elle ne fut pas capable de supporter avec courage cette nouvelle épreuve, et elle cacha sa figure dans ses draps, et fermant les yeux avec force: on eût dit qu'elle craignait que la main glacée du fantôme ne voulût les ouvrir. Elle cru sentir quelque chose d'horriblement froid passer sur son cou comme si la mort respirait sur elle. Mais lorsque, au bout de plusieurs minutes, ralliant toute sa fermeté, elle rouvrit les yeux, elle était seule.

Avec une force de raison qu'elle puisait dans un grand fond de courage naturel, elle chercha à se persuader que cette vision n'avait été que l'effet d'un songe. Elle avait fait, pendant son sommeil, plusieurs rêves décousus et pénibles, fruits sans doute de la terreur qu'elle avait éprouvée pendant sa promenade nocturne. Il n'y avait donc rien d'incroyable dans l'explication qu'elle cherchait à donner à ce nouveau sujet d'effroi.

Un peu calmée par cette pensée, elle commença bientôt à s'assoupir encore, et elle avait même somméillé assez profondément pendant quelque temps, quand elle se réveilla de nouveau, et évidemment par l'effet d'un bruit quelconque. La lumière de la lune, qui donnait alors en face de la croisée, était plus vive que la première fois; elle pouvait distinguer tous les objets qui étaient dans sa chambre; mais rien d'extraordinaire n'y paraissait. Elle croyait avoir fait encore quelque mauvais rêve, quand elle entendit distinctement parler à voix basse dans la chambre de Lucienne; puis, un bruit qui semblait la répétition de celui qui l'avait réveillée. Ce bruit ne pouvait être comparé qu'à celui que ferait, en retombant sur la terre, un être vivant quelconque qui aurait sauté assez haut. Mais quelle fut sa terreur d'entendre la voix de Lucienne dire, quoique toujours un peu bas: «— A mon secours!»

Quand il s'agissait de la défense de quelqu'un qui en avait besoin, la douce et presque timide Sédilia avait toujours senti se remuer dans son cœur le sang de ses braves ancêtres. Elle sauta donc hors de son lit, et s'élança vers la porte qui séparait sa chambre de celle de Lucienne. Cette porte devait n'être que poussée, car on en avait ôté la serrure la veille pour une réparation. L'étonnement et la consternation de Sédilia furent donc très-grands lorsqu'elle s'aperçut que le verrou, qui se trouvait du côté de la chambre de Lucienne, était fermé, et que tous ses efforts ne pouvaient faire mouvoir l'épaisse masse de chêne qui la séparait de son amie.

Pendant qu'elle s'épuisait en efforts qui ne réussissaient pas même à faire le moindre bruit un peu sensible, elle entendit, et ce fut avec un redoublement d'horreur, une voix qui lui semblait positivement celle de l'être qu'elle avait rencontré près de la grande tour. Lucienne parlait toujours bas, mais avec un accent qui annonçait une vive terreur.

Sûre qu'elle était aux prises avec quelque ennemi horrible, Sédilia courut appeler Yvette. Mais Yvette n'était pas dans sa chambre. Elle sortit alors, et courut par le salon à l'autre porte de la chambre de Lucienne. Mais cette porte là était, comme toutes les nuits, fermée au verrou. Par où donc était entré l'être, quel qu'il fût, qui semblait accompagnés d'un chuchotement de voix qui semblaient annoncer la présence de plusieurs personnes.

Horriblement inquiète, Sédilia retourna à sa chambre pour voir encore si elle ne trouverait aucun moyen d'entrer dans celle de Lucienne;

mais s  
de la j  
et dur  
« — N  
» —  
dit un  
« —  
plus ef  
U  
Après  
chez la  
avait e  
sembla  
elle se  
pût fer

mais ses efforts furent aussi vains que la première fois. Tout le corps de la jeune fille frissonnait de terreur. Soudain le silence devint complet et dura plusieurs minutes ; puis elle entendit la voix de Lucienne dire :  
 « — N'en parlez pas à Sédilia ; j'espère qu'elle n'aura rien entendu.

« — Voulez-vous, noble demoiselle, que je reste auprès de vous ? — dit une autre voix qui semblait celle d'Yvette.

« — Non, » — répondit Lucienne, « — ce n'est pas la peine ; je ne suis plus effrayée. »

Un instant après, Sédilia entendit Yvette entrer dans la chambre. Après ce que Lucienne avait dit, elle n'osait l'aller questionner ni passer chez la demoiselle de Cressy, ce qu'elle aurait pu faire alors, puisqu'elle avait entendu tirer fort doucement le verrou de la porte. Puisque tout semblait maintenant tranquille, et qu'aucun mal n'était sans doute fait, elle se remit au lit, mais le soleil était déjà sur l'horizon avant qu'elle ne pût fermer l'œil encore.

me pâle lu-  
 eux noirs,  
 ait !

ble de sup-  
 gure dans  
 e craignait  
 cru sentir  
 si la mori-  
 es, ralliant

nd de cou-  
 ait été que  
 eurs rêves  
 t éprouvée  
 incroyable  
 jet d'effroi.  
 s'assoupir  
 dant quel-  
 par l'effet  
 t alors en  
 pouvait dis-  
 en d'extra-  
 e mauvais  
 s la cham-  
 e celui qui  
 que ferait.  
 trait sauté  
 Lucienne

ait besoin,  
 nuer dans  
 ors de son  
 le Lucien-  
 la serrure  
 ion de Sé-  
 ou, qui se  
 e tous ses  
 i la sépa-

us même à  
 t avec un  
 t celle de  
 ne parlait  
 eur.  
 e, Sédilia  
 bre. Elle  
 re de Lu-  
 ermée au  
 nblait ac-  
 oncer la

pour voir  
 Lucienne ;

## CHAPITRE XI

Sédilia s'éveilla beaucoup plus tard que de coutume, le lendemain. Quand elle entra chez Lucienne, celle-ci était déjà habillée. «— Vous êtes une petite paresseuse — dit-elle — je suis allée vous trouver il y a plus d'une heure, mais vous dormiez si bien que je n'ai pas voulu vous déranger.

«— C'était avoir trop de bonté — répondit Sédilia — et vous, avez-vous bien dormi ?

«— Assez bien ; mais j'ai un peu mal à la gorge ; c'est pour cela que je me suis enveloppé le cou.»

Sédilia jeta un regard curieux autour de la chambre pour voir s'il y avait quelque trace de désordre, mais la seule chose qu'elle remarqua de nouveau fut une grande déchirure à un des rideaux du lit.

Elle n'osait faire de questions, mais jamais sa curiosité n'avait été si vivement excitée. On déjeûna. Quelque chose qui se fût passée, Télésile était sans doute instruite de tout car elle ne fit aucune remarque sur le cou enveloppé de Lucienne, et celle-ci ne se plaignit pas à elle de son mal de gorge.

Sédilia avait une envie mortelle d'en savoir le secret, et le hasard la servit. La journée était très-chaude, et Lucienne, qui semblait un peu fatiguée, s'assoupit vers le milieu de la journée, assise sur son fauteuil. En dormant, sa tête tomba en arrière, position qui dégageait son cou de l'écharpe qui l'entourait. Sédilia, étant seule avec elle, ne put résister à son désir de savoir ce qu'elle voulait cacher ainsi, et elle s'approcha tout doucement. Ses jambes tremblèrent sous elle en reconnaissant, sur ce beau cou d'albâtre, des marques tout à fait semblables à des coups de griffe.

Ce n'était donc pas un fantôme contre qui elle s'était débattue ? mais quelle sorte de créature était-ce ? Ce doute avait quelque chose de plus horrible que la certitude d'une apparition funèbre, et la jeune fille frissonna en se demandant quel être horrible, et sans doute malfaisant, l'enfer ou quelque sorcellerie diabolique peut-être, avait vomie dans les sombres murailles du château de Mont'héry.

Mais rien ne fut dit qui pût lui donner à ce sujet la moindre lumière. Le rideau déchiré fut raccommodé par Yvette, sans que celle-ci fût, sur cet incident, la plus légère remarque ; et, au bout de quelques jours, le cou de Lucienne, depuis lors encore, montra que toute trace de cet événement mystérieux et sinistre en avait complètement disparu.

Sédilia n'eut pas le courage de prendre sur elle d'aller encore le soir à la tour ; mais elle circulait quelquefois dans le château, toujours pourtant en évitant le plus possible les endroits où il y avait quelque proba-

bilité de  
gré tout  
soit d'un  
puis ton  
souffran

Un  
elle rev  
car elle  
Cette te  
émotion

—  
pâlissez-

«—  
savais pa

C'était  
semblait

«— Oui -  
n'est pas

— J  
qu'il lui a

— et vou

— J  
ce que vo

— V  
veux noir

d'or et de

— C  
glise de S

Aucu

de Cressy

et ses sar

on veut de

— A  
quelque b

se content

— Pa  
avaient fai

— On  
guerres.

Elle o

lui-même

ses troupe

dre pour a

— Et cela

— Be  
core ne sor

— Et  
— Ob  
il y aurait

— Al  
couronne à

Il prit

bilité de rencontrer Hugues de Cressy. Celui-ci la voyait souvent malgré tout cela, quand elle ne s'en doutait pas. Il la guettait sans cesse, soit d'une croisée, soit de derrière quelque porte; il la suivait des yeux, puis tendait les bras vers elle et les laissait retomber avec un soupir de souffrance profonde.

Un jour il la rencontra dans la galerie qui conduisait au jardin dont elle revenait avec une corbeille fermée. A sa vue elle s'arrêta et pâlit, car elle ne pouvait surmonter la terreur qu'il lui inspirait toujours. Cette terreur sembla aller au cœur de Cressy, mais il dissimula son émotion et s'approcha d'elle.

«— Vous manquez à vos engagements. Sédilia — dit-il — pourquoi pâlissez-vous? ne vous l'avais-je pas défendu?

«— Ai-je pâli? — dit-elle d'une voix toute tremblante — je ne le savais pas.»

C'étaient les premières paroles qu'elle lui eût jamais adressées: il semblait les écouter comme si toute son âme en dévorait les doux sons.

«— Oui — reprit-il après un instant de silence — vous avez pâli, et ce n'est pas bien. Regardez-moi; ai-je l'air de vouloir vous tuer?

«— Je n'ai rien fait pour le mériter — dit-elle, car elle se rappelait qu'il lui avait donné l'ordre positif de lui répondre quand il lui parlerait — et vous avez dit que vous ne me voulez pas de mal.

«— Je vous ai dit vrai; ainsi parlez-moi sans crainte; et dites-moi ce que vous portez dans cette corbeille.

«— Des fleurs.

«— Voyons... et de belles en vérité. Sont-elles pour orner les cheveux noirs de Télésile, les blondes tresses de ma sœur ou vos cheveux d'or et de lumière?

«— Ce n'est pour rien de tout cela. C'est pour orner l'autel de l'église de St-Pierre à la fête de l'Ascension, demain.»

Aucune plaisanterie impie ne vint se placer sur les lèvres de Hugues de Cressy à ces mots qui, ordinairement, auraient provoqué ses railleries et ses sarcasmes. Il sourit au contraire. «— Ah! vraiment? — dit-il — on veut donc se faire bien beau?

«— Autant qu'on le peut — répondit Sédilia en tremblant d'entendre quelque blasphème affreux — quand une église est pauvre, il faut qu'elle se contente de fleurs.»

«— Pauvre? mais j'ai cru que les anciens seigneurs de Montlhéry avaient fait à cet autel des dons considérables?

«— Oui; mais on a tout perdu dans... les changements, dans les guerres.»

Elle osait à peine prononcer ces paroles, car elle savait que Cressy lui-même avait pillé le chapitre de presque tous ses trésors pour payer ses troupes rebelles. Il ne parut pourtant pas s'en offenser, ni les prendre pour aucune allusion à lui-même, mais répondit tranquillement: «— Et cela vous fait plaisir de leur porter ces fleurs?

«— Beaucoup de plaisir. C'est tout ce que j'ai à offrir à Dieu. Encore ne sont-elles pas à moi; mais je les ai cueillies.

«— Et en avez-vous bien assez?

«— Oh oui! plus qu'il n'en faut même. On n'a que deux vases et il y aurait de quoi en remplir trois.

«— Alors laissez-moi en prendre quelques-unes pour en faire une couronne à sainte Innocence.»

Il prit quelques branches de mugets, quelques bluets et un peu de



car il les avait tout de suite envoyés fort loin pour en prendre d'autres qui ne savaient que ce qu'il lui plaisait de leur dire.

Au milieu de toutes ces occupations, il était abattu et triste. Il semblait souffrir d'une sorte de contrainte continuelle qui le mettait au supplice, et le rendait, surtout quand Sédilia était présente, taciturne et sombre. Il lui parlait rarement, et quand cela lui arrivait, toujours avec honté ; mais le secret effroi que la jeune fille ne pouvait s'empêcher de sentir près de lui, lui mettait évidemment le désespoir dans l'âme, et le rendait, lui qui de sa vie n'avait jusqu'alors connu l'affection et ses souffrances, infiniment malheureux. Cette mystérieuse tendresse dont la nature semblait si peu compréhensible, était au moins d'une vivacité extrême. On n'en pouvait douter en remarquant les longs regards qui suivaient tous les mouvements de Sédilia, les gestes d'amour et de douleur qui lui échappaient quand il la voyait sans pouvoir en être vu, et la mélancolie constante qui siégeait sur son front que la gaieté railleuse de l'impiété et les menaces de la fureur avaient jadis animé sans cesse.

Un jour, il était sorti à cheval et son absence avait duré une grande partie de la matinée. Quand il revint il entra chez Télésile qui était seule en ce moment, circonstance qu'il sembla remarquer avec quelque contrariété. Il avait l'air fatigué, abattu et triste. Télésile n'osait le questionner sachant qu'il n'aimait pas qu'on remarquât sa mélancolie. Il s'assit, et, au bout de quelques instants de silence. « — Je viens d'apprendre — dit-il — que le roi a quitté Paris. On le croit à Etampes.

« — Eh bien — dit Télésile — cette nouvelle vous semble-t-elle alarmante ?

« — Oh ! nullement, mais je ne sais comment il y est arrivé. Je crois que la vigilance de votre père a été en défaut.

« — Mais n'est-ce pas une chose un peu extraordinaire que d'empêcher un roi de sortir de sa capitale pour aller dans le reste de ses états ?

« — Quand il ne voudra plus épier sur nos droits et privilèges, on lui laissera le champ libre. Jusque là il faut qu'il s'attende à être un peu gêné dans ses mouvements. Je n'aurais pas voulu qu'on lui eût laissé passer la ligne des châteaux qui est entre Paris et nous, et que votre père devait surveiller.

« — Vous prévoyez donc du danger à la suite de cette démarche du roi ? — dit Télésile qui n'osait entamer aucune discussion politique avec lui, ses idées, sur le respect dû à la royauté, étant si différentes de celles de son époux.

« — Pas pour le moment ; mais, puisque le voilà hors du cercle que nous avons tracé autour de lui, il est plus libre d'agir. Il peut rassembler une armée sans beaucoup de peine. C'est un grand guerrier ; on ne l'appelle pas le Batailleur pour rien ; et il a pour ministre et conseiller une fameuse tête.

« — Suger ?

« — Oui. Ces maudits moines se mettent toujours où ils n'ont que faire. Si j'étais roi, je ferais une loi pour qu'ils soient tous cloîtrés comme les nonnes le sont.

« — Vous les appelez souvent un troupeau de paresseux, et quand ils veulent se rendre utiles d'une manière plus active et plus visible, vous les blâmez encore.

« — C'est une preuve que d'aucune façon je ne les aime, voilà tout. » Discuter avec lui était inutile ; Télésile le savait et ne répondit

rien. « — Ou est Sédilia ? — demanda-t-il tout à coup.  
 » — Elle est sortie avec Lucienne.  
 » — Est-elle contente ? est-elle heureuse ? je lui trouve quelquefois l'air un peu triste.  
 » — Elle s'inquiète par rapport à son oncle dont elle n'a pas de nouvelles.

» — Vous parle-t-elle souvent de lui ?

» — Jamais.

» — Comment savez-vous donc qu'elle s'en inquiète ?

» — Lucienne me l'a dit.

« — Lucienne ferait bien d'être aussi discrète qu'elle et de moins bavarder. »

Télésile le regarda attentivement et répondit : « — Il n'y a pas grand danger, Hugues, dans le peu de mots qu'elle laisse échapper par hasard devant moi à ce sujet.

» — Enfin, Sédilia se tourmente, dites-vous ?

» — Il paraît que oui.

» — Elle doit bien comprendre, pourtant, qu'on n'a pas des nouvelles de Jérusalem comme on a des nouvelles de Paris.

» — Sans doute ; mais l'affection ne raisonne pas toujours ainsi.

» — Elle aime donc bien son oncle ?

» — Comment ne l'aimerait-elle pas ? n'a-t-il pas été un père pour elle ?

» — Oui... c'est cela... elle lui est toute dévouée... je parie qu'elle se ferait hacher en morceaux pour lui.

» Vous pourriez parier juste, car Sédilia est d'un caractère à aimer beaucoup tout ce qu'elle aime : et il est certainement ce qu'elle a et doit avoir de plus cher au monde.

» — De plus cher au monde ! — s'écria Hugues, et un frisson parcourut tout son corps de la tête aux pieds. — Je m'étonne qu'elle ait le moindre désir de retrouver ses parents, comme vous prétendez qu'elle l'a ; puisqu'il lui en a si bien tenu lieu.

» — Elle le désire pourtant beaucoup.

» — À quoi bon ? sa mère viendrait la réclamer demain, que je suis sûr qu'elle ne l'aimerait pas plus que lui.

» — Il lui suffirait de l'aimer de même pour l'aimer bien.

» — Et croyez-vous qu'une mère se contente de cela ? allons donc ! vous ne savez ce que vous dites !

» — Je ne suis pas mère, en effet, pour pouvoir en juger. Mais vous, Hugues, qu'avez-vous jamais compris aux sentiments paternels, pour en parler même ?

» — Oh ! rien ; cela c'est bien vrai. Mais il me semble que je ne laisserais pas empiéter sur mes droits de père plus que sur mes droits d'époux.

» — Par égoïsme et par orgueil, peut-être, — pensa Télésile. — Que béni soit le ciel, qui ne m'a pas donné d'enfants. Ils n'auraient pas été sans doute plus heureux que moi.

Comme on se l'imagine bien, elle ne donna pas la moindre voix à cette pensée ; elle ne répondit même rien et continua à travailler en silence, Cressy, qui semblait épuisé de fatigue, se rejeta en arrière dans le grand fauteuil où il était assis, et petit à petit s'assoupit. Le calme du sommeil et la pâleur de la fatigue adoucièrent ses traits, assez beaux par eux-mêmes, mais défigurés, déformés par le passage continuel de

toutes  
 Télési  
 effets  
 — peu  
 passion  
 dé par  
 aurait  
 et aux  
 extraor  
 qu'auc  
 ce qu'e  
 Jusqu'i  
 toujours  
 si elle  
 Ell  
 sembla  
 songe l  
 seules  
 Sédilia  
 chaînes  
 Ces  
 et regard  
 secret : «  
 disparu,  
 rait le p  
 Elle  
 paroles d  
 étaient p  
 Télésile  
 repasser  
 Mais étai  
 sommeil,  
 pensée ?  
 assez à cl  
 avait pu l  
 ses idées  
 ses fers ?  
 ne savait  
 trouvait d  
 Cressy  
 sembla être  
 de rien lu  
 Lucienne  
 Cressy cru  
 fut saisie p  
 — mon pèr  
 oncle ? »  
 Ces pa  
 semblèrent  
 pâle, que l  
 rassurer ét  
 ma chère  
 raison de s

toutes les mauvaises passions qui peuvent agiter le cœur de l'homme. Tèlesile le regarda et tomba en de profondes réflexions sur les funestes effets de l'oubli de Dieu. « — Hélas ! — pensa-t-elle avec un soupir de pitié, — peut-être, s'il avait voulu, aurait-il pu être un saint ! Ce même caractère passionné, qui le plonge dans la fange du crime, aurait pu, adouci et guidé par la religion, ouvrir son cœur aux affections les plus sacrées, qu'il aurait senties peut-être plus profondément encore que beaucoup d'autres, et aux vertus les plus héroïques. Qu'adviendra-t-il de cette tendresse extraordinaire qui l'entraîne vers Sédilia ? Elle a un empire sur lui qu'aucun autre être au monde n'a jamais eu. Je crois qu'elle en ferait ce qu'elle voudrait ; mais de quel prix la pauvre enfant pourrait le payer ! Jusqu'ici, il est fidèle à sa promesse ; mais aura-t-il la force de l'être toujours ?... à moins que... encore cette idée singulière qui me revient ?... si elle était juste ! »

Elle fut interrompue dans sa rêverie par l'agitation de Cressy : il semblait souffrir dans son sommeil, et respirait péniblement, comme si un songe l'oppressait. Soudain, il murmura quelques paroles ; mais les seules que Tèlesile put distinguer furent celles-ci : « — Ne dites pas à Sédilia que Godefroy de Châtillon est son père, et que je le tiens dans mes chaînes... oui, oui : Romuald sait tout. »

Ces paroles saisirent tellement Tèlesile qu'elle se leva, malgré elle, et regarda Hugues comme pour lui demander l'explication de cet étrange secret : « — Godefroy de Châtillon ! — se dit-elle, — ce chevalier qui a disparu, en effet, on ne sait trop comment, il y a plus de dix ans ? il serait le père de Sédilia ? il serait prisonnier en ces lieux ? »

Elle attendit pour voir si l'agitation du sommeil arracherait d'autres paroles de la bouche de Cressy. Il en prononça quelques-unes, mais qui étaient peu intelligibles ou étrangères à ce sujet. Agitée par la surprise, Tèlesile ne put se remettre à son ouvrage, mais s'occupait tout entière à repasser dans son esprit l'étrange découverte qu'elle venait de faire. Mais était-ce vraiment une découverte ? ne dit-on pas souvent, dans le sommeil, les choses les plus incohérentes, les plus éloignées même de sa pensée ? Il venait de parler de Sédilia, et il était très-évident qu'il pensait assez à elle pour en rêver quelquefois. Ce nom de Godefroy de Châtillon avait pu lui venir comme tout autre, sans aucune liaison nécessaire avec ses idées véritables. Mais était-il vrai qu'il eût un tel prisonnier dans ses fers ? Les mêmes raisons de douter se présentaient encore. Tèlesile ne savait à quelle opinion s'arrêter, et plus elle réfléchissait, plus elle trouvait difficile de découvrir ce qu'il fallait croire ou non.

Cressy dormit encore assez longtemps ; enfin il rouvrit les yeux, et sembla étonné de s'être laissé aller ainsi au repos. Tèlesile se garda bien de rien lui dire au sujet des paroles qu'il avait prononcées, et il la quitta. Lucienne et Sédilia revinrent bientôt après son départ, et la dame de Cressy crut devoir leur communiquer cet incident étrange. Sédilia en fut saisie presque à perdre connaissance. « — Mon père ! — s'écria-t-elle, — mon père dans ses fers, aussi ? ô ciel ! n'était-ce pas assez de mon oncle ? »

Ces paroles, qu'elle laissa échapper dans sa douloureuse surprise, semblèrent porter un coup violent au cœur de Tèlesile, et elle devint si pâle, que Lucienne courut à elle. Sûre que le meilleur moyen de la rassurer était d'expliquer ce qui lui semblait à présent indubitable, « — ma chère Sédilia, — dit elle, — rappelez-vous que vous n'avez aucune raison de supposer qu'il y ait ici plus d'un prisonnier. Vous avez tou-

jours voulu croire, jusqu'à ce moment, sans grande raison, que c'était votre oncle; mais s'il est vrai que le chevalier de Châtillon soit dans les chaînes de mon frère, il ne peut s'agir que de lui.»

Ces paroles semblèrent ranimer le courage de Télésile, et elle devint maîtresse d'une émotion trop subite pour avoir pu être comprimée sur-le-champ, mais qu'elle dut regarder maintenant comme prématurée, au moins, et, peut-être, tout à fait sans cause. Elle put donc se réunir à Lucienne et à Sédilia pour discuter, avec quelque tranquillité, la question difficile de savoir s'il fallait ou non ajouter quelque foi aux paroles que le châtelain avait prononcées dans son sommeil. Sédilia était peu disposée à y croire; peut-être même ne désirait-elle pas tout à fait que ces paroles fussent véridiques, car la confirmation d'une telle nouvelle aurait porté un coup mortel à l'espoir qu'elle nourrissait d'avoir découvert le sort de son malheureux oncle. Malgré tout son désir de retrouver son père, celui qui l'avait élevée, depuis sa première enfance, avec tant de soin, ne pouvait le céder même à lui. Lucienne, heureuse, au contraire, de s'attacher à cette pensée, qui expliquait d'une manière favorable à son repos des circonstances qui l'inquiétaient encore quelquefois, malgré elle, Lucienne, disons-nous, soutenait que son frère n'aurait jamais pu rassembler dans son imagination une suite d'idées si extraordinaires, s'il n'y avait pas eu, au moins, quelque fonds de vérité. Télésile ne savait que décider à ce sujet, mais son esprit pénétrant et lucide vit bientôt qu'il n'y avait qu'un seul parti à prendre. «— Romuald sait tout, — dit-elle, — voilà les dernières paroles que Cressy a prononcées à ce sujet. Eh bien! il faut gagner Romuald. Je le connais; il aime l'or par-dessus tout, et bien que je le croie fidèle à son maître, il fera beaucoup d'accommodements avec sa conscience pour ce métal tentant, cette clé d'or, qui ouvre tant de portes. Vous aurez cette clé, Sédilia; vous aurez tout ce qu'il vous faudra pour venir à bout de cette entreprise. Mettez-vous donc à l'ouvrage, et songez qu'il s'agit de retrouver votre père.

«— Ah! cette pensée m'est chère et douce. Je prendrai votre conseil. Romuald me parle quelquefois dans le jardin, qu'il aide à soigner. Demain matin, je l'y trouverai peut-être.»

Elle s'y rendit de bonne heure, munie d'une bourse bien garnie, que Télésile lui avait remise. Elle y trouva Romuald et entama facilement une conversation avec lui. Elle se sentait un peu timide pour aborder le sujet en question, tant elle craignait de voir s'évanouir, d'un côté ses espérances au sujet de son oncle, et, de l'autre, celles qu'elle avait de retrouver un père. Enfin, elle prit courage, et demanda hardiment s'il y avait des prisonniers au château.

«— Mais, noble demoiselle — répondit Romuald — il y en aurait que je ne me regarderais pas comme autorisé à vous le dire. Qu'est-ce qui a pu vous donner l'idée qu'il y en eût ?

«— Diverses remarques que j'ai faites. La surveillance sévère qu'on exerce sur toutes les personnes qui sortent du château; une lumière que j'ai vue plus d'une fois de loin au sommet de la tour de bois.

«— Oh! pour les mystères de la tour de bois, si mystères il y a, ils ne sont pas de ma compétence.

«— Mais vous devez savoir s'il y a quelqu'un en cette tour ?

«— Je ne sais rien à ce sujet.

«— Allons! dites la vérité. Vous avez vous-même quelque prisonnier à garder, là ou ailleurs, j'en suis sûre. Oh! parlez Romuald! je suis inquiète du sort de mon oncle, le comte de Troyes; je me figure

souve  
et je s  
dans

Romu  
voule  
ici.

»  
«  
»  
Il

pièces  
dence

s'appel

»  
émotic

»  
davant

n'est a  
Troyes

Sé  
ici ? ca

»  
après u

l'image

»  
et qu'el  
bien il

»  
presque

ses jour

»  
trouver

promets

deux d'e

»  
ne pouv

à Romua  
de sa cap

»  
lain et n

Sédi

Romuak  
était elle

Hugues  
et elle c

deux an  
qu'elle n

Romuak  
Elle le fit

s'il y ava  
pu manq

souvent qu'il est ici. Songez combien je dois être tourmentée. Parlez, et je serai bien généreuse pour vous.» — Et à ces mots elle lui glissa dans la main plusieurs pièces d'or.

«Vous êtes une noble et aimable demoiselle, je sais cela — dit Romuald dont le côté sensible était évidemment touché — mais que voulez-vous que je vous dise ? le comte de Troyes est en Palestine ; pas ici.

«En êtes-vous sûr ?

«J'ai tout lieu de l'être. Pour un autre prisonnier... c'est possible.

«Il y a un autre prisonnier?... et quel est-il ?»

Il ne répondit pas tout de suite. Elle lui donna encore quelques pièces d'or. «Eh bien ! — dit-il tout à coup — je vous en ferai la confidence ; car il me semble que je le dois. Il y a ici un prisonnier, et il s'appelle de Châtillon. Connaissez-vous ce nom-là ?

«Je l'ai entendu — répliqua Sédilia en cherchant à cacher son émotion.

«Entendu seulement?... mais, en effet, vous ne pouvez en savoir davantage. Alons ! je vous dirai tout le secret. Ce Godefroy de Châtillon n'est autre que l'époux, veuf à présent, d'Eléonore, sœur de Milon de Troyes ; et il est votre père ?

Sédilia fut obligée de s'asseoir. «Mon père ! — s'écria-t-elle — ici ? captif ? et en danger peut-être ?

«Captif, oui ; mais en danger je le crois pas... écoutez — reprit-il après un moment de silence et de réflexion — voulez-vous le voir ?

«Le voir ! le pourrai-je ? Oh ! de quel bonheur vous m'offrez l'image !

«C'est pour lui que le bonheur sera grand. Il sait que sa fille vit et qu'elle est en ces lieux. Si vous saviez combien il vous aime ! combien il m'a supplié de lui permettre de vous voir !

«Et vous le voudriez ! Oh ! Romuald soyez béni ! — s'écria Sédilia presque-hors d'elle à la pensée de retrouver au moins un des auteurs de ses jours — ce sera une action dont Dieu vous tiendra compte !

«Eh bien ! ce soir, quand tout dormira au château, venez me trouver dans la galerie qui conduit à la tour du donjon. Je vous promets de vous conduire à votre père et de vous accorder une heure ou deux d'entretien avec lui.

«Merci ! merci ! — s'écria Sédilia, puis, revenant à une pensée qui ne pouvait, même en ce moment, être éloignée de son âme, elle demanda à Romuald si Gontran savait quelque chose du chevalier de Châtillon et de sa captivité.

«Rien du tout — répliqua-t-il — ce secret n'est qu'entre le châtelain et moi.»

Sédilia espéra encore ; car parfaitement convaincue, malgré ce que Romuald avait dit, que son oncle n'était pas plus en Palestine qu'elle n'y était elle-même, elle se sentait toujours sûr qu'il était au pouvoir de Hugues de Cressy. Mais en ce moment il ne s'agissait que de son père, et elle courut porter toutes les nouvelles qu'elle avait apprises, à ses deux amies. Chacune en éprouva une joie sincère, Téléstile déclara qu'elle ne permettrait point à Sédilia d'aller au rendez-vous que Romuald lui avait donné, sans questionner d'abord elle-même celui-ci. Elle le fit venir, et le soumit à un interrogatoire si sévère et si adroit que, s'il y avait eu quelque fausseté dans ses assertions, elle n'aurait guère pu manquer de le découvrir. Romuald paraissait seulement vivement

alarmé de voir qu'elle savait l'espèce de trahison qu'il avait commise contre son maître; elle le rassura à cet égard en lui promettant le silence le plus inviolable et continua ses questions. Il donna des preuves incontestables de la vérité de ce qu'il avançait : il avait vu le prisonnier depuis qu'il avait parlé à Sédilia; il en avait reçu, pour montrer à celle-ci, des cheveux de sa mère que la jeune fille compara à quelques-uns qu'elle avait elle-même, et la ressemblance était exacte. Il parla des deux signes qu'elle avait sur le bras, et d'un autre assez remarquable qu'elle portait sur le côté, chose que personne dans tout le château ne savait, hors Sédilia elle-même. Il n'y avait plus moyen de douter; mais Télésile prit encore la précaution de faire faire à Romuald un serment sur un reliquaire qui contenait des reliques très-vénérées. Elle le savait assez superstitieux (car chez lui c'était plutôt de la superstition que de la religion) pour craindre de faire un faux serment sur un objet pareil. Il jura sans hésiter qu'aucun mal quelconque ne pouvait arriver à Sédilia; qu'il la conduirait seulement voir son père et la ramènerait ensuite en parfaite sûreté.

Tout à fait rassurée, Télésile n'insista pas pour accompagner Sédilia. chose à laquelle elle avait pensé. Elle sentait que cette précaution était maintenant inutile, et qu'un tiers ne pouvait être que de trop dans une parolle entrevue. Elle permit donc à Sédilia de s'y rendre, et celle-ci ne pensa plus de toute la journée qu'à cela.

Quand l'heure s'approcha, le cœur lui battit avec violence. Quelle fille en effet n'eût pas éprouvé de l'émotion en un moment semblable? Télésile et Lucienne lui dirent tout ce qui pouvait contribuer à la calmer, et, rassemblant tout son courage, elle prit une petite lampe et descendit. Elle ne put s'empêcher d'éprouver quelque trouble en entrant dans ce long corridor où elle craignait toujours de rencontrer le spectre de Claude qui avait laissé sur son esprit une si vive impression de terreur; mais Romuald était à son poste, et, l'entendant venir, il s'avança vers elle. Ce fut avec un peu de honte que ce cœur trop noble pour se complaire dans un sentiment d'effroi, s'avoua qu'il n'était pas fâché qu'un être humain fut proche

« — Vous êtes pâle — lui dit Romuald — si cette pâleur vient de quelque sentiment de méfiance ou d'effroi, qu'elle se dissipe, car elle n'a pas la moindre cause. Si elle provient de l'émotion bien naturelle que cette entrevue doit exciter en vous, je ne puis m'en étonner, mais je vous engage à prendre courage. Vous serez contente de votre père.

« — M'aime-t-il vraiment bien ?

« — Avec la plus vive tendresse, et l'idée de cette entrevue l'agite, pour le moins, autant que vous. Soyez bien bonne, bien affectueuse pour lui, car si vous ne l'étiez pas, je crois que cela briserait son cœur.

« — Oh! comment pourrai-je être autrement! Marchez. Romuald; je vous suis. »

Il la conduisit à la tour du donjon. Sédilia jeta un regard craintif vers la salle d'en bas. La porte en était fermée, et elle n'entendit aucun bruit. « — Vous trouverez votre père dans un triste séjour — dit Romuald — le sire de Cressy est sévère pour lui. Il est retenu par une chaîne au pied, à un anneau scellé dans le mur, et on ne lui permet le soir d'autre lumière que le reflet d'une lampe placée dans une pièce voisine, séparée de celle où il est par une cloison qui ne monte pas tout à fait jusqu'au plafond.

« — Hélas! je ne verrai donc qu'à peine ses traits!

Il y e  
bien  
» —  
de lun  
» —  
la ver  
rions p  
verrez  
Il s  
avec u  
chamb  
lampe  
cette c  
vait un  
« —  
U  
qui se  
cœur l  
çant à  
» —  
autour  
celle d  
front, s  
put sor  
peindre  
Séd  
elle, —  
Il s  
ra de n  
elle. A  
pouvai  
Elle  
lèvres s  
et, apr  
touffer,  
Coi  
sa tête  
de ses l  
vie enti  
violenc  
finirent  
plus cal  
souffert  
fois de  
Str  
silence  
tente, a  
Quelqu  
releva  
larmes  
est moi  
tenant,

« — Vous les verrez. Les yeux s'accoutument à cette demi-obscurité. Il y est tellement accoutumé, lui, qu'il vous verra probablement fort bien.

« — Mais ne pourriez-vous pas, pour une fois, nous accorder un peu de lumière ?

« — Impossible. La fenêtre donne du côté de la cour intérieure ; ou la verrait, quelques précautions que nous puissions prendre, et nous serions perdus. Mais ne vous inquiétez pas ; je vous assure que vous le verrez fort bien. »

Ils arrivèrent bientôt au dernier étage de la tour, et Romuald ouvrit, avec une grosse clé, une porte toute bardée de fer. On vit alors une chambre en forme de demi-lune. Dans cette chambre, il y avait une lampe qui donnait une assez vive lumière, et Sédilia remarqua en face cette cloison, qui s'arrêtait à deux ou trois pieds du plafond ; il s'y trouvait une porte fermée et verrouillée en dehors. Romuald l'ouvrit.

« — Sire de Châtillon, — dit-il, — voici votre fille. »

Un bruit de chaînes se fit entendre et Sédilia distingua quelqu'un, qui se levait subitement et s'élançait vers elle. Elle crut sentir sur son cœur le poids de cette chaîne, que son père traînait au pied, et, s'avancant à sa rencontre, elle se jeta dans ses bras.

« — Mon enfant ! — dit une voix étouffée, et deux bras se serrèrent autour d'elle avec une tendresse dans laquelle toute son âme reconnut celle d'un père. Des lèvres, tremblantes d'émotion, s'appuyèrent sur son front, sur sa joue, sur son cou gracieux ; mais aucune autre parole ne put sortir de la bouche du captif, il semblait avoir dit la seule qui pût peindre tout ce qui se passait dans son cœur.

Sédilia fut la première qui rompit le silence. « — Mon père, — dit-elle, — vous êtes tout saisi. Je vois là un siège ; asseyez-vous. »

Il s'assit, mais sans la lâcher, et, la prenant sur ses genoux, il la serra de nouveau dans ses bras, comme si c'était la vie qu'il retrouvait avec elle. Au bout de quelques minutes, « — Ma fille ! — dit-il d'une voix qui pouvait à peine articuler ses paroles, — tu ne m'embrasses pas ? »

Elle jeta ses deux bras autour de son cou et pressa tendrement ses lèvres sur sa joue. Le cœur oppressé de son père se fendit à ce baiser, et, après deux ou trois sanglots convulsifs, qui semblaient près de l'étouffer, il fondit en larmes.

Contente et peinée en même temps de le voir pleurer, Sédilia appuya sa tête sur la sienne. Il avait caché sa figure sur son cou, qu'il inondait de ses brillantes larmes. On aurait dit que toutes les souffrances d'une vie entière s'échappaient, à la fois, de son cœur avec ces pleurs dont la violence était telle, que Sédilia crut qu'il étoufferait dans ses bras. Ils finirent pourtant par couler avec moins d'effort, et, saisissant ce moment plus calme, elle le supplia de lui parler et de lui dire tout ce qu'il avait souffert. « — Oh ! laisse-moi pleurer, — répondit-il, — c'est la première fois de toute ma vie que je pleure ! »

Sûre que rien, en effet, ne pouvait le soulager autant, elle garda le silence et essuya seulement, avec une pieuse tendresse, ses larmes, contente, au moins, de voir qu'elles semblaient plus douces et plus faciles. Quelques minutes se passèrent encore ainsi ; enfin, le sire de Châtillon releva la tête. « — Ah ! — s'écria-t-il, — je n'aurais jamais cru que les larmes pussent faire autant de bien. Je respire plus librement, ma tête est moins appesantie, mon cœur plus tranquille. Je peux te parler maintenant, l'entendre, te voir. Mais qu'aperçois-je ? une larme sur ta joue ?

Oh ! dis-moi, coule-t-elle pour ton père ?

» — Comment ne coulerait-elle pas pour vous, en ce moment, pour vous seul ?

» — Elle est à moi ! — dit-il avec transport, — Oh ! laisse-moi sécher de mes baisers cette première larme que ma fille me donne ! Dis-moi, mon trésor, mon ange, ma vie, es-tu contente de me retrouver ? M'aimes-tu ?

» — Quelle question, mon père ! n'en avez-vous pas trouvée la réponse dans votre cœur ?

» — Oui ! et je la lis en tes yeux ; je la sens dans la douce pression de tes bras chéris ! Oh ! serre-les encore plus autour de moi ! il y a si longtemps que j'ai besoin des caresses de mon enfant, et que je les demande en vain.

» — Hélas, mon père, vous en avez été privé de bonne heure, je le crois ; et moi, je n'ai jamais connu le bonheur de recevoir les vôtres.

» — Si c'est un bonheur pour toi, c'en est un que je ne serai pas avare de l'accorder. Il me semble qu'en te pressant ainsi sur mon cœur je renaissais à une nouvelle vie ; une vie plus douce, plus heureuse ; meilleure peut-être... ô oui ! il y a un Dieu !

» — Mon père n'en a jamais douté, j'en suis sûre.

» — Jamais, au fond du cœur. Mais... je ne sais si j'ose le dire : je l'ai peut-être trop oublié.

» — Il n'est jamais trop tard pour revenir à lui. Priez-le, mon père et si vous l'avez vraiment offensé, il vous pardonnera.

» — Prie pour moi, douce innocence ! environne-moi de toute ta sainteté. Purifie mon front par tes baisers, mon cœur par ton amour. Je ne sais, mais depuis que j'ai pleuré sur ton sein d'ange, il me semble que mon âme s'ouvre à tout un nouvel ordre de sentiments inconnus pour moi jusqu'à ce jour. Je sens l'indicible charme des pures et saintes émotions ; je sens que dans les bras de sa fille, un père est chrétien, qu'il le veuille ou non.

» — Oh ! vous voudrez toujours l'être, j'en suis persuadée, et vous l'avez toujours été. Votre imagination a pu s'égarer ; mais, mon père, tout mon cœur me le dit, n'a jamais blasphémé Dieu ni commis de crimes.

» — J'ai beaucoup péché, mon enfant ; je suis forcé de t'avouer cela.

» — Mais vous avez aussi beaucoup souffert, et vous vous repentez.

» — Si j'étais toujours ce que je suis en ce moment, je crois que je pourrais dire que oui. Aime-moi ma fille, et tu feras peut-être un miracle. Tu ne cesseras pas de m'aimer pour ce que je t'ai dit, n'est-ce pas ?

» — Oh ! non ! car tout me prouve que vous êtes meilleur que vous ne voulez le croire vous-même. Le repentir est dans toutes vos paroles, et je sens qu'il est dans votre cœur.

» — Ah ! ce cœur est tellement en ton pouvoir, que je ne sais ce que tu ne pourrais en faire ! dans toutes les circonstances possibles, il sera bien faible contre toi. Ma Sédilia... Sédilia, c'est ainsi, je crois, que ton oncle t'a nommée ?

» — Oui. Ce nom vous déplaît-il ?

» — Ce n'est pas celui que je t'avais destiné, mais je l'aime, comme j'aime tout ce qui est à toi. Comme j'aime tes cheveux d'or et tes yeux d'ébène, comme j'aime ton regard limpide et ton doux sourire. Comme j'aime tout cet être innocent et pur que Dieu m'a donné à un titre si saint.

» —  
guez mē

» —  
ble lumi

Ceu

tant asse

n'était p

juger pa

la noire.

donnait

paraissa

blait au

voix lui

père ?

» —

elle en r

êtes en c

» —

» —

» —

pût méri

» —

de savoir

torts. S

» —

Mais n'y

» —

ront ma

l'instant,

de voir e

j'y trouv

» —

qu'on me

» —

» —

consoler,

de Dieu

j'oublie c

aviez cor

vous être

d'elle ?

» —

ne me le

me les p

» —

confier à

» —

elle l'aur

je ne doi

» —

Mais pou

frère ? é

« — Mais, mon père, vous me voyez donc bien puisque vous distinguez même la couleur de mes yeux ? moi, je vous vois à peine.

« — Je te vois comme en plein jour. Mes yeux sont faits à cette faible lumière. »

Ceux de Sédilia avaient de la peine à s'y faire, elle le voyait pourtant assez pour distinguer que sa taille, quoique seulement moyenne, n'était pas sans distinction. Il devait avoir plus de cinquante ans, à en juger par ses cheveux et sa barbe, où la couleur grise dominait presque la noire. Mais la lumière, qui semblait plutôt diminuer qu'augmenter, donnait si peu sur ses traits, qu'elle ne put voir que l'ensemble qui ne paraissait pas désagréable. Sa voix aussi était assez douce ; elle le semblait au moins à Sédilia ; et comment n'en eût-il pas été ainsi quand cette voix lui faisait entendre pour la première fois les accents affectueux d'un père ?

« — Y a-t-il donc longtemps que vous souffrez ainsi ? — demanda-t-elle en réponse à sa dernière remarque. — Y a-t-il longtemps que vous êtes en cette prison affreuse ?

« — Oui. Bien longtemps.

« — Et pourquoi le tyran Cressy vous traite-t-il ainsi ? quelle raison...

« — Ne l'appelle pas un tyran, ma fille. Je le justifie.

« — Quoi ? vous lui avez fait une offense véritable ? une offense qui pût mériter cette peine si longue et si sévère ?

« — Je ne puis l'expliquer tout cela en ce moment. Qu'il te suffise de savoir que, quant à ce qui me regarde, il n'y a rien à ajouter à ses torts. Si je suis ici je l'ai bien voulu.

« — Tant mieux pour lui s'il a ce crime de moins à se reprocher. Mais n'y a-t-il pas moyen de vous délivrer ? pas moyen...

« — N'y songe pas. Des circonstances peuvent arriver qui changeront ma destinée. Attendons-les avec patience, et contentons-nous, pour l'instant, du soulagement qu'on a accordé à mes maux en me permettant de voir et d'embrasser ma fille. Si tu pouvais te figurer le bonheur que j'y trouve, tu ne me croirais pas bien malheureux.

« — Mais vous le serez quand je ne serai plus là. Pourvu du moins qu'on me permette de revenir !

« — On me l'a fait espérer.

« — O bonheur ! je viendrai alors souvent causer avec vous, vous consolerez, vous embrasserez ; et vous me permettrez aussi de vous parler de Dieu et de mille choses qui vous feront, j'en suis sûre, du bien. Mais j'oublie que je ne vous ai pas rendu les cheveux de ma mère que vous aviez confiés à Romuald pour me les faire voir. Les voilà. Ils doivent vous être chers. Ma pauvre mère ! ne pouvez-vous me parler un peu d'elle ?

« — Ah ! son souvenir m'est plus cher depuis que je t'ai revue qu'il ne me le fût jamais. Je n'ai pas été sans torts à son égard ; puisse-t-elle me les pardonner.

« — Et pourquoi a-t-elle été obligée de se séparer de moi ? de me confier à son frère ?

« — Elle craignait que je ne voulusse pas la laisser s'élever comme elle l'aurait désiré. Elle a pu avoir une appréhension exagérée ; mais, je ne dois pas le dissimuler, j'étais bien méchant alors.

« — Il n'y faut plus penser que pour en demander pardon à Dieu. Mais pourquoi ma mère a-t-elle disparu si mystérieusement de chez son frère ? était-ce pour aller vous épouser ?

« — Je l'enlevai, Sédilia. Elle ne voulait pas de moi. Elle se vit forcée de m'accorder sa main.

« — Mais vous l'aimiez, n'est-ce pas ? vous l'avez rendue heureuse ?

« — Je l'aimai passionnément pendant un temps ; mais les passions s'essent vite ; et la mienne mourut avant elle.

« — Cela n'était pas bien. Vous deviez l'aimer.

« — Me haïras-tu pour cela ?

« — Ne parlez pas ainsi ; comment puis-je vous haïr ! mais vous n'êtes pas content vous-même de votre passé ; pouvez-vous exiger que je le sois sans réserve ?

« — Je n'exige rien de toi que de m'aimer. Je souffrirai tous tes reproches ; je recevrai sans colère tes plus sévères leçons. Je te laisserai me dire tout ce que tu voudras, pourvu seulement que tu m'aimes. Ma vie est dans ton amour. Ma vie éternelle, peut-être !

« — Eh bien ! je vous aime de tout mon cœur ; et tout ce que vous m'avouerez de vos torts ne m'empêchera pas de vous aimer. Dites-moi donc encore un mot de ma pauvre mère ; y a-t-il longtemps qu'elle est morte ?

« — Près de dix ans.

« — Comment mourut-elle ?

« — Elle s'éteignit... de chagrin peut-être. Peux-tu m'aimer encore, moi qui n'ai pas su la consoler ?

« — Dieu pardonne à ceux qui avouent leurs torts : comment une fille ne pardonnerait-elle pas ? Mon père, je vous aime toujours. »

Elle appuya sa tête sur son épaule, il la serra sur son cœur et mouilla son front de nouvelles larmes.

« — Que tu me rends enfant ! — dit-il — je ne me connais plus. Jamais, je te le répète, je n'ai pleuré. Jamais !

« — Eh bien ! cela vous est-il pénible ?

« — Oh ! non. J'y trouve un charme délicieux que je n'y soupçonnais pas : un bonheur tout nouveau pour moi, qui semble calmer les mouvements, souvent tumultueux, de mon cœur. Je ne sais si c'est seulement parce que je pleure sur toi, mais je voudrais sentir toujours cela : je voudrais vivre et mourir ainsi. »

Il resta longtemps la tête appuyée sur elle, absorbé comme dans un rêve de bonheur. Sa fille, sûre qu'au fond du cœur le remords le tourmentait, lui parlait de Dieu, des consolations de la piété et des douceurs du repentir. Il l'écoutait, la regardait, lui souriait, l'embrassait, et reposait encore sa tête sur elle, comme s'il avait besoin de se dédommager de tant d'années qui avaient été perdues pour son cœur paternel. Enfin, Romuald vint dire que l'entrevue devait cesser. « — Mais je la reverrai encore, n'est-ce pas ? — dit Châtillon.

« — Vous la reverrez, je vous le promets ; et souvent même je l'espère.

« — Oh ! viens, ma Sédilia ! tes devoirs sont grands auprès de moi. Tu as à m'enseigner bien des choses, que je n'ai jamais apprises, et que je n'aurais pu apprendre que de toi. »

Elle lui promit de revenir aussi souvent que cela lui serait permis, et l'embrassant encore tendrement, elle sortit avec Romuald. Elle trouva Télésie encore éveillé pour l'attendre, et la joie avec laquelle elle la reçut prouva que, malgré toutes ses précautions, elle n'avait pas été exempte de quelques secrètes inquiétudes. Lucienne, plus tranquille, s'était retirée pour prendre du repos ; mais, quand Sédilia traversa sa

chambre e  
intérêt qu  
lui donner  
presque pé  
dont elle a  
apportaien  
veut bien t

chambre en se rendant à la sienne, elle se réveilla et lui demanda avec intérêt quelques détails sur tout ce qui s'était passé. Elle promit de les lui donner plus longuement le lendemain ; et, fatiguée par les émotions presque pénibles de cette entrevue, elle se hâta de se livrer à un sommeil dont elle avait réellement besoin, et rêva de son père, à qui les anges apportaient la robe blanche du pardon céleste, de la part de ce Dieu qui veut bien traiter le repentir comme une autre sorte d'innocence.

## CHAPITRE XII

Dire que le cœur de Sédilia fut satisfait, sans réserve, du père qu'elle avait retrouvé, serait peut-être beaucoup avancer. Son imagination s'était plu à se dépeindre l'auteur de ses jours comme un être sans reproche, un noble chevalier dans le plus véritable sens du mot, non-seulement brave et généreux, mais vertueux et chrétien. De ce côté-là, elle avait éprouvé une déception, qui ne pouvait que lui être un peu pénible; elle voyait que son père avait, au contraire, l'âme oppressée par de secrets reproches de conscience, et que le premier devoir qu'elle aurait à remplir près de lui serait, non de le consoler par de saintes paroles, mais de le mettre en état de pouvoir les comprendre. Il était trop évident qu'il avait, au moins, été impie, et, elle ne le craignait que trop, injuste et cruelle; mais elle avait la consolation de pouvoir espérer que le repentir s'était éveillé dans son cœur, qu'il sentait ses torts, et qu'il n'était pas content de lui-même. Elle aurait pourtant bien voulu le voir sans reproche, mais elle cherchait à se consoler en disant qu'elle aurait pu le voir sans repentir, ce qui eût été cent fois pire encore; et puis, il l'aimait tant! cette seule pensée suffisait pour chasser beaucoup d'idées moins douces.

Elle implora longtemps à genoux le secours tout-puissant de Dieu: puis elle se rendit chez Lucienne, à qui elle raconta tout. Quand elles rejoignirent Télésile, la conversation roula encore sur le même sujet, et ne fut interrompue que par l'entrée inattendue de Hugues de Cressy. Il semblait moins triste et moins absorbé qu'il ne l'avait été depuis longtemps: on aurait dit que quelque mystérieuse consolation était descendue dans son cœur. Il embrassa même Télésile, puis, s'asseyant auprès d'elle, il sembla regarder avec attention l'ouvrage auquel elle travaillait et fit, à ce sujet, quelques légères remarques. «— Lucienne ne travaille pas si bien que vous, — dit-il, — elle brouille toutes ses couleurs, et ne les nuance pas comme vous les nuancez.

«— Est-il permis de me critiquer ainsi! — dit Lucienne en souriant, enchantée de le voir faire quelque attention à des choses pareilles, qu'il avait toujours semblé regarder d'un œil fort dédaigneux.

«— Toute vérité n'est pas bonne à dire, répliqua-t-il — n'est-ce pas là le fond de votre pensée?

«— Non, — dit-elle en le regardant avec affection: — toute vérité me semblera toujours bonne de la part de mon frère, pourvu qu'il me la dise seulement avec quelque amitié.»

Cressy ne répondit rien; mais l'expression de sa figure n'annonça point que cette remarque lui eût déplu. Il était évidemment dans un de ces bons jours, comme les appelaient les deux malheureuses femmes

qui lui était  
avec admin  
tendresse  
sur elle, m  
lange d'am

» — Ah  
pirant avec  
lui arrivait

» — Ah  
dilia en fré  
tous ses cri

A quoi  
renoncé po  
les secrets  
donner le n  
lui répond  
quand il ba  
même à ser

» — Séc  
mais plus q

» — Ell  
sile, qui sav

» — Ma  
ge depuis q

» — Ell  
laisser en r

» — Ma  
me semble

» — Vou  
qu'il fallait

vous faire.

«— Est  
Elle ne

Huges  
Rouuald a

vient d'arriv

» — Ah  
Il arracha l

» — Me  
voix après a

même sera-c  
forces. Le

haut.

» — Oui

» — Il fa  
il ne pourrai

Puisque vou  
sa nièce

de secrétaire  
qui lisait dan

» — Qua  
dit-il sèche  
son humeur

qui lui étaient attachées par des liens si proches. Il regardait Télésile avec admiration, Lucienne avec douceur, et Sédilia avec la même vive tendresse qui animait toujours son regard chaque fois qu'il se portait sur elle, mais qui semblait avoir perdu quelque chose du singulier mélange d'amertume qui le caractérisait habituellement.

— Ah ! s'il pouvait être toujours ainsi ! — pensa Lucienne en soupirant avec une sorte de tendre regret, car elle songeait combien cela lui arrivait rarement.

— Ah ! s'il pouvait ne s'occuper pas du tout de moi ! — pensa Sédilia en frémissant, au fond du cœur, sous son regard, car elle pensait à tous ses crimes et à Milou de Troyes.

A quoi bon dire les pensées de Télésile, la victime résignée, qui avait renoncé pour jamais à tout bonheur terrestre ? Mais, quels que fussent les secrets mouvements de son âme, elle ne laissa rien paraître qui pût donner le moindre ombrage à son tyrannique et capricieux époux. Elle lui répondait avec une touchante douceur, essayait de lui sourire, et, quand il baisait avec une sorte de transport ses belles mains, se forçait même à serrer les siennes.

— Sédilia est bien silencieuse, — dit-il enfin, — ne parle-t-elle jamais plus que cela ?

— Elle n'est pas très-grande paroleuse, — se hâta de répondre Télésile, qui savait combien la jeune fille se souciait peu de parler avec lui.

— Mais elle a une langue, et elle n'en a pas une seule fois fait usage depuis que je suis ici. Est-ce moi qui la paralyse ?

— Elle est timide, — dit Lucienne, — il serait plus charitable de la laisser en repos.

— Mais c'est contraire à nos arrangements, — reprit Cressy ; — il me semble que je lui ai ordonné de me répondre toujours.

— Vous ne m'avez point parlé encore, — dit Sédilia, qui sentait qu'il fallait bien qu'elle s'en mêlât, — je n'avais donc pas de réponse à vous faire.

« — Est-ce un reproche que vous m'adressez ? »

Elle ne put s'empêcher de répliquer : « — Oh ! non. »

Hugues tressaillit légèrement et détourna la tête. En ce moment, Romuald accourut. « — Monseigneur, — dit-il, — un messager du roi vient d'arriver au château ; il vous apporte cette lettre.

— Ah ! — dit Cressy en faisant le mouvement du lion qui se réveille. Il arracha la lettre des mains de Romuald et l'ouvrit avec précipitation.

— Me parler demain sous les remparts de Châtres, — dit-il à demi-voix après avoir lu, — cela ne peut guère poliment se refuser... peut-être même sera-ce de meilleure politique d'accepter, car il est maintenant en forces. Le messager attend la réponse, sans doute ? — ajouta-t-il tout haut.

— Oui, monseigneur.

— Il faut donc lui écrire, je suppose... mais j'écris comme un chat ! il ne pourrait jamais me déchiffrer. Sédilia, vous écrivez bien, je crois. Puisque vous ne faites rien, prenez une plume et asseyez-vous là.

La nièce de Milou de Troyes n'était pas dutout enchantée de servir de secrétaire à son cruel ennemi, mais elle n'osa s'y refuser. Télésile, qui lisait dans ses yeux sa secrète répugnance, s'offrit pour la remplacer.

— Quand j'ai fait un choix, personne n'a rien à répliquer, — répondit-il sèchement, car la lettre du roi semblait avoir porté le coup fatal à son humeur plus douce. — Asseyez-vous donc là, je vous le répète,

Sédilia, et commencez.»

Elle prit une plume et écrivit, sous sa dictée, ce qui suit :

« Le châtelain de Montlhéry se regarde comme honoré par le message du roi. Il se rendra à son invitation et sera demain, à midi, devant Châtres, prêt à lui répondre sur tout ce qu'il voudra lui demander.»

« — Maintenant, il faut que je signe, — dit Cressy, — donnez-moi la plume.»

Sédilia la lui donna, il écrivit son nom et lui remit la plume en lui disant : « — Merci » — mais avec une inflexion de voix qui semblait annoncer que, derrière ce merci, il y avait quelque tendre parole qu'il n'osait confier à ses lèvres.

« — Je vais la cacheter et la porter moi-même au messenger — dit-il ; et il sortit avec Romuald. Chemin faisant il déploya la lettre et la lui montra. — Regarde comme c'est bien écrit — dit-il — n'est-ce pas un chef-d'œuvre ? »

Romuald admira l'écriture, et avec justice. « — Chère petite ! — s'écria Cressy en reprenant la lettre et la regardant comme si ses yeux en dévorait chaque parole. — Et dire que je suis forcé d'envoyer au roi ces premières lignes que je vois de ta main ! Oh ! laisse-moi les baiser au moins d'abord ! qui oserait m'en contester le droit ? »

Il pressa la lettre avec une sorte de passion sur ses lèvres, la regarda encore et la replia comme avec regret. Puis il entra chez lui, y mit son sceau, et la porta au messenger qui n'avait été admis que jusqu'à la première enceinte fortifiée du château.

Après son départ, les trois dames causèrent beaucoup de cet événement inattendu. Que signifiait ce message du roi ? quel était le but de cette entrevue ? Télésile et Lucienne n'y soupçonnaient qu'un moyen d'entrer en pourparlers au sujet de la ligue rebelle dont le roi espérait peut-être, par quelque offre avantageuse, détacher Cressy ; mais Sédilia y voyait le résultat de son message et une tentative faite uniquement pour tâcher, d'abord par des moyens pacifiques, de rendre la liberté au malheureux comte de Troyes.

La découverte qu'elle avait faite de la captivité de son père ne lui avait nullement ôté la conviction que son oncle était aussi dans les mains de Cressy. D'abord Romuald disait qu'il ne connaissait point les mystères de la tour de bois, et dans la tour de bois il y avait certainement un captif. Ensuite il lui avait assuré que Gontran ignorait tout ce qui se rapportait à Godefroy de Châtillon, et Gontran lui avait pourtant parlé d'un prisonnier. Puis le signalement était tout différent. Bien qu'elle n'eût pu voir que très-imparfaitement les traits de son père, elle en avait distingué assez pour juger qu'on ne pouvait guères l'appeler jeune, et que, de quelque couleur que fussent ses yeux, ses cheveux n'étaient certainement pas châtain-clairs. Ils étaient évidemment noirs, mêlés de beaucoup de blancs. Rien n'était donc changé dans sa secrète espérance, et le cœur lui battait avec violence quand elle songeait à tout ce qui devait sans doute se discuter pendant l'entrevue qui allait avoir lieu le lendemain.

Ce lendemain arriva, et ce fut avec une agitation qu'elle avait quelque peine à dissimuler, que Sédilia vit Hugues de Cressy monter à cheval et partir suivi d'une escorte considérable, pour se rendre à Châtres. Ses deux confidents, Gontran et Romuald, l'accompagnaient. Sédilia en fut bien aise. « — Peut-être — pensait-elle — saurai-je par Gontran quelque chose de ce qu'on aura dit. Oh ! quel supplice qu'une attente semblable ! »

Suiv  
ment red  
rivé en v  
deux ou t  
qui domi  
pour lui a  
cer sans a  
que deux  
donc son  
seuls. Le  
avait tout  
térieur a  
encore pl  
élever tro  
votre exac  
s'agit de  
« — S  
« — V  
sur le tor  
ne sont p  
personne  
« — S  
donner de  
a loin d'i  
« — C  
moins d'u  
qui en so  
« — F  
« — F  
« — C  
saalem tou  
cher long  
« — S  
venaient  
« — J  
« — F  
l'habitud  
comte de  
« — C  
« — C  
tours. «  
de Montl  
rayons d  
« — S  
de croire  
« — L  
Cressy  
réelle ou  
mais l'œi  
surance  
aucune r  
« — J  
de Cressy

Suivons Hugues de Cressy à cette entrevue qu'il ne semblait nullement redouter, car il y marchait le front haut et le regard assuré. Arrivé en vue de Châtres, il aperçut le roi qui, entouré d'une escorte de deux ou trois cents hommes, l'attendait sur le penchant de la hauteur qui dominait la ville du côté du sud. Hugues lui envoya un messager pour lui annoncer son arrivée et reçut pour réponse qu'il pouvait s'avancer sans aucune crainte, mais que chacun n'aurait, pour l'entrevue même, que deux personnes à sa suite. Quand Cressy fut assez proche, il laissa donc son escorte un peu en arrière et s'avança avec Romuald et Gontran seuls. Le roi en fit autant, avec Suger son ministre et un chevalier qui avait toute sa confiance. Hugues salua Louis avec assez de respect extérieur au moins, et reçut de lui un signe qui lui disait de s'approcher encore plus. Quand il fut assez près pour qu'on put s'entendre sans élever trop la voix : « — Sire de Cressy — dit le roi — je vous remercie de votre exactitude, car je sais que, moi, j'avais un peu devancé l'heure. Il s'agit de choses graves, Commençons tout de suite.

« — Sire, je vous écoute.

« — Vous ne pouvez ignorer que l'incertitude ou l'on est toujours sur le tort du comte de Troyes, laisse planer sur vous des soupçons qui ne sont pas à votre avantage. Voilà près de deux ans qu'il a disparu, et personne n'a eu la moindre nouvelle de lui.

« — Sire, je ne puis être responsable de cela. S'il ne lui a pas plu de donner de ses nouvelles, je ne sais ce que j'ai à y faire. D'ailleurs, il y a loin d'ici à la Terre-Sainte.

« — Oui ; mais on peut en faire le voyage en moins de deux ans, en moins d'une année, en moins de six mois même. J'ai vu des personnes qui en sont très-récemment revenues.

« — Eh bien, sire ?

« — Eh bien, elle ne l'ont pas vu.

« — Cela n'a rien d'extraordinaire. La Terre-Sainte n'est pas Jérusalem toute seule. S'il lui a plu de s'y promener, on aura pu le chercher longtemps.

« — Sans doute. Mais je fais allusion à différentes personnes qui venaient de différents endroits. Aucune n'a entendu parler même de lui.

« — J'en suis fâché si cela déplaît au roi, mais je n'y peu rien.

« — Sire de Cressy — reprit Louis d'un ton très-sérieux — je n'ai pas l'habitude de faire de vaines circonlocutions. Venons donc au fait. Le comte de Troyes n'est pas en Palestine, mais en vos mains.

« — Comment, sire...

« — Oui, en vos mains, et dans ce château dont nous voyons d'ici les tours. — Et Louis étendit le doigt vers la masse imposante du château de Montlhéry qui brillait dans le lointain, resplendissant sous les chauds rayons du soleil, pendant que l'ombre d'un nuage passait à ses pieds.

« — Sire, cette accusation m'étonne. Quelle raison pouvez-vous avoir de croire...

« — Ne le niez pas. Je ne le crois pas ; je le sais.

Cressy regarda le roi comme pour voir si cette certitude était bien réelle ou si ce n'était qu'une feinte pour arracher la vérité de sa bouche ; mais l'œil de Louis se fixait avec une fermeté si tranquille et tant d'assurance sur le sien, qu'il sembla croire nécessaire de ne risquer encore aucune réponse.

« — Je le sais — répéta le roi — et je vous demande à présent, sire de Cressy, pourquoi vous avez jugé à propos de mentir comme vous

l'avez fait quand vous m'avez assuré le contraire ? »

Il était évident que Hugues n'était pas pris tout à fait au dépourvu ; car cette attaque, si directe, ne le déconcerta pas. On eut même dit que sa réponse était toute préparée.

« — Sire — répliqua-t-il vivement — Je n'ai pas menti. Le comte de Troyes était bien vraiment en Palestine, ou au moins j'avais toute raison de le croire, lorsque je vous fis cette réponse. S'il est revenu depuis, et si les circonstances ont changé, cette question en est une toute différente.

« — Eh bien ! cette question, je vous la fais. Est-il revenu ?

« — Oui, sire.

« — Est-il en vos mains ?

« — Oui.

« — Voilà au moins de la franchise — s'écria le roi, qui semblait un peu étonné de cet aveu — mais comment avez-vous osé saisir et retenir captif en vos fers le légitime seigneur dont vous avez usurpé l'héritage ?

« — Pardon, sire — dit Cressy avec une audacieuse fermeté — voilà un aveu que je n'ai point fait. Ce que je vous ai dit au sujet de la manière dont le château de Montlhéry est devenu le mien, subsiste dans toute sa force, mais si je suis seigneur légitime de cette châtellenie, j'en possède tous les droits, n'est-ce pas ?

« — Cela va sans dire.

« — Même celui de haute justice, contre tous ceux qui peuvent se rendre coupable envers moi de félonie ou de trahison ?

« — On ne peut le nier.

« — Eh bien ! sire, j'ai simplement usé de ces droits pour punir celui qui m'avait blessé du côté le plus sensible de mon cœur. L'audacieux amant d'une épouse ingrate. »

Le roi resta un moment comme stupéfait de cette accusation inattendue portée contre son protégé : il regarda Cressy d'un air de surprise et de doute que celui-ci soutint avec un front d'airain. « — Prenez garde à ce que vous dites ! » — s'écria enfin Louis, « — une accusation semblable, si elle était fautive, mériterait le supplice le plus honteux et le plus cruel.

« — J'accorde cela au roi, — répliqua avec assurance l'audacieux menteur, — mais si elle était vraie ?

« — Cela changerait, en effet, un peu la face des choses, — dit Louis avec quelque embarras, partagé entre le désir de sauver un sujet fidèle et son respect bien connu, pour la justice et les bonnes-mœurs, respect sur lequel l'adroit scélérat avait spéculé sans doute. — Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? Etes-vous bien sûr de n'avoir pas écouté les transports aveugles d'une injuste jalousie ? J'ai entendu dire qu'avant de vous épouser Télése de Montfort avait eu quelque penchant pour le comte de Troyes ; mais, de là à l'oubli de ses devoirs envers vous il y a loin.

« — Et très-loin, sire, sans aucun doute : je l'ai épousée sachant fort bien qu'elle avait cet amour dans le cœur, mais comptant sur sa foi ; jugez si j'ai dû souffrir en voyant que je m'étais trompé.

« — Il est donc revenu en cachette ?

« — Oui ! il connaissait fort bien, comme de raison, les étres du château qu'il m'avait cédé : c'est là que je l'ai saisi en sa présence. Je l'aurais tué que j'oserais vous l'avouer ; car, je ne sais si vous pourriez m'en faire un crime. Mais je ne l'ai pas tué ; je l'ai fait saisir seulement et, depuis ce jour, il est dans mes fers. Maintenant, sire, je mets ma tête à vos pieds : jugez-vous qu'elle mérite de tomber ?

« — Je ne sais que dire, — répliqua le roi, — mais malheur à vous !

sire de Cressy  
prendre les  
rai manquer

Hugues  
lui être fata  
il ne compt  
prêt à en co

« — Et o  
d'inquiétud  
rement de se

« — Nor  
tours et trait  
reste d'égar  
perbe. Ces d

Romual  
ne dit rien,  
tournant la  
que pu croir

« — Si l  
Troyes, — re  
jusqu'à la p  
trouve, s'il e

« — J'ira  
mier momen  
les mains d  
mais Hugues  
dessaïns que

respect : — S  
« — Vou  
« — Que

dans tous les  
« — Je v  
c'est une pos

pourrai un j  
que je n'ai j  
vous a cédé

contre moi,  
ne verrai pa  
penser tonjo

il a toujours  
ment, laisser  
parole sur la

pas que je r  
et agir en co  
tomber un c

me le présen  
quand le m  
Vous pouver  
Pendant  
ardents de la  
tre, revenir  
passé. Mais  
vit rien qui

sire de Cressy, malheur à vous si vous me faites un mensonge ! Je vais prendre les informations les plus minutieuses à ce sujet, et je ne pourrai manquer tôt ou tard de découvrir la vérité. »

Hugues, qui savait fort bien que les seules informations qui pussent lui être fatales, seraient celles qu'il prendrait dans le château même, où il ne comptait pas le laisser pénétrer, répondit avec calme : « — Je suis prêt à en courir les chances. »

« — Et ou l'avez-vous fait renfermer ? — dit le roi avec un reste d'inquiétude, qui prouvait que le doute avait de la peine à sortir entièrement de son cœur, — dans quelque prison souterrain ? »

« — Non ! sire. Il est dans un appartement au sommet d'une des tours et traité avec respect. J'ai cru, malgré tous ses torts, devoir ce reste d'égards à celui qui m'a mis en possession de cette seigneurie superbe. Ces deux hommes peuvent vous attester la vérité de ce que je dis. »

Romuald s'inclina profondément et répondit « — Oui ! » — Gontran ne dit rien, mais s'inclina très-légèrement comme malgré lui et en détournant la tête. Il semblait tout saisi d'étonnement, et on aurait presque pu croire d'horreur.

« — Si le roi veut envoyer quelqu'un qui connaisse le comte de Troyes, — reprit Cressy, — je permettrai à une seule personne de monter jusqu'à la porte de sa prison, et de voir, à travers un guichet qui s'y trouve, s'il est mal traité ou non. »

« — J'irai moi-même, — dit Louis vivement, sans réfléchir, au premier moment, qu'il ne pouvait faire l'imprudence de se livrer ainsi entre les mains d'un des membres les plus redoutables de la ligue rebelle : mais Hugues, qui semblait avoir plus encore à cœur de servir ses propres desseins que les intérêts de cette ligue, répondit avec une apparence de respect : — Sire, excusez-moi si je ne puis le permettre. »

« — Vous me refusez l'entrée de votre château ? »

« — Que le roi veuille bien faire justice à nos plaintes, et il sera reçu dans tous les châteaux de France avec joie et vénération. »

« — Je vous entends, sire Hugues, nous sommes en guerre. Eh bien ! c'est une position que j'accepte. Courez-en les dangers, et songez que je pourrai un jour vous demander, les armes à la main, de me montrer ce que je n'ai jamais pu obtenir de vous, l'acte par lequel le comte de Troyes vous a cédé sa seigneurie ; acte qui, étant un véritable crime de trahison contre moi, lui retirerait indubitablement ma protection. Tant que je ne verrai pas cette acte, j'ai droit de douter qu'il ait jamais existé, et de penser toujours que, si Milon a été même traître et félon envers vous, il a toujours été pour moi fidèle et dévoué. Je veux bien, pour le moment, laisser les choses comme elles sont ; je me contente même de votre parole sur la manière dont votre captif est traité ; mais ne vous flattez pas que je resterai oisif, je vais approfondir avec soin toute cette affaire et agir en conséquence. Je vous préviens seulement que, si vous faites tomber un cheveu de la tête du comte de Troyes, si vous ne pouvez enfin me le présenter vivant et bien portant, en tant que cela dépend de vous, quand le moment en sera venu, il n'y aura pour vous ni merci ni grâce. Vous pouvez vous en retourner maintenant. Adieu. »

Pendant toute cette journée, Sédilia fut presque sur les charbons ardents de la torture : toujours aux aguets, elle vit enfin, par une fenêtre, revenir le châtelain, et chercha à lire sur son front ce qui s'était passé. Mais, ce front endurci dans le crime resta impénétrable ; elle n'y vit rien qui ne lui fût ordinaire. Elle épia le passage de Gontran, mais

ne put l'apercevoir. Enfin, elle crut entendre un pas qui pouvait être le sien ; elle écouta avidement, mais c'était Romuald. Il venait lui demander à voix basse si elle voulait encore ce soir là voir son père.

Elle était si tourmentée et si inquiète, qu'elle aurait autant aimé que ce fût pour un autre jour, mais elle ne crut pas devoir refuser. Elle répondit donc affirmativement, et, à la même heure que la dernière fois, elle alla rejoindre Romuald. En passant avec lui près de la grande tour, elle tressaillit et s'arrêta un moment : elle y entendait, à travers la porte fermée, l'horrible nettoyage de la pierre senglante.

« — Qu'avez-vous ? — lui dit Romuald, — vous semblez effrayée ?

« — N'entendez-vous rien ? » — dit-elle.

« — Quoi ? ce bruit là dedans ? oh ! ce n'est rien ; on l'entend souvent.

« — Je le sais... Mais qu'est-ce que c'est ?

« — Rien, je vous le répète. Ce n'est pas la peine d'y penser. Ne vous occupez pas l'esprit de cela. »

Cette réponse ne calma que peu le trouble de la jeune fille, mais elle eut le courage de dissimuler et de suivre son conducteur qui l'introduisit bientôt dans la prison de son père.

Celui-ci se leva en la voyant avec autant de vivacité que la première fois, et l'embrassa avec la même tendresse.

« — O sois bénie d'être venue ! — s'écria-t-il en promenant avec amour ses lèvres sur sa charmante figure. — Depuis avant-hier je ne vis que de l'espoir de te presser encore dans mes bras. Ma bonne petite, viens me caresser, me consoler, me faire pleurer s'il est possible encore. Mon cœur n'est pas à son aise aujourd'hui ; il est agité de mille sentiments tumultueux et pénibles qui lui font du mal, et que les baisers innocents chasseront peut-être.

« — Et pourquoi êtes-vous plus tourmenté aujourd'hui que de coutume ? Est-il arrivé quelque chose de nouveau pour vous causer de l'inquiétude et de la peine ?

« — Non. Je vis comme cela depuis longtemps ; toujours en proie à des sentiments violents qui me tiennent dans un état de tourment continu, et semblent user mon cœur. C'est toi seule qui m'a appris ce que c'est que le calme. Je n'en soupçonnais pas les douceurs, tâche de me le rendre encore. Mais assieds-toi, ma Sédilia ; il n'y a pas de second siège dans ma triste prison, mais il y a les genoux de ton père.

« — Et quel siège peut me sembler plus doux que celui-là ? — dit-elle en s'y plaçant et s'appuyant tendrement contre lui. — Là ; me voilà comme vous aimez que je sois : maintenant, causons un peu et parlez-moi à cœur ouvert. Dites-moi au moins quelque chose de ce qui vous tourmente, et des causes qui font que vous êtes ici.

« — Tu me demandes l'impossible, ma fille chérie. Je ne peux pas te dire cela. Un jour, tu sauras tout, sans doute. Oh ! si tu ne veux pas briser mon cœur, aime-moi alors comme aujourd'hui.

« — Je ne peux pas souffrir de vous entendre émettre ainsi des doutes à cet égard. Est-ce qu'une fille peut cesser d'aimer son père ?

« — Je n'en sais rien. L'amour filial ne me fut jamais connu ; je ne sais quelle est sa force, ni s'il est capable de résister à des épreuves... à des circonstances qui pourraient... mais pourquoi porter ainsi mes regards sur l'avenir ? Jouissons plutôt du présent. Ma fille est sur mes genoux, elle m'embrasse, elle me sourit : il y a assez de bonheur, en cela, pour occuper toutes mes pensées, et je ne veux pas les porter ailleurs. »

« —  
tout à mo  
j'ai le dr  
léger deg  
vous ne  
que chos  
je vous p  
souffrir.

« —  
presse su  
bonheur  
longuem

« —  
qu'elle s  
changée

« —  
toi, et e

« —  
beaucon

« —  
toi-mêm  
l'aimer

« —  
J'en su

« —  
les mié

« —  
fais en  
que je

« —  
je ne v  
toujou  
lui, au

« —  
celui  
l'autre

« —  
êtes tr

« —  
car il  
de la  
cœur  
mom

« —  
un pé  
votre  
elle ?

« —  
t'ai c

» — A la bonne heure. C'est bien la moindre des choses que d'être tout à moi pendant les trop courts instants où je peux vous voir. Mais j'ai le droit de vous demander votre confiance, au moins dans quelque léger degré, réservant le reste pour quand vous me connaîtrez mieux. Si vous ne pouvez pas me dire les causes de votre captivité, dites-moi quelque chose de ce qui vous pèse sur le cœur. N'est-ce pas... permettez que je vous parle franchement ; n'est-ce pas un peu de regret d'avoir fait souffrir... ma mère ?

» — J'en ai du regret... à présent... à présent que tu es là, que je presse sur mon cœur le trésor qu'elle m'a donné. Si j'avais su tout le bonheur que j'y trouverais, je l'aurais peut-être aimée davantage, ou plus longuement, au moins.

» — Elle était bien belle, dit-on.

» — Belle comme la première rose du printemps ; mais des chagrins qu'elle s'est peut-être faits... en partie, au moins, l'ont maigrie, flétrie, changée. Elle n'était plus belle avant de mourir.

» — Est-ce que je lui ressemble ?

» — Pas beaucoup. Elle avait la figure d'un ovale plus allongé que toi, et elle était beaucoup plus grande.

» — Je ressemble pourtant à mon oncle, et on dit qu'il ressemblait beaucoup à sa sœur.

» — C'est possible ; je ne sais pas ; et cela m'est égal. Je vois en toi, toi-même et mon enfant. Je n'ai besoin d'aucune ressemblance pour t'aimer davantage.

» — Décidément, — pensa Sédilia, — il n'aimait pas ma pauvre mère. J'en suis fâchée.

» — Tu sembles réfléchir, ma fille ; à quoi penses-tu ?

» — Vous ne voulez pas me dire vos pensées ; je ne vous dirai pas les miennes.

» — Mais il me semble que je te les dis, ou, au moins, que je te les fais entendre... trop clairement, peut-être. Sédilia, tu m'en veux de ce que je n'ai pas toujours aimé ta mère ?

» — Je ne vous en veux pas ; je ne peux pas vous en vouloir. Mais je ne vous cache point que cela me fait un peu de peine. Mon oncle m'a toujours dit qu'elle était si bonne, si vertueuse, si sainte ! Il l'aimait bien, lui, au moins.

» — Sédilia, l'amour d'un frère est plus durable, quelquefois, que celui d'un époux ; les causes qui peuvent changer l'un n'influent pas sur l'autre.

» — Mais un époux a pourtant fait des serments. Mon père, vous êtes trop chevalier pour ne pas sentir combien les serments sont sacrés,

» — Faire serment d'aimer toujours quelqu'un, enfant, c'est une folie, car il ne dépend pas de soi de tenir ces serments-là. Pour les affections de la nature et du sang, c'est différent : je sens qu'on les porte dans son cœur et qu'elles s'éveilleront toujours, qu'on le veuille ou non, quant le moment en sera venu ; et avec d'autant plus de violence peut-être, qu'on les aura combattues pendant plus longtemps.

» — Ah ça ! expliquez-moi, s'il vous plaît, vos paroles, car elles sont un peu énigmatiques. Voulez-vous dire que vous ne vouliez pas aimer votre fille et que vous avez combattu longtemps votre tendresse pour elle ?

» — Je ne l'ai point combattue, mon enfant ; mais songe que je ne t'ai connue que pendant la première année de ta vie. Voilà longtemps,

du reste, au moins le temps m'a semblé long, à moi, que je t'aime et que je meurs presque de ne pouvoir te serrer dans mes bras et te le dire.

» — Est-ce depuis que vous avez su que je suis si près de vous ?

» — Oui ; depuis ce moment même. Le sentiment paternel, qui avait dormi depuis si longtemps dans mon cœur, faute seulement de son objet, s'est réveillé tout-à-coup avec une violence qui m'a pris par surprise, et contre laquelle je ne pouvais pas plus que le faible oiseau ne peut contre les serres de l'aigle. Combien j'ai souffert depuis ce temps ! Dieu seul ! si Dieu me regarde jamais, peut le savoir.

» — Oh ! ne dites pas si Dieu vous regarde ; le simple doute en serait impie. Mon père, il faut que je vous parle de lui ; car je crois que vous en avez besoin. N'avez-vous jamais senti, au milieu de toutes vos souffrances, toute la douceur qu'il y a dans la pensée de sa présence sainte ? le charme céleste qu'il y a à pouvoir se dire : quelque persécuté que je sois par les hommes, j'ai un ami au moins qui a toujours l'œil sur moi, qui entend toutes mes plaintes, qui voit toutes mes souffrances, et qui les terminera un jour. Mon père, vous n'aimez ; vous savez, vous sentez combien ; il vous semble que cette affection doit me rendre heureuse, n'est-ce pas ?

— S'il pouvait en être autrement je serais bien malheureux moi-même.

» — Eh bien ! pourquoi donc ne seriez-vous pas heureux de la pensée d'être aimé de Dieu, qui est si réellement notre père à tous ?

» — S'il est notre père, et s'il nous aime, pourquoi nous fait-il jamais souffrir ?

» — Si j'étais enfant encore ne me gronderiez-vous pas quand je le mériterais ? ne me puniriez-vous jamais ?

» — Il me semble que je n'en aurais guère le courage. Il me semble qu'un seul mot de toi me désarmerait dans ma plus terrible colère.

» — Et qu'en résulterait-il ?

» — Je te gâterais peut-être ; et je ne te rendrais pas bonne, aimable, intéressante, comme tu l'es.

» — Vous me faites des compliments trop flatteurs et que je ne mérite pas ; mais, pour répondre à votre pensée, ne voulez-vous donc pas que Dieu, dont nous sommes les enfants, agisse plus sagement que vous ? et nous éprouve quelquefois pour nous rendre meilleurs ?

Godefroy de Châtillon baissa la tête et ne répondit rien.

» — Et si nous nous révoltons contre lui, — reprit Sédilia, — si nous ne voulons pas devenir meilleurs, à qui la faute, quand nous le forçons, enfin, de nous envoyer en haine ce qu'il ne nous avait d'abord imposé qu'en miséricorde ! D'ailleurs, nous rejetons sans cesse sur lui les maux dont nous sommes affligés, et nous ne réfléchissons pas que trop souvent nous en sommes nous-mêmes les auteurs. C'est à vous de savoir si vous avez ou non été, en quelque point l'auteur des vôtres, mais vous pourriez certainement être l'auteur de votre consolation, de votre bonheur même, si vous vouliez seulement penser à Dieu avec confiance et avec amour. Ce calme que vous avez goûté, dites-vous, pour la première fois sur le cœur de votre enfant, et que vous avez trouvé si doux, serait alors votre état habituel, et vos souffrances seraient, par comparaison, si légères que vous les sentiriez à peine.

» — Tes douces paroles me rendent ce calme béni ; mais, quand tu seras partie, je crains trop que tout ne s'en aille avec toi.

» — S'il en est ainsi, c'est que vous ne cherchez la consolation qu'en moi seule, et que vous n'en demandez pas à Dieu. Oh ! priez-le, mon

père, je  
serai ab

» —  
couterai

» Vo  
elle ne p

» —  
comme

» —  
bles, si j

» —  
souris-m

heureus

» —  
» —

» —  
» —

» —  
» —

a sans d

» —  
monstre

fait trou

père ? o

» —  
» —

» —  
mal. J'

» —  
nous av

tout-à-fa

» —  
Elle

de sa bon

» — on p

serait un

ne dem

est temp

que je s

Elle

l'embras

profond

Romual

Séd

ne l'avai

seule pa

ve.... Oh

l'eût dit

Ces

son espr

Cressy a

père, je vous en supplie ! que j'ai le bonheur de savoir que lorsque je serai absente, un ami au moins reste auprès de vous.

« — Je ne peu pas lui demander des consolations, Sédilia, il ne m'écouterait pas.

« Vous l'avez donc bien offensé ? — dit-elle avec un secret effroi, dont elle ne put tout-à-fait dissimuler l'expression.

« — Ne te l'ai-je pas dit ? Oh ! ne t'en chagrine pas, n'en frémis pas comme cela ! je n'en suis pas moins ton père.

« — Hélas ! cette idée ne ferait que me rendre vos torts plus pénibles, si je n'avais l'espoir, la conviction que vos remords sont sincères.

« — Eh bien ! oui, mon enfant, ils le sont. Crois-le, ma Sédilia, et souris-moi encore. Parlons à présent d'autre chose. Dis-mci, es-tu heureuse en ce château ? n'y manques-tu de rien ?

« — Les dames de Cressy sont bien bonnes pour moi.

« — Et lui ?

« — Qui ? le châtelain ? oh ! ne m'en parlez pas !

« — Pourquoi ?

« — Il vous fait souffrir et d'autres encore. Ses crimes...

« — Je t'ai déjà dit, ma fille, de ne pas le juger trop sévèrement. Il a sans doute commis des fautes, mais j'en ai commis aussi, et tu m'aimes.

« — Vous êtes mon père ; et d'ailleurs, vous n'avez jamais été un monstre de tyrannie et de sang comme ce Cressy. Je bénis Dieu qui me fait trouver dans son cœur cette assurance-là. Mais qu'avez-vous, mon père ? on dirait que vous ressentez une douleur subite ?

« — J'en ai senti une aussi ; elle a passé dans mon cœur.

« — Y êtes-vous sujet ?

« — Non, bien que ce ne soit pas la première fois que je l'éprouve.

« — Cette prison vous tue. Ah ! si je pouvais vous en voir sortir !

« — Ne l'inquiète pas, de ma prison, ce n'est pas elle qui me fait du mal. J'y suis peut-être mieux que partout ailleurs.

« — Il me semble pourtant que vous êtes pâle. Que ne pouvons-nous avoir, pour un moment, au moins, un peu de lumière. Je voudrais tout-à-fait vous voir !

« — Tâche d'en obtenir de Romuald, si tu le peux. »

Elle alla lui parler, et mit toute son éloquence, même l'éloquence dorée de sa bourse, en œuvre pour obtenir cette indulgence, mais ce fut en vain. « — on pourrait s'en apercevoir — dit-il — et tout ce que je gagnerais à cela serait une bonne punition. Non, non ! contentez-vous de ce que vous avez et ne demandez rien de plus, ou je ne vous laisserai jamais revenir. Mais il est temps maintenant de quitter votre père : soyez discrète si vous voulez que je sois indulgent. »

Elle n'osa insister davantage, et prit congé du sire de Châtillon, qui l'embrassa à plusieurs reprises avec toute son affection accoutumée. Un profond soupir s'échappa de ses lèvres quand il la remit aux mains de Romuald, mais il tâcha de sourire en lui disant : « — Au revoir. »

Sédilia fut plus triste encore de cette entrevue avec son père qu'elle ne l'avait été de la première. « — Je n'ai pas pu tirer de sa bouche une seule parole de véritable repentir — pensa-t-elle — j'espère qu'il en éprouve... Oh ! oui, je suis sûre que cela est ; mais je voudrais bien qu'il me l'eût dit. »

Ces idées, toutes inquiétantes qu'elles étaient, ne purent chasser de son esprit la pensée de son oncle et de la conférence que Hugues de Cressy avait eue avec le roi. Elle commençait presque à désespérer d'en

savoir quelque chose, quand Gontran, apportant un message à Lucienne trouva moyen de lui glisser ces mots : «—Soyez au jardin dans une heure.»

Sûre qu'il avait quelque chose d'important à lui dire, elle ne manqua pas le rendez-vous. Elle trouva Gontran qui l'attendait auprès de la roche. «—O venez, noble demoiselle — dit-il — il faut que je vous parle, il faut que je vous dise beaucoup de choses. Un monstre comme Hugues de Cressy ne mérite pas un seul serviteur fidèle.

«— Vous me faites frémir, Gontran. Qu'a-t-il fait encore ?

«— Ah ! vous frémirez bien plus dans un instant. Ne jetez pas un cri de surprise et ne faites pas un seul geste, de peur qu'on ne nous observe ; mais apprenez que votre oncle chéri, le comte de Troyes, est prisonnier ici.

«— Je peux maltraiter ma surprise, car elle n'est pas extrême ; je m'en doutais, Gontran.

«— Ah ! j'en avais peut-être trop dit au sujet de ce captif, dont vous m'avez arraché si adroitement le signalement, et qui, en effet, n'est autre que lui. Mais j'étais loin de penser alors que vous le connaissiez. Du reste, je ne m'en repens pas ; après ce que le châtelain a fait hier, je me dégage de tout devoir envers lui.

«— Mais encore une fois, qu'a-t-il fait ? vous me mettez sur les épines.»

Gontran, qui ne pouvait plus contenir son indignation, lui raconta mot pour mot tout l'entretien auquel il avait assisté, et l'affreuse calomnie que Cressy avait osé inventer contre sa noble et vertueuse épouse. «— Dire cela — s'écria-t-il — devant nous ! nous qui en connaissions si bien la fausseté, car nous avons été témoins de tout ce qui s'est passé dans ce château depuis qu'il en est le maître. A dater de ce moment, le malheureux comte n'a pas cessé d'être dans les fers.

«— Je m'en doutais encore, Gontran. Mais quelle horreur ! Quand l'héroïque et sainte femme, qui a le malheur d'être unie à son sort, se martyrise, se tue chaque jour à petit feu pour remplir tous ses devoirs envers lui, avec autant de zèle et de persévérance que si elle l'aimait, l'ex payer en la calomniant ainsi ! Oh ! cela passe la mesure de l'horrible et de l'infâme ! Il l'aurait tuée que je lui aurais pardonné plutôt.

«— Je regrette — dit Gontran — d'avoir été forcé d'offenser vos oreilles innocentes par un récit pareil ; mais c'était indispensable. Il ne faut pas que la vertu soit noircie sans qu'aucune voix ne s'élève pour prendre sa défense. Je vous connais : vous êtes courageuse, vous êtes adroite. Je ne vous dis pas quel usage vous devez faire de ce secret. Malgré l'horreur que la conduite du sire de Cressy m'inspire, ma conscience ne peut encore me permettre d'aller tout-à-fait jusque-là. Mais vous verrez votre oncle, et...

«— Bonté du ciel ! que me dites-vous ? mon oncle ! mon cher et meilleur ami ! je pourrai le voir ?

«— Ecoutez-moi, de grâce, avec un peu de calme. Oui, vous pourrez le voir une fois, et il faut que ce soit ce soir même. Voici pourquoi. Romuald et moi, nous sommes chargés de le garder à tour de rôle, chacun pendant un mois. Mon tour finit demain, et vous ne pouvez rien espérer de lui. Vous n'avez, pour le moment, que cette seule occasion. Profitez-en : voyez le comte de Troyes, appuyez-vous de son témoignage en faveur de la malheureuse dame de Cressy, et faites ensuite ce que vous jugerez à propos. Je ne vous dicte rien, je ne me mêlerai de rien, je ne veux même rien savoir. Mais je ne puis rester tranquille spectateur d'une aussi odieuse calomnie, et j'aurai fait quelque chose au moins pour

aider à souffert

— du rest  
pensée  
Cressy

— que ter

cour.

de Tro

compte

furtive

des fo

cela v

tourne

calom

temps

tout-à

être s

laisser

pas de

—

moye

—

trémi

traité

crime

vrer

Le r

table

Cress

qu'il

posit

oncl

men

celle

qu'i

je l'

rieu

que

et, l'

cor

tout

cro

se m

rou

aut

aider à en laver le front de la plus noble femme qui ait jamais vécu et souffert sur la terre.

— O merci, Gontran, merci de ce que vous faites ! je me chargerai du reste. Voir mon oncle ! ah ! ma tête se perd presque à cette douce pensée ! Mais comme il frémira ! Qui a pu jamais inspirer à Hugues de Cressy cette invention de l'enfer ?

— Je ne crois pas que ce soit une inspiration subite. Il y a déjà quelque temps qu'il a reçu un message d'un espion qu'il avait à Paris, à la cour. Il lui disait que le roi semblait croire depuis peu que le comte de Troyes était à Montlhéry, et qu'il avait le projet de lui demander un compte sévère à son égard. On apprit bientôt que le roi, ayant quitté furtivement Paris, était parvenu jusqu'à Étampes où il y avait rassemblé des forces assez considérables. Le châtelain comprenait bien ce que tout cela voulait dire, et il résolut dès-lors de faire un aveu partiel pour détourner des soupçons plus graves, et de l'appuyer, sans doute, de cette calomnie infâme, comme le meilleur moyen de gagner au moins du temps. Que compte-t-il faire ensuite ? Je l'ignore, car je n'ai jamais été tout-à-fait aussi avant dans sa confiance que Romuald ; mais on peut être sûr que tout son plan est déjà combiné. Il n'est pas homme à se laisser prendre au dépourvu, et en artifice comme en machanceté, il n'a pas de maître.

— Oh ! Gontran, je tremble pour mon oncle. N'y aurait-il pas moyen de le tirer de ce château affreux ! Si le monstre le tuait !

— Je ne crois pas qu'il soit assez imprudent pour se porter à une extrémité pareille après la menace que le roi lui a faite. Si l'affaire n'est traitée que par la discussion, il n'aurait aucun intérêt à commettre ce crime jusqu'au moment où, son mensonge reconnu, il sera soumé de livrer son captif. Il est assez fort pour refuser, et il refusera sans doute. Le roi, qui est maintenant en position de le pouvoir, marchera indubitablement sur le château, et alors de deux choses l'une : ou le sire de Cressy sera victorieux, et il ne lui servira plus de rien de tuer un captif qu'il garde en son pouvoir, ou il sera vaincu, et il craindra d'empirer sa position.

— C'est possible ; mais je serais bien plus tranquille si mon pauvre oncle était loin.

— Et moi aussi, mais il n'y a pas à y penser au moins pour le moment. Je n'ai de clefs que celles de sa prison ; je ne possède pas même celles des portes qui conduisent à la plate-forme de la tour, en supposant qu'il fût possible de l'en faire descendre par une corde, ce qui me semble, je l'avoue, impraticable. Je n'ai pas non plus les clefs des étages inférieurs de la tour de bois qui pourraient, sous ce rapport, nous offrir quelques ressources. Je n'ai aucun pouvoir sur les gardiens des portes, pour les gagner, il faut du temps. Dans un mois, quand j'aurai encore la garde du comte, je verrai ce qu'il sera possible de faire. J'ai tout dit maintenant. A ce soir, quand tout le monde dormira, si vous croyez pouvoir vous échapper alors.

— Je le pourrai facilement. Où vous rencontrerez-vous ?

— Au bas de l'escalier. Adieu.

Il la quitta. Elle resta encore quelques minutes dans le jardin pour se remettre un peu avant de rejoindre Télésie et Lucienne, à qui elle ne voulait pas dire une parole de ce qu'elle venait d'apprendre. Puis elle entra ; mais de tout le reste de la journée, elle ne put penser à aucune autre chose.

FIN DU PREMIER VOLUME.

